

MINOS

# ORCHIDÉES NOIRES

Détournement mineur

D'après *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*  
de James Hadley Chase



# PRÉFACE

« Hommes charmants et intelligents de toutes nations[,] êtres faits pour vous entendre, pour entretenir réciproquement vos pensées, vous êtes esclaves et victimes des hommes les plus brutaux, les plus cupides, les plus stupides, les plus crédules, c'est-à-dire ceux qui ignorent ou veulent ignorer les véritables ennemis du genre humain – car ils en sont – et tout ce qu'ils veulent est cela précisément que pourraient vouloir les bêtes. » Paul Valéry, « Robinson » in *Histoires brisées*.

Le 7 janvier 2015, « Charlie Hebdo » a été décapité par des fauves, des fanatiques endoctrinés qui ont trouvé dans l'islam leurs prétextes. Ils ont assassiné des dessinateurs parce qu'ils représentaient une certaine liberté d'expression ; des policiers et des Juifs aussi ont été abattus parce qu'ils étaient policiers ou juifs. Mais, après tout, qui n'a pas eu envie de mettre une balle dans la tête d'un voisin casse-pieds ? Pour autant, tout le monde ne passe pas à l'acte... Ensuite, le 9 avril 2015, on a mené une cyber-attaque contre TV5 Monde parce qu'il diffusait ses journaux là où il ne faut pas...

« Histoires Taboues » est le lieu d'une autre forme de liberté d'expression, et il se pourrait bien qu'un jour s'y attaquent ces forcenés – ou d'autres –, sous prétexte que les textes publiés ne sont pas conformes à leur morale. Je ne citerai pour exemple de leurs perspectives politiques qu'un des cinquante points du manifeste rédigé en 1936 par Hassan al-Banna, fondateur des « Frères musulmans », le 14<sup>e</sup> des « Domaines social et éducatif » :

« Confisquer les histoires provocatrices, les livres qui promeuvent le scepticisme d'une manière insidieuse, les journaux qui encouragent l'immoralité et ceux qui profitent de manière indécente des désirs lascifs. » (Traduction de <http://pointdebasculecanada.ca/le-manifeste-en-cinquante-points-de-hassan-al-banna>)

Je crains que « Histoires Taboues » n'en fasse partie... Or cette bulle qui permet de lire et de diffuser des histoires indécentes, « impures », est précieuse et fragile. À défaut d'avoir les moyens de protéger le site, que chacun qui le peut sauvegarde sur ses propres supports, pour les protéger des furieux, les textes qu'il aime.

Celui qui suit n'a rien à voir avec l'extrémisme religieux, il utilise les personnages et plusieurs extraits d'un roman de James Hadley Chase. À ceux qui s'étonneraient de voir détourner une œuvre existante, je rappellerai qu'un cinéaste ne fait rien d'autre quand il adapte une nouvelle ou une pièce de théâtre pour le grand écran. La seule différence est qu'il demande des autorisations aux ayants droit, mais comme je ne tire aucun profit de mon travail, je m'en considère dédouané. Si Chase ou ses descendants en sont offensés, je leur présente mes sincères excuses.

Cette adaptation est hétérogène à plus d'un titre : outre le mélange entre roman de gangsters et scènes sexuelles, les protagonistes sont une jeune fille de seize ans et un garçon de douze. Le passage de l'un à l'autre fut mon plaisir de réécriture.

Le titre de Chase est un peu mystérieux, puisque je n'ai trouvé aucune orchidée dans son histoire – aussi dit-il bien qu'il n'y en a pas... –, cependant cette plante convient à ce détournement, puisque étymologiquement elle signifie *testicule* et symbolise pourtant le sexe de la femme. L'orchidée rose est supposée exprimer la sensualité, la jaune, l'érotisme, la rouge, le désir de faire l'amour, la blanche, l'être aimé comme idéal, et toutes auraient pu convenir ; mais les polars sont noirs. Or qu'idées noires il y ait ici, on le verra.

La version publiée sur « Histoires Taboues » est expurgée, pour correspondre à leur charte, de plusieurs scènes qui sont effectivement assez dures. C'est peut-être un tort de les conserver dans celle déposée sur « ASSTR », mais la mort fait partie de la vie, et c'est donc un matériau de la fiction parmi d'autres – comme d'ailleurs le montre bien l'original de cette histoire.

Parmi les forcenés de l'ordre moral – quel qu'il soit –, certains pourraient reprocher à ce texte le mauvais exemple, l'incitation au crime, et il faut donc inlassablement rappeler que, contrairement aux assassins, on ne doit jamais passer du fantasme à l'acte. Il faut conserver strictement intacte la frontière entre lire un texte violent et s'adonner à une violence réelle. J'écris ces histoires pour ne pas les commettre ; qu'on les lise si l'on veut, qu'on les utilise comme exutoire, mais qu'on ne perpétue pas dans la vie des atrocités qui ne sont belles qu'en rêve.

M.

P.S. : Merci à Jan pour sa relecture et ses corrections.



Au milieu d'un torride après-midi de juillet, Bessie, accoudée au comptoir, tortillait son doigt dans une mèche de ses cheveux noirs, tout en contemplant passivement, au travers de la vitrine pas très nette, la pompe à essence rouge sous le ciel implacablement bleu. Au loin, de brûlantes rafales de poussière balayaient le carrefour de la nationale 54, qui reliait Fort Scott à Nevada, et de la route qui allait de Pittsburg à Kansas City. Nonchalamment, sans avoir l'air de rien, elle se détourna vers l'adolescent qui à cette heure était le seul client du bar. Il attendait on ne savait quoi devant sa tasse de café vide, et, avec ses cheveux blonds légèrement ondulés, il avait une gueule d'ange. Bessie lui aurait bien passé la main dans le col de sa chemise à carreaux, à demi déboutonnée, pour caresser la poitrine lisse et joliment hâlée. Tirant le casier où se jetait le marc, elle s'appuya sur son angle et se frotta discrètement l'entrejambe sur le coin en saillie, tout en lorgnant de plus en plus intensément la braguette du jean serré qui ondulait dans des plis suggestifs. D'agréables sensations lui remontèrent dans les reins tandis qu'elle s'imaginait faisant sauter un à un les boutons nickelés...

Elle fut distraite de sa méditation par une Packard poussiéreuse et passablement rouillée qui s'arrêta devant le restaurant. Elle pensa qu'elle avait la forme d'une goutte d'eau : grosse et arrondie à l'avant, effilée derrière. Deux hommes se trouvaient à l'intérieur dont l'un dormait et l'autre, le conducteur, sortit de la voiture. Il était court et trapu, son visage épais était creusé de deux petits yeux noirs, vifs et inquiets, et sa mâchoire se striait d'une longue et pâle cicatrice. Son complet, poudreux et fripé, paraissait usé jusqu'à la corde, et les poignets de sa chemise sale s'effrangeaient.

Bob Bailey n'était pas dans son assiette. Il avait beaucoup bu la nuit précédente et la chaleur l'incommodait. Il s'arrêta un instant pour examiner au travers du pare-brise moucheté son compagnon endormi, le vieux Sam. Il haussa les épaules ; il le laissa ronfler dans la voiture et entra dans le restaurant.

Il jeta un coup d'œil sur l'unique client, mais il n'avait vraiment pas l'air d'un condé, et il se dirigea vers le comptoir. La brune lui lança un sourire forcé :

– Hello !... Bouh ! Quelle chaleur ! J'ai pas fermé l'œil de la nuit !

Elle était assez jolie avec ses cheveux bouclés, et il était probable qu'elle se serait laissé sauter contre quelques billets, mais il ne les avait pas. Il repoussa son chapeau sur la nuque et s'essuya le visage avec un mouchoir douteux.

– Un scotch.

La fille posa sur le comptoir une bouteille de whisky et un verre. Il les emporta et alla s'asseoir à une table, près des vitres. Il but une bonne gorgée, puis il se renversa contre le dossier de son siège. Il repensa à ses soucis d'argent. « Si Kearney n'accouche pas rapidement d'une idée, on va être forcés de se faire une banque. » Il fit la grimace. Cette perspective ne lui disait rien. Il y avait trop de fédés dans le coin, c'était risqué... Il regarda par la fenêtre : le vieux Sam dormait toujours dans la voiture. Il renifla avec mépris. Il n'était plus bon qu'à conduire la bagnole ; trop âgé pour ce boulot... Le whisky lui donna faim. Il fit signe à la fille :

– Des œufs au jambon !

En allumant une cigarette, il aperçut une Ford couverte de poussière qui s'arrêtait. Un petit homme épais, aux courts cheveux gris, en descendit. « Hennie... Qu'est-ce qu'y fout par ici ? » Cet informateur qui travaillait pour un journal à prétentions mondaines vivait de chantage. Il passait son temps à glaner des renseignements un peu partout, et il lui arrivait souvent, moyennant rémunération, de fournir aux petits malfrats opérant autour de Kansas City des tuyaux sur des coups possibles.

Alvin Hennie entra dans le restaurant où il avisa Bailey. Il s'approcha de sa table.

– Salut, gars !... Ça fait une paye. Comment va ?

Bailey grogna.

– Plutôt mal. Cette chaleur, ça me crève.

Hennie prit une chaise et s'assit en face de lui. Malgré son costume et sa cravate rayée, il n'avait pas beaucoup d'allure ; Bailey trouvait qu'il ressemblait à une pomme de terre.

– À qui le dis-tu ! Hier soir, j'étais à Joplin. Un compte-rendu d'un mariage à la noix ; j'ai failli crever de chaud. Tu t'imagines, une nuit de noces par un temps pareil ?

Voyant que Bailey ne l'écoutait pas, il ajouta :

– Et les affaires, ça boume ? T'as pas l'air bien brillant.

Bessie apporta les œufs au jambon et les déposa devant l'homme qui les avait commandés. Le second client les renifla avec appétit et lui dit :

– La même chose pour moi, beauté. Et un demi.

Elle lui sourit, sans se préoccuper de la manière dont il lui matait les seins dans l'échancrure de son chemisier, et elle retourna à sa cuisine.

Bailey jeta son mégot à terre.

– Pas un seul coup de pot depuis des semaines. Jusqu'à ces sacrés bourrins qui me laissent tomber.

Il attaqua le jambon. Il ajouta, la bouche pleine :

– Faut que je me fasse du fric, Hennie. T'aurais pas une idée, des fois ?

– Rien. Si j'entends parler de quelque chose, je te ferai signe, mais en ce moment, je vois rien dans tes cordes...

Bailey grogna de dépit. Hennie prit un air gourmand :

– Ce soir, j'ai un boulot sympa. Je me tape le pince-fesse Blandish. Je touche que vingt dollars, mais les consommations sont à l'œil.

– Blandish ? Qui c'est ?

– D'où tu sors ?... Blandish est un des types les plus bourrés des États-Unis. Paraît qu'il vaut cent millions de dollars.

Bailey écrasa rageusement sa fourchette dans le jaune d'œuf.

– Et moi, des dollars, j'en vau cinq ! Chienne de vie !... Pourquoi il s'intéresse à lui, ton canard ?

– Pas à lui ; à sa fille. Tu l'as déjà vue ?... Quel morceau ! Je donnerais dix ans de ma vie pour la couvrir.

Bailey haussa les épaules.

– Je les connais, ces filles pleines de fric. Elles savent même pas à quoi elles peuvent servir.

Hennie soupira.

– Si elle sait pas, moi je peux lui expliquer... Son vieux donne une réception pour son anniversaire. Elle va avoir seize ans... l'âge idéal ! Il est veuf depuis neuf mois, alors il va lui passer les diamants de famille parce que, maintenant, c'est elle la nana de la maison.

Il roula des yeux :

– Mince de collier ! On dit qu'il vaut cinquante mille tickets.

La serveuse apporta le demi et l'assiette de Hennie. Il prit une longue gorgée de bière, puis il approcha sa chaise pour se mettre à manger.

Bailey, quand il eut terminé, s'adossa à son siège et avec une allumette entreprit de se curer les dents pensivement. « Cinquante sacs ! Est-ce qu'il y aurait une chance de mettre la main sur ce putain de collier ? Est-ce que Kearney aurait assez d'estomac pour tenter le coup ? » Il demanda négligemment :

– Et où ça se tient, cette sauterie ?... Chez eux ?

– Exact. Ensuite la gosse va finir la soirée avec son petit copain – Jerry MacGowan – à l’« Hostellerie du Chaussen d’Or ». C’est un restaurant français très réputé, qui fait aussi dancing.

Bailey ajouta, l’air de rien :

– Avec le collier ?

– Je te parie qu’une fois qu’elle l’aura autour du cou, elle aura plus envie de le quitter !

– C’est où, ce claque ?

– Dans le sud de Kansas City, à Heritage Park.

– À quelle heure elle y arrivera ?

– Au milieu de la nuit, sans doute. Je sais pas exactement...

Hennie tiqua et s’arrêta, la fourchette en l’air :

– À quoi tu penses ?...

– À rien du tout.

Bailey soutint son regard placidement. Quelques instants plus tard, cependant, il demanda de nouveau :

– Elle y sera seulement avec ce mec, MacGowan ? Personne d’autre ?

– Pas que je sache.

Hennie posa sa fourchette. Il paraissait ennuyé.

– Écoute-moi voir : arrête de gamberger sur ce collier. Tu t’attaquerais à une chose que tu pourrais pas finir. Kearney et toi, vous faites pas le poids pour un boulot pareil : c’est déjà un truc de le récupérer sans casse, mais après faut encore le fourguer... T’énervé pas. Je te dégotterai une combine dès que je peux, mais zéro pour le collier Blandish.

Bailey s’efforça d’arborer un sourire, mais un ours aurait été plus avenant.

– T’excite pas. Je sais ce que je peux faire et ce que je peux pas faire.

Il se leva.

– Faut que j’y aille. Oublie pas : si t’entends parler d’un turbin, tu me fais signe... Salut, ma vieille.

Hennie fronça les sourcils.

– T’es bien pressé, tout d’un coup ?

– Je vais trisser avant que le vieux Sam se réveille. Je me suis juré de plus jamais lui payer à bouffer. Ciao.

Il régla son addition et se dirigea vers la sortie.

La chaleur le frappa comme un coup de poing. Venant après le whisky, elle lui fit tourner la tête. Il s’assit au volant et prit le temps d’allumer une cigarette. Il réfléchissait. Dès que l’affaire du collier allait se savoir, tous les demi-sel du coin se mettraient à gamberger. Est-ce que Kearney aurait l’estomac de tenter l’aventure ? Il tira sur le

démarreur. Le vieux Sam, un grand mou qui frisait la soixantaine, se redressa lentement. Ses joues tombantes, ses sourcils clairsemés, ses oreilles aux lobes trop longs, lui donnaient un air éternellement fatigué. Il cligna des paupières, avec un air plein d'espoir :

– On va bouffer ?

– C'est déjà fait.

Bailey embraya.

– Ben, et moi alors ?

– Si t'as du pognon, vas-y, mais c'est pas moi qui régale.

Le vieux Sam soupira tristement et rabattit son feutre cabossé sur son nez vultueux.

– Qu'est-ce qui cloche dans notre bande, Bailey ? On a plus jamais le rond. Dans le temps, on se défendait bien, tandis que maintenant, nib.

À Fort Scott, Bailey ralentit et se rangea devant un drugstore. Il descendit de voiture, pénétra dans le magasin, et s'enferma dans une cabine téléphonique. Il composa un numéro. Après une attente assez longue, Kearney répondit. Bailey entendit la radio qui tonitruait et Anna qui beuglait une rengaine. Il voulut raconter ce qu'il avait appris d'Hennie, mais il s'interrompit, excédé :

– Écoute, Frankie, je suis en train de fondre dans cette putain de cabine. Tu peux pas arrêter ce boucan, non ?!

– Attends...

La musique s'éteignit et Anna se mit à râler. Bailey entendit Kearney gueuler une injure, puis une lourde claque retentit. Il hocha la tête en reniflant ; Anna et son mec passaient leur temps à se bagarrer. Kearney revint à l'appareil :

– Qu'est-ce qu'y a ?

– On a l'occasion de piquer un collier qui vaut cinquante sacs. La fille Blandish le portera ce soir. Tu connais ?

– Bien sûr.

– Eh bien, elle sera au Chausson d'Or avec son coquin. Tous les deux ; seuls. C'est Hennie qui m'a refile le tuyau. Qu'est-ce que t'en penses ?

– Combien t'as dit ?

– Cinquante mille tickets. Ça t'intéresse ?

Kearney parut revenir brusquement à la vie.

– Qu'est-ce que t'attends ? Rapplique. Faut qu'on discute de ça.

– J'arrive.

Bailey raccrocha. Il alluma une cigarette. Ses mains tremblaient d'émotion. Kearney n'était pas aussi dégonflé qu'il l'avait craint. S'ils s'y prenaient bien, c'était la fortune ! Il regagna rapidement la Packard. Le vieux Sam leva sur lui des yeux endormis.

– Réveille-toi, Globule. Y a du lait sur le feu.

\*

Dans la grande salle du Chausson d'Or, Bailey rasait le mur à l'extérieur des rangées de tables. Il avait l'impression que tout le monde l'observait ; heureusement, l'éclairage était discret. Anna avait eu beau lui laver sa chemise et lui nettoyer son complet, il savait qu'il avait toujours l'air d'une cloche avec son feutre graisseux, et il craignait de se faire repérer et flanquer à la porte. Mais l'Hostellerie était bondée, c'était le coup de feu du samedi soir, et le personnel trop occupé ne faisait pas attention à lui. Il se réfugia dans un coin sombre d'où il pouvait examiner toute la salle, et il s'adossa au mur.

Près de l'entrée, plusieurs photographes faisaient le pied de grue, flashes en main, et il supposa qu'ils poireautaient pour la fille Blandish. Comme il ne l'avait jamais vue, ils allaient lui permettre de l'identifier. Le brouhaha des voix qui s'efforçaient de dominer le tintamarre de l'orchestre l'assourdissait. Il regarda sa montre : minuit moins dix. Ça ressemblait tout à fait à Kearney de jouer les caïds en attendant dehors dans la bagnole et de l'envoyer au bastringue. C'était toujours lui qui se tapait les sales boulots. Quand ils se seraient partagé le pognon, il le plaquerait. Il en avait marre – de Kearney et d'Anna. Avec le fric que lui rapporteraient les diamants, il se paierait un élevage de poulets. Il était originaire d'une famille de paysans ; s'il n'avait pas eu la poisse et tiré trois ans de taule, jamais il ne se serait associé avec Kearney.

Ses pensées furent brusquement suspendues. L'orchestre s'était interrompu au milieu d'un morceau pour attaquer une version jazzée de *Happy birthday to you*. « La voilà ! » Il se dressa sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus les têtes. Tout le monde s'était arrêté de danser et se tournait vers le hall, les photographes se bousculaient, des spots s'allumèrent. Escortée par un type d'une vingtaine d'années, bien bâti, en smoking noir, la fille Blandish fit son entrée. Bailey eut le souffle coupé. Jamais il n'avait vu de poupée aussi belle. Elle portait une superbe robe bustier en mousseline rose pâle, qui s'arrêtait aux genoux, mais se prolongeait par derrière en une large corolle jusqu'aux talons. La lumière faisait scintiller ses cheveux d'or roux et illuminait sa peau blanche, ses yeux clairs brillaient entre des paupières allongées qui lui donnaient un air slave, et sa bouche, d'un rose léger, était à la fois délicate et vivement sensuelle. Figé sur place, il la regardait saluer gaiement d'un bref mouvement de tête les gens qui l'applaudissaient. Il ne la quitta pas des yeux tandis qu'elle allait s'installer avec MacGowan à une table centrale. Il découvrit aussi qu'un jeune garçon les suivait : habillé d'un costume en lin beige clair, avec

gilet assorti et nœud papillon blanc, il s'assit familièrement à leur table. Il fronça les sourcils : qui était ce gamin ? Il revint au collier que la beauté de la fille lui avait fait oublier. Même à la distance où il se trouvait, il comprit brusquement l'effervescence que cette éblouissante rivière de diamants allait causer lors de sa disparition. Il se mit à transpirer d'excitation. C'était vraiment le gros morceau ! Il essuya ses mains moites. Il se demanda s'il n'avait pas eu tort de conseiller à Kearney de s'en emparer. S'ils parvenaient à mettre le grappin dessus, ça barderait drôlement : toute la flicaille du pays se foutrait en chasse.

Il se reprit et essaya de jauger l'affaire. Il remarqua que le mec était rouge, qu'il buvait sans arrêt. « Ce gars-là est en train de se cuire... » Comme son fiancé se resservait de whisky, la fille Blandish posa la main sur la sienne, pour le refréner. MacGowan lui sourit, vida tout de même son verre, et se leva en l'entraînant sur la piste de danse. Bailey regarda de nouveau du côté de la table où le jeune garçon était resté seul. Peut-être un petit frère ? Avec ses cheveux blonds assez longs, d'un or clair, sa bouche rose pâle, ses yeux gris, il pouvait ressembler à la fille. Il devait avoir une douzaine d'années. Il n'était pas prévu au programme ; n'allait-il pas tout compliquer ? Heureusement, il était trop jeune pour être un problème.

L'assistance se déchaînait. Tout le monde semblait plus ou moins soûl. Bailey renifla d'un air de mépris. « Dès que les gens ont du pognon, ils se conduisent comme des cochons. » Soudain il vit la fille s'écarter brusquement de MacGowan. Se frayant un passage, elle retourna vers leur table. Elle dit un mot à l'oreille du jeune garçon qui se leva, et tous deux se dirigèrent vers la sortie. MacGowan les suivit en protestant. Bailey se dépêcha de leur emboîter le pas.

Dans le hall, il trouva MacGowan, qui allumait une cigarette en attendant sa copine, peut-être aux toilettes. Il ne semblait pas en pleine forme. Le jeune Blandish n'était pas là non plus.

Dehors, tandis qu'il se dépêchait pour retrouver les autres, Bailey aperçut sur le parking le gamin qui attendait à côté d'un cabriolet décapoté, une Jaguar bordeaux aux fauteuils en cuir fauve. Dans la Packard, le vieux Sam était au volant et Kearney, à côté de lui. Celui-ci était plus grand et plus mince que Bailey, et il marquait dix ans de moins. Avec ses sourcils épais et nettement dessinés, sa petite moustache bien taillée, il était assez beau mec, et s'il n'avait pas louché il aurait eu une certaine allure, mais son strabisme lui donnait un regard fuyant et veule. Bailey s'assit à l'arrière, derrière lui.

— Ils vont sortir d'une minute à l'autre. Possible que c'est la fille qui conduira : son mec est complètement gelé. Y a aussi un gamin. Je sais pas ce qu'il fait là ; peut-être le fils à son papa ?

Kearney parut surpris, mais, après une seconde d'hésitation, il ordonna au vieux Sam de démarrer.

– Prend la 69 vers le sud. La taule Blandish est à Harrisonville, c’est sûrement là qu’ils rentrent. On s’arrêtera dans la ligne droite.

Tandis que le vieux Sam embrayait, Bailey alluma une cigarette et tira son revolver de son baudrier d’épaule. Il posa l’arme sur la banquette, à côté de lui. Kearney grommela :

– Elle a les diams ?

– Ouais. Et c’est un sacré paquet qu’elle a en sautoir.

Le vieux Sam fila pendant un mile, puis, au milieu de la ligne droite, il ralentit, roula sur le bas-côté, s’arrêta. Kearney ordonna à Bailey :

– Descends et va faire le pet.

Bailey prit son revolver et sortit en jetant sa cigarette. Il attendit au bord de la route. Il apercevait au loin les lumières de l’hôtel et percevait vaguement les flonflons de l’orchestre.

Au bout de quelques minutes, il distingua les phares rapprochés de la Jaguar qui roulait vers eux. Il courut à la Packard.

– Les v’là !

Le vieux Sam démarra au moment où Bailey montait. Le cabriolet les dépassa à vive allure : c’était bien la fille Blandish qui conduisait. Kearney brailla :

– Fonce ! Leur chignole est rapide. Les laisse pas filer.

La Packard bondit. La nuit était noire et sans lune. Le vieux Sam alluma les phares, dont le pinceau se refléta sur les chromes de la Jaguar, loin devant eux. Il grommela :

– Heureusement que c’est la fille qui conduit, elle appuie pas à fond.

L’aiguille du compteur atteignit pourtant quatre-vingts, puis frôla les quatre-vingt-dix miles. La Packard tenait la route sans flotter. Les silhouettes des arbres devenaient indistinctes. La distance entre les deux voitures diminuait.

Au virage suivant, ils pénétrèrent dans une région boisée. À cette heure-là, la route était déserte. Kearney beugla :

– Au poil ! Vas-y, coince-la !

Le vieux Sam se déporta à gauche et doubla la Jaguar. Quand il fut à sa hauteur, Kearney fit par la fenêtre de grands signes à la fille. Elle parut étonnée, mais elle ralentit. Le vieux Sam se rabattit et freina. La Jaguar en fit autant, et les deux voitures finirent par s’arrêter sur le bas-côté.

Bailey releva devant son visage le foulard qu’il avait préparé autour de son cou et descendit. Il courut vers la Jaguar, le bord de son chapeau rabattu sur les yeux et son revolver maintenu contre sa jambe pour qu’on ne le vît pas. Il se pencha par-dessus la portière, arracha la

clé de contact, et brandit son arme sur la fille. Sur son cou, les diamants luisaient comme des pierres noires.

– Sortez de là ! C’est un braquage !

La fille Blandish le regarda en écarquillant les yeux ; MacGowan leva des paupières alourdies et se redressa lentement ; le garçon, derrière, semblait pétrifié.

Kearney, qui n’avait pas bougé de la Packard, surveillait l’opération. Penché à la portière, il étreignait son revolver d’une main moite. Le vieux Sam restait au volant, fébrile, prêt à descendre.

Bailey aboya :

– Allons, vite ! Sortez de là !

La fille ouvrit la portière. Elle ne paraissait pas si effrayée, mais stupéfiée plutôt. MacGowan marmonna :

– ... C’est qui s’passe ?...

Il descendit à son tour ; il titubait en grimaçant. Bailey le menaça de son revolver.

– Pas d’histoires ! C’est un braquage...

Puis d’une voix tendue il ordonna à la fille :

– Envoie le collier. Vite !

La fille Blandish porta vivement les mains à son cou et recula. MacGowan reprenait ses esprits ; il fit le tour de la Jaguar et se rapprocha d’elle. Bailey jura. Il s’énervait. Une voiture pouvait arriver à tout moment.

– Grouillez-vous, sinon vous morfliez !

La fille continuait à reculer. Bailey fit quelques pas pour la rattraper et passa devant MacGowan. Celui-ci soudain lui lança son poing au visage. La fille poussa un cri. Bailey trébucha, perdit l’équilibre, et tomba à genoux en lâchant son revolver.

Kearney ne bougea pas. Il n’avait pas prévu de se masquer et il estimait que Bailey, plus costaud que lui, pouvait se débrouiller seul pour ce genre de bagarre.

Bailey devina MacGowan qui s’approchait en titubant, toujours soûl, mais très combatif. Il se releva à temps. Son poing atteignit le jeune homme sous l’oreille, mais le coup manquait de puissance et ne l’arrêta pas. MacGowan en retour lui décocha un direct du droit dans l’estomac. Bailey grogna et se plia en deux. Ce gamin avait du punch ! Pourquoi Kearney ne venait-il pas ? Avant qu’il eût le temps de se redresser, le poing de MacGowan le frappa à la tempe et il roula par terre.

Kearney poussa un juron et sauta de voiture.

La main de Bailey avait retrouvé à tâtons son revolver sur la chaussée. Il leva son arme et, voyant MacGowan qui plongeait sur lui, il appuya. La détonation fit hurler la fille. MacGowan fut traversé

d'une secousse. Il porta les mains à la poitrine, et il s'écroula en avant comme un sac.

– Jerry !!!...

Bailey, qui avait juste eu le temps de rouler sur le côté, se releva rapidement. Son foulard avait glissé sur son menton. Ahuri, il contemplait le corps inerte : une tache de sang s'élargissait sur la chemise blanche. Kearney arriva en courant et se pencha sur MacGowan. Il gueula :

– Enfoiré ! Il est mort, peau de fesse ! Pourquoi tu l'as descendu ?... Nous v'là bien !

Bailey se passa un doigt dans le col et gémit :

– Pourquoi tu m'as pas donné un coup de main ? Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'y suis pour rien, moi.

– T'expliqueras ça au juge !

Kearney était affolé. Ils allaient être recherchés pour meurtre. Si jamais ils se faisaient pincer, ils étaient tous bons pour la poêle à frire.

Bailey regarda la fille Blandish, tétanisée, qui ne quittait pas des yeux le cadavre de MacGowan, puis le garçon dans la voiture, blanc comme un linge. Il grogna :

– Ils nous ont vus. Faudra les supprimer aussi...

Kearney se tourna vers les enfants Blandish. Une idée lui vint soudain à l'esprit. Et si c'était l'occasion unique de doubler la mise ? Leur père, riche à millions, paierait ce qu'on voudrait pour récupérer ses gamins... Il se décida :

– On les emmène.

La fille Blandish fit brusquement volte-face. Elle cria à son frère :

– James ! Va-t'en ! Enfuie-toi !

Et elle-même partit en courant sur la route. Bailey se lança à sa poursuite en l'injuriant.

Le jeune garçon se leva du spider et fit mine de décamper à son tour, mais Kearney l'attrapa aux cheveux et l'arrêta à temps. Le gamin poussa un cri perçant. Il l'extirpa hors de la voiture.

La fille entendit Bailey se rapprocher, elle voulut accélérer, mais, juchée sur ses talons, elle se tordit soudain la cheville. Il la rattrapa en l'empoignant par le bras et, d'une secousse brutale, la bloqua en la faisant pivoter. Au moment où elle se retournait, il lui assena une gifle qui l'assomma à demi. Il la retint contre lui pour l'empêcher de s'effondrer et, en sentant d'un coup ce jeune corps parfumé contre lui, il fut envahi par une brusque bouffée d'émotion.

Il revint à la Packard en la portant dans ses bras. Kearney poussait devant lui le garçon qu'il tenait toujours par les cheveux. Ils les firent monter tous les deux à l'arrière de la voiture.

Kearney se rassit à l'avant et, le revolver braqué sur les enfants, il ordonna à Bailey :

– Va dégager la route !

– Tu déconnes ! Si on...

Kearney l'interrompit, furieux.

– Arrête de discuter ! Tu nous as foutu un meurtre sur le dos ! S'ils nous poissent, on y passe tous ! Tu fais ce que je dis, et c'est tout. Tire ce cadavre de la route et planque la bagnole. Compris ?

Sa voix exprimait une telle violence que Bailey ne répliqua pas. Il retourna au pas de course vers la Jaguar. Il fit basculer le corps dans le spider, prit le volant, et s'engagea dans le premier chemin pour dissimuler la voiture au milieu du bois, à l'écart de la route. Le vieux Sam l'avait suivi et le piqua au passage. Il s'assit derrière, à côté de la fille Blandish. La Packard repartit en faisant crisser les pneus sur le macadam.

Bailey demanda à Kearney :

– Où on va ?

– Chez Johnny.

– T'es dingue d'enlever ces mômes. On va avoir les fédés au cul. On tiendra le coup combien de temps, à ton idée ?

Kearney explosa :

– La ferme !... Maintenant que t'as dégommé ce mec, tu crois pas que les fédés vont s'intéresser à toi ? Plus question de fourguer le collier ! Où tu penses qu'on va trouver du pèze, si c'est pas Blandish qui nous en refile ? Il raquera ce qu'on voudra pour ses gosses. C'est notre seule chance. On va chez Johnny. Il nous planquera.

Le vieux Sam paraissait inquiet lui aussi.

– T'es sûr de ça ?...

– À cause de c't'enfoiré, on a plus rien à perdre. Je sais ce que je fais. Fonce.

Puis il se retourna et regarda les enfants Blandish serrés l'un contre l'autre, prostrés, le garçon derrière lui, la fille au milieu de la banquette. Il ordonna sèchement à Bailey :

– Enlève-lui le collier.

Bailey sentait contre lui la fille trembler de peur. Il se pencha et, passant les mains derrière son cou, il alla chercher le fermoir du collier. Son cœur battit plus fort. Il dut batailler un moment avant de comprendre comment ça fonctionnait. Les cheveux de la fille étaient incroyablement doux sur ses mains, il y avait très longtemps que rien de si agréable ne l'avait frôlé. Sa peau paraissait tendre, tellement fragile, lisse comme une caresse, et son parfum était à la fois délicat et envoûtant, troublant, un parfum cher pensa-t-il. Il la sentait frémir

contre lui tandis qu'il la touchait ; il n'osait pas la regarder en face. Quand il réussit à le détacher, il fit passer le collier à Kearney.

Kearney tira une torche électrique de la boîte à gants et l'alluma. Il examina les diamants de son regard de bigle. Ils scintillèrent dans la lumière avec des reflets bleutés.

– Faut reconnaître qu'ils sont chouettes...

Il se tourna de nouveau et dirigea le pinceau de la lampe sur la fille Blandish. Elle cligna des yeux dans la lumière. Il marmonna :

– Putain ! C'est vraiment une pouliche hors classe !...

Il éteignit la lampe et se retourna face à la route. La voiture fonçait dans la nuit. Les fenêtres étaient entrouvertes pour rafraîchir la cabine et le ronflement du vent se mêlait à celui du moteur.

Bailey sentait la robe de la fille contre lui. Il lui jeta un coup d'œil : elle s'était tournée vers son jeune frère, elle lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Quand il l'avait découverte au Chausson d'Or, elle lui avait paru belle comme une princesse de conte de fées, surréelle, plus inaccessible qu'une image. Mais lorsqu'il l'avait rattrapée sur la route, qu'il l'avait giflée, qu'il l'avait portée dans ses bras, cambrée vers lui, elle s'était soudain délicieusement matérialisée, elle était devenue poids – mais légère comme une plume –, chair – la chair suave d'une enfant –, seins – petits, durs, tendus vers lui dans le corset rose –, et avec ses cheveux au vent, ses bras nus renversés comme les ailes d'un ange, sa robe flottant sur des jambes de mannequin, elle lui avait fait exploser la tête... Or, à présent prisonnière, elle était à leur merci, elle ne pourrait rien leur refuser. Pourquoi ne ferait-il pas avec elle ce dont il avait envie ? Mais ce ne serait pas facile avec Kearney et le vieux Sam autour. Peut-être encore moins facile quand ils seraient chez Johnny. Où l'enfermeraient-ils ? Trouverait-il le moyen de s'isoler avec elle ? Pourtant, hors de question de rater une occasion pareille... Il en vint à penser qu'il devait tenter sa chance tout de suite. Il y avait plusieurs heures de route pour rejoindre la baraque de Johnny.

Il mit longtemps à se décider. Il était intimidé comme il ne l'avait plus été depuis ses quinze ans. Il sortit lentement son revolver de son baudrier, puis il étendit nonchalamment le bras droit sur le dossier, derrière la fille, et il passa la main entre elle et le garçon pour les séparer. Elle tressaillit ; elle ne s'y attendait pas. Il la força à ramener la tête vers lui, et il se pencha pour lui souffler à l'oreille :

– Chut...

Elle cherchait à éviter son regard, affolée. Il referma alors le bras autour de ses épaules et lui cala le bout du canon derrière l'oreille, juste au-dessus de l'angle de la mâchoire.

– Reste tranquille, ma poulette : faudrait pas que mon doigt ait un faux mouvement...

Malgré l'obscurité, il devina que la fille pâlisait, terrorisée par le contact de l'acier. Il lui sourit. Il était rassuré : la voir effarouchée avait chassé sa confusion. Il la saisit par le menton et lui chuchota :

– Pas un mot, sinon...

Et il la caressa derrière l'oreille avec son canon. Il sentit qu'elle était tétanisée. Alors il remonta la main gauche sur sa joue, s'enfonça sous les cheveux, et il retrouva l'ineffable douceur qu'il avait perçue la première fois. En un instant, il se mit à bander. Cela faisait des années qu'il n'avait pas attrapé une gaule aussi vite ! Il fixait sa bouche. Puis sa main descendit, lui prit le cou, le serra doucement, suffisamment fort pour lui faire peur. Il murmura :

– Bouge pas mon chou, laisse-toi faire, et tout ira bien...

Il se pencha sur elle et déposa un baiser sur ses lèvres. Il la sentit se contracter, révoltée par le dégoût. Pourtant, il l'avait à peine effleurée : chez les putes, on n'avait pas le droit de faire ça. Il s'écarta et la contempla de nouveau. Il passa la main sur son épaule nue, incroyablement fine dans sa paume, descendit sur le bras, et vint prendre le petit sein au travers du bustier. Il palpitait comme un oiseau dans son nid. Vraiment un nichon de fillette ! Il le palpa avidement, et elle tressaillit, voulut le repousser. Il se pencha sur elle et la bâillonna en l'embrassant de nouveau. Mais plus fort. Il la sentait tressauter sous lui tandis qu'il lui pelotait la poitrine, et c'était absolument délicieux. Il n'avait jamais eu de fille pareille, aussi belle, aussi jeune, aussi excitante. Quand il lui enfonça la langue dans la bouche, elle se débattit de plus belle, mais, deux fois plus lourd qu'elle, il l'immobilisait simplement en la couvrant. Il descendit la main, lui palpa le ventre, et chiffonna la robe en remontant en haut des cuisses un flot de tissu craquant. Elle gigotait maintenant comme une folle, elle gémissait, cependant les grondements de la Packard et du vent suffisaient à masquer le bruit de leurs ébats. Il espéra seulement que le gamin n'eût pas l'idée d'avertir Kearney de ce qui se passait derrière. Il parvint enfin au léger renflement bombé, couvert par une délicieuse petite culotte, juste une étroite bande de tissu qui lui passait entre les jambes, retenue sur les côtés par deux cordons, et qu'il n'eut aucun mal à écarter. Il se surprit à trembler au moment où ses doigts rencontrèrent la fente fermée, moite et tendre comme celle d'un bébé. Il la palpa, la tripota, et elle se tordait entre ses bras, enragée, toutefois il n'avait guère de difficultés à la maîtriser, ce qui le faisait bander comme un âne.

Il se déboutonna, se la dégagea, et en amena le bout, tendu comme une corde, sur le chas de la fille. Il finit de basculer sur elle, sans jamais lui lâcher la bouche, et, en se laissant simplement aller de tout son poids, il l'embrocha. Elle se cambra sous lui comme si elle avait été électrocutée. Elle tenta frénétiquement de le repousser, mais sans résultat, au contraire elle ne fit que mieux s'empaler. Il se retira à de-

mi, puis il se renfonça lentement, profondément, dans le petit cloaque tendre comme de la soie, tandis que mille aiguilles de plaisir se plantaient dans son cerveau. Il ressortait et il rentrait, il dansait comme un ours, sans hâte, profitant au maximum de ces sensations sublimes, jouant avec les cahots de la voiture, puis il s'emporta, il fit de plus en plus vite, de plus en plus fort, il la possédait maintenant brutalement, et la fille se convulsait désespérément, elle se noyait. Enfin, une étincelle brilla sous son crâne, plantée au plus profond, il s'immobilisa, et il explosa tout au fond du nid délicieux, tandis que des stries de plaisir lumineux le faisaient partir en morceaux. Il crut qu'il mourait, mais il s'en fichait, il était plus heureux qu'il ne l'avait jamais été.

Il resta encore un long moment couché sur elle, tandis que son membre fondait à l'intérieur d'une soupe chaude, pleine de courants étranges et frémissants. Quand il eut un peu repris ses esprits, il sortit d'elle en se tournant pesamment sur le côté. Elle cacha ses yeux brillants de larmes derrière son bras. Son frère la regardait avec un air halluciné. Bailey lui rabattit la robe sur les jambes.

Soudain, il se demanda s'il l'avait prise entière, s'il l'avait défloquée : à l'âge qu'elle avait, c'était plus que probable. C'était pour cela qu'elle avait crié à la première pénétration. Un regain de joie le saisit : au délicieux plaisir physique dont tous ses membres amollis étaient encore baignés, s'ajouta une satisfaction de coq de s'être fait sa première vierge.

\*

Trois quarts d'heure plus tard, le vieux Sam annonça soudain :

– Faut de l'essence.

Kearney fulmina :

– T'aurais pas pu faire le plein avant de partir, non ?

– Comment tu voulais que je devine qu'on irait jusque chez Johnny ?... Y a une station dans deux miles, à La Cygne.

Kearney éclaira l'arrière avec sa lampe. La fille Blandish était recroquevillée contre son frère, tournant le dos à Bailey qui somnolait de l'autre côté.

– Bailey !... Réveille-toi.

Passé le virage suivant, ils aperçurent les lumières de la station-service.

Le vieux Sam se rangea devant les pompes, et Kearney ordonna à Bailey :

– Fais gaffe qu'ils bronchent pas, ces deux-là.

Un adolescent noir sortit du bureau. Il était fin, assez beau, vêtu d'un pull à col roulé bleu vif qui flottait sur son buste étroit, et d'un

jean élimé qui gainait des jambes nerveuses. Il bâilla et se frotta les yeux, puis entreprit de remplir le réservoir.

Le vieux Sam descendit pour le surveiller et, faisant le tour de la voiture, il s'accota des fesses contre la porte arrière, façon à la fois d'occulter la vitre contre des regards trop curieux et d'empêcher toute sortie ; Bailey par sa présence bloquait l'autre issue.

Kearney ne perdait pas de vue le pompiste non plus, cependant il n'y avait pas besoin de s'inquiéter, le gamin était abruti de sommeil et ne tenta pas un coup d'œil à l'intérieur de la voiture. Il surveillait surtout les Blandish, mais il avait repris son revolver et l'avait braqué sur eux, ce qui paraissait suffisant pour les impressionner.

Des phares soudain surgirent au tournant de la route. Une grosse Buick sombre, venant en sens inverse de Fort Scott, se rapprocha, ralentit, s'engagea en cahotant sur la piste, et s'arrêta de l'autre côté des pompes. Le grondement menaçant du moteur, la grille de la calandre nickelée débordant du capot, les ailes rondes comme des biceps, lui donnaient l'allure d'une voiture de caïds. Cette arrivée inquiéta vivement Kearney et il ôta le cran de son revolver. Il y avait deux hommes dans la Buick. Le passager en descendit, un grand type lourdement charpenté, plutôt beau gosse, qui portait un feutre noir rabattu sur les yeux. En jetant un coup d'œil à la Packard, il remarqua le vieux Sam à côté du pompiste.

– Ma parole, on dirait que voici une vieille connaissance !... Mais alors le petit père Kearney doit pas être bien loin ?

Kearney se raidit. Il se sentit la bouche sèche. Mais il ne pouvait ignorer l'arrivant.

– C'est toi, Eddie ?

– Ouais...

Eddie s'approcha de la portière de Kearney en secouant son paquet de Roxy dont il fit tomber une cigarette. Il gratta une allumette. Dans la brève lueur, il aperçut la fille Blandish par-dessus le dossier.

– Une pétasse ?...

Il alluma sa cigarette, puis il posa la main sur la portière et se pencha crânement pour examiner l'arrière de la voiture.

– T'es là aussi, Bailey ?...

– Salut Eddie...

– Dis-moi, c'est qui celle-là ?

Kearney intervint :

– Tu connais pas. Une fille à nous.

– Tu m'en diras tant !... Et ce gamin ?

Kearney avait le visage en sueur.

– Son petit frère...

Eddie affecta d'être choqué.

– Sans blague ?... Un môme de cet âge avec des nazes comme vous ? En plus, il m’a l’air de la haute, à voir sa tête !

Kearney haussa les épaules pour éviter de répondre. Mais Eddie ne s’occupait déjà plus du garçon pour mater la fille qui paraissait terrorisée.

– Épatante ! Tu devrais avoir honte, Kearney, d’entraîner une aussi jolie fille avec des pochards comme vous. Sa maman sait qu’elle est avec vous ?

Il ricana.

– Où vous l’emmenez ?

– On les ramène chez eux... Bon, désolé Eddie, mais faut qu’on y aille.

– Bien sûr... Je comprends...

Eddie se recula nonchalamment.

Le vieux Sam avait payé le pompiste et il remonta sans traîner. Il embraya aussitôt. La Packard bondit dans un nuage de poussière, s’engagea sur la route, accéléra, et se perdit dans la nuit.

Eddie la regarda s’éloigner tandis que le jeune Noir lui faisait le plein. Il se frotta l’aile du nez avec le pouce. Son compagnon sortit de la voiture.

– Qu’est-ce que t’en penses, Flynn ?

Flynn, avec son visage en lame de couteau, ressemblait à un nazi : en particulier, son regard glacial était effrayant. Il haussa les épaules. Eddie réfléchissait à haute voix :

– C’est bizarre cette histoire... Qu’est-ce que ces minables faisaient avec une belle poule comme ça ? Et ce gamin ? Qui ça peut être, ces mômes ?

Flynn alluma une cigarette. Tout cela ne l’intéressait pas. Ils roulaient depuis Pittsburg et il était fatigué. Il avait envie d’aller se coucher. Il écoutait à demi Eddie qui continuait de soliloquer :

– Me dis pas qu’elle s’est fait kidnapper par un gagne-petit comme Kearney ? Je croirai jamais qu’il a eu le cran de faire un truc pareil... Je vais tout de même en toucher un mot à Mama.

Flynn grogna de dépit.

– Oh, merde ! Si t’as pas sommeil, moi, j’ai envie de roupiller cette nuit.

Eddie se tourna vers le jeune Noir apeuré qui les observait en finissant de remplir le réservoir.

– Où est le téléphone ?

– Dans le bureau...

Eddie y alla et s’assit sur la table. Il composa un numéro et attendit. Au bout d’un certain temps, la voix de Doc répondit.

– Oui ?

– C’est Eddie. Je t’appelle de la station-service de La Cygne... Kearney et ses types viennent de décarrer. Ils avaient une fille et un gosse avec eux, du genre rupin. Absolument pas leur style. Kearney a prétendu qu’il les ramenait chez eux, mais moi j’ai plutôt l’impression qu’il les a chopés. Je sais pas où, et surtout pour quoi faire... Demande à Mama ce qu’elle en pense.

– Quitte pas.

Après une assez longue attente, Doc revint en ligne.

– Mama demande à quoi elle ressemblait, comment elle était habillée...

– Une blonde un peu rouquine. C’est rien de dire qu’elle est jolie : y a pas mal de vedettes de cinoche qui peuvent s’aligner ! C’est la plus bath même que j’aie jamais vue de près. Elle portait une robe du soir, genre bustier, en mousseline rose, et c’était du super-luxe.

Il entendit Doc répéter à Mama et attendit en rongant son frein. Puis Doc revint à l’appareil.

– Mama pense que ce pourrait être la fille Blandish. Cette nuit, elle devait aller au Chausson d’Or, à Heritage Park. C’était son anniversaire, et elle devait porter le collier de sa mère – qui est décédée –, des diamants que son père lui lègue. Je vois mal Kearney s’attaquer à un aussi gros morceau. Et toi ?

Le cerveau d’Eddie travaillait à toute vitesse.

– Mama a p’t-être bien raison. Je me disais que cette fille me rappelait quelque chose. J’ai vu des photos de la fille Blandish et, en y repensant, cette même lui ressemblait.

– Si Kearney tient les diamants, il a gagné le gros lot !...

La voix dure et acariâtre de Mama retentit brusquement dans l’écouteur.

– Allô, Eddie ?...

– Ouais ?

– Kearney, il roulait de quel côté ?

– Il est parti au sud, vers Pittsburg.

– O.K. C’est bien ce que je pensais. Si Kearney a les gamins Blandish, il les emmène chez Johnny. C’est le seul endroit où il puisse les planquer ; et c’est la direction qu’il a prise... Je fais démarrer Slim avec Woppy tout de suite. Rejoins-les à Fayetteville, sur la 540. Et si c’est effectivement le collier dont on parle, ramenez-le avec les gosses.

– O.K., Mama.

– Et magne-toi !

Eddie raccrocha et, tout excité, se hâta de regagner la Buick. Il lança un dollar au gosse et s’assit dans la voiture à côté de Flynn.

– Demi-tour. Et fonce. Mama envoie les autres nous rejoindre. Elle croit que Kearney a kidnappé la fille Blandish.

Flynn soupira, de mauvaise humeur.

– Où on va ?

– Chez Johnny.

– C'est pas encore cette nuit qu'on dormira : ça fait plus de deux cent cinquante miles !

Eddie éclata de rire.

– Tu roupilleras un autre jour. Il me tarde de revoir cette mignonne. Grouille-toi.

Flynn démarra. Il ricana :

– Tu penses qu'à ça : les pouffiasses !

– Et toi ?... À quoi tu voudrais qu'on pense ? Les minettes et le pognon, c'est ce qui fait tourner le monde.

La Buick s'élança sur la route.

\*

L'aurore pointait au-dessus des collines lorsque la Packard escada la longue route escarpée qui montait depuis Old Locke Road vers la planque de Johnny. Le vieux Sam conduisait prudemment. Il était fatigué, et il ne voulait pas le montrer. Ces derniers temps, il avait toujours peur que Kearney ne se débarrassât de lui sous le prétexte qu'il était trop âgé.

Bailey avait surveillé pendant un moment la route par la lunette arrière, mais personne ne les suivait. Il jetait de temps en temps un coup d'œil à la fille, et il n'en revenait pas d'avoir réussi à se la faire. Il espérait seulement qu'il aurait l'occasion de remettre le couvert.

Quant à Kearney, depuis la rencontre avec Eddie et Flynn, il était nerveux. Eddie allait certainement parler de la fille à Mama Grissom. De toute la bande, c'était la plus intelligente et la plus dangereuse. Elle devinerait sans doute de qui il s'agissait et comprendrait le coup des diamants. Qu'allait-elle faire ? Lancer ses hommes à leurs trousses ? Mais aurait-elle l'idée de les rechercher chez Johnny ? Il doutait qu'elle le connût, il ne bossait qu'avec les petits mecs. Un gang comme celui de Mama Grissom ne frayait pas avec des poivrots dans son genre. Mais tout de même, il fallait faire vite. Dès qu'ils auraient mis les gosses en lieu sûr, il contacterait Blandish. Plus tôt la rançon serait encaissée, mieux ça vaudrait.

Sam ralentit, engagea la Packard dans un raidillon et, au bout de deux miles, il arrêta la voiture devant une bicoque en bois à un étage, dissimulée par les arbres. Un sentier rocailleux serpentait jusqu'à la porte. Kearney se retourna et ordonna à Bailey :

– Va voir s'il est là.

Il dirigea son revolver vers les enfants Blandish :

– Et vous, restez tranquilles, hein !

Bailey descendit. Il gagna la baraque et frappa à la porte.

– Hé ! Johnny !

Au bout d'un long moment, un vieil homme grand et décharné apparut. Il avait près de soixante-dix ans, le visage rouge et rongé par l'alcool, des yeux éteints et larmoyants, et ses cheveux hirsutes étaient tout blancs. Autrefois, bien des années auparavant, il avait été un des perceurs de coffres-forts les plus réputés de la profession, mais la boisson avait eu raison de lui. Il examina Bailey avec méfiance, puis la voiture où il reconnut Kearney.

– T'es bien Bailey, non ?... Qu'est-ce qui vous arrive, les gars ? Des ennuis ?

– Pas du tout. On voudrait juste passer quelques jours chez toi, Johnny.

Sans bouger du seuil, il continuait d'examiner la voiture et découvrit le jeune garçon assis à l'arrière.

– Qui c'est ce gamin, avec vous ?

Kearney descendit et, le revolver à la main, fit sortir les enfants Blandish. Il s'approcha en les poussant devant lui. Le vieux Sam suivit en surveillant les arrières. Bailey reprit :

– Allons, Johnny, sois pas méfiant comme ça. Tu vas pas nous faire poireauter à la porte, non ? Ça va te rapporter un joli tas de pépètes, ce qu'on t'amène. Laisse-nous entrer.

Johnny hésita encore. Mais ses grosses lèvres entrouvertes se mirent à trembler tandis qu'il voyait monter vers lui cette sublime apparition rose et rousse, escortée d'un farfadet blanc ; il était estomaqué. Il s'écarta machinalement.

Kearney salua le vieil homme :

– Salut Johnny. Ça va ?

Il poussa les enfants Blandish à l'intérieur de la bicoque. Elle se composait d'une grande pièce au rez-de-chaussée et de deux chambres à l'étage, qui donnaient sur une galerie de bois dominant la salle. Elle était d'une saleté indescriptible. Une table, quatre caisses en guise de sièges, un vieux fourneau, une lampe tempête accrochée au mur, un poste de radio sur une étagère, formaient tout le mobilier ; le reste de l'espace était occupé par toutes sortes de cochonneries, dont beaucoup d'objets de récupération en piteux état. Le vieux Sam entra le dernier, qui referma la porte et s'y adossa. Johnny grommela :

– J'veux pas être mêlé à un kidnapping...

En entendant cela, la fille Blandish se précipita et lui prit le bras.

– Monsieur, je vous en supplie, venez à notre secours ! Ces hommes nous ont enlevés. Mon père...

Kearney la tira brusquement en arrière.

– Tu vas la fermer, oui ?! Un mot de plus, et je t’en fous une sur la gueule !

Mais la fille Blandish continuait :

– Je vous en prie, téléphonez à mon père, monsieur Blandish, téléphonez à monsieur Blandish !

Kearney la gifla à toute volée. Elle poussa un cri d’effroi et porta la main à sa joue qui se mit à rougir. Elle recula en titubant tandis qu’il beuglait :

– Je t’avais prévenue ! Boucle-la !

Les yeux de la fille lançaient des éclairs.

– Sale brute !

– T’en veux une autre ?... Si tu la fermes pas, tu vas voir comment je vais t’avoir !... Assieds-toi et qu’on t’entende plus.

Le vieux Sam s’approcha, la prit par le bras, et la fit asseoir sur une caisse.

– Calmez-vous, ma petite... Faut pas l’énervé...

Elle se laissa tomber et enfouit son visage dans ses mains. Puis il poussa une autre caisse à côté et y fit asseoir le garçon.

Johnny avait suivi la scène avec un air ennuyé.

– Qui c’est ?

Kearney sourit pour le rassurer, mais son regard loucheur restait impénétrable.

– La fille Blandish. Avec son petit frère, elle vaut au moins cinq cent mille dollars, Johnny. On partage à égalité, entre nous quatre. On restera pas ici plus de trois ou quatre jours.

Johnny lui lança un coup d’œil furtif en se passant un doigt sous le nez pour y ramasser la goutte.

– Blandish... c’est un gars qu’a du fric, hein ?

– Des millions et des millions. Qu’est-ce que t’en dis, Johnny ?

– Ben !...

Il gratta son crâne sale et hésita longuement avant de prendre sa décision.

– J’pense que c’est d’accord. Mais pas plus de quatre jours, hein ?

Kearney hocha la tête.

– C’est entendu... Bon. Où on les met ? T’as une carrée quelque part ?

Johnny désigna les portes donnant sur la galerie.

– Là-haut.

– O.K.

Kearney se tourna vers les enfants Blandish.

– Allez-y, montez.

Le vieux Sam se pencha à l'oreille de la fille.

– Faites ce qu'il vous dit. À quoi ça vous avance de chercher des crosses ?

Elle posa la main sur l'épaule de son frère pour l'encourager, et elle se leva en flageolant. Ils montèrent l'escalier, suivis de Kearney et de Bailey.

Ils arrivèrent sur la galerie devant la première porte. Bailey suggéra :

– Vaudrait peut-être mieux les séparer, tous les deux...

Il espérait ainsi avoir plus facilement l'occasion de rendre une nouvelle petite visite à la jeune fille.

– T'as raison. C'est plus sûr. Mets le gamin dans l'autre.

Pendant que Bailey emmenait le jeune garçon, Kearney ouvrit la porte d'un coup de pied et poussa la fille dans une petite pièce obscure, car les volets en étaient fermés. Il alluma la lampe à pétrole suspendue au plafond et jeta un coup d'œil sur les lieux. Il y avait un vieux sommier garni d'un matelas repoussant, sans draps ni couverture ; une cruche d'eau, à la surface de laquelle flottait une mince couche de poussière, était posée à même le sol ; sur une petite caisse d'emballage, une cuvette en zinc. Les volets étaient à demi démantibulés et il pensa qu'il faudrait les barricader de l'extérieur. La pièce sentait mauvais, une odeur de renfermé et de sueur aigre. Il ricana :

– Ça va te faire du changement, ma chatte... Reste là et tiens-toi tranquille, sinon je monte m'occuper de toi. T'as compris ?

La jeune fille, les yeux dilatés par l'épouvante, surveillait une grosse araignée noire qui descendait lentement le long de la cloison, juste au-dessus du lit. Kearney suivit son regard.

– Ça te fait peur ?

Il saisit l'araignée entre deux doigts. Les pattes velues de la petite bête s'agitèrent frénétiquement.

– Tu veux que je te la mette dans le cou ?

Elle recula et devint toute pâle.

– Bon, t'as compris. Si tu restes tranquille, on te fera rien ; si tu m'emmerdes, voilà ce qui t'arrivera.

Il écrasa l'araignée entre le pouce et l'index.

– Vu ?

Il sortit en tirant la porte derrière lui, mais elle n'avait pas de serrure. Bailey ressortait de l'autre chambre.

– Trouve un moyen pour bloquer ces foutues portes.

Quand il redescendit. Johnny demanda :

– Vous voulez boire un coup, les gars ?

Il prit des timbales en fer-blanc et une grosse cruche de faïence, et les trois hommes se décontractèrent. Johnny remplit les gobelets et les passa à la ronde. Kearney renifla le sien, méfiant.

– Qu'est-ce que c'est ? Le tord-boyaux que tu fabriques toi-même ?

– C'est de la bonne gnôle... ce qu'il y a de meilleur.

Le vieux Sam s'essuya la bouche avec sa manche.

– T'as quelque chose à becqueter, Johnny ? Pour de vrai, je la saute.

– Y a la marmite qu'est sur le fourneau. Servez-vous.

Le vieux Sam se dirigea vers la gazinière et il mit le nez au-dessus du caquelon.

– Ça pue le chat, ce truc-là...

Il prit deux assiettes de fer blanc, et y versa une louche de tambouille.

– Je vais monter ça aux petits.

Kearney ricana :

– Je sais pas, mais je sens que ça va pas leur plaire !

Le vieux Sam haussa les épaules.

– C'est toujours mieux que rien.

Il porta les assiettes au premier, dut les poser par terre pour retirer la cale sifflet que Bailey avait mise pour bloquer la porte, et entra dans la première chambre.

La fille Blandish était assise au bord du lit. On voyait qu'elle n'avait posé que la pointe des fesses sur le matelas, et aussi qu'elle avait pleuré. Sa belle robe en mousseline rose était froissée et paraissait tout à fait incongrue dans ce décor. Elle leva les yeux vers lui lorsqu'il entra dans la pièce, et il se sentit gauche.

– Tenez, v'là de quoi vous caler les joues. Vous vous sentirez mieux quand vous aurez mangé un morceau.

L'odeur de la viande donna la nausée à la jeune fille.

– Non... Non merci, je... je ne pourrai pas...

Le vieux Sam haussa les épaules comme pour s'excuser.

– Ça schlingue un peu, mais c'est mangeable.

Il posa l'assiette, regarda le matelas répugnant et hocha la tête.

– Vous êtes pas habituée à ça, hein ? J'vais tâcher de vous dégouter une couvrante.

– Merci, vous êtes gentil.

Elle hésita, examinant le visage flasque du vieil homme qui ne semblait pas si méchant, puis elle poursuivit à voix basse :

– Vous ne voulez pas nous aider ? Si vous téléphonez à notre père et que vous lui dites où nous sommes, vous toucherez une grosse récompense... Je vous en supplie, aidez-nous !

Le vieux Sam aussitôt recula vers la porte.

– Je peux pas... Je suis trop vieux pour ce genre d'histoire. Les deux types d'en bas sont des méchants. Je peux rien pour vous.

Il sortit et referma derrière lui en remettant la cale. Il passa dans la chambre du garçon.

Celui-ci se leva nerveusement à son arrivée. Son costume beige clair paraissait dans ce décor tout aussi étrange que la robe vaporeuse de sa sœur. Le vieux Sam déposa la seconde assiette.

– Tiens mon p'tit gars, c'est pour toi, si t'as faim...

Le jeune garçon le regarda, mais ne dit pas un mot et ne fit pas un geste vers l'écuelle. Il était tétanisé. Le vieux Sam se retira sans insister.

\*

Quand il eut fini de manger, Kearney se leva en rotant.

– Jamais bouffé un truc aussi dégueulasse de ma vie !

Il regarda sa montre : il était neuf heures passé.

– Bon. Je vais demander à la petite le numéro de son père. Puis j'irai en ville l'appeler.

Bailey, qui examinait distraitemment les alentours par la fenêtre, poussa soudain un cri terrorisé :

– Kearney ! Les v'là !... Deux voitures... Les Grissom !

Kearney se précipita à la fenêtre. À côté de la Packard, deux Buick venaient de s'arrêter, l'une bleu sombre à toit noir, l'autre jaune pâle à toit vert foncé. Plusieurs hommes en descendirent. Il les reconnut tout de suite. Aussitôt, il pivota sur les talons et ordonna à Johnny :

– Vite ! Viens avec moi. Tu vas rester avec la petite. Grouille-toi ! Et tu te débrouilles pour qu'on l'entende pas.

Il jeta un regard noir à Bailey :

– Garde-les en bas. Va falloir bluffer ces oiseaux-là.

Il poussa Johnny dans l'escalier et monta avec lui. Ils pénétrèrent dans la chambre de la fille Blandish.

– Y a un gars en bas qui vous veut du mal. Si vous voulez sauver votre peau, tenez-vous peinarde. Je vais essayer de le bluffer, mais s'il devine que vous êtes là, il vous restera plus qu'à faire votre prière. Alors, fermez-la ! Pigé ?

Un frisson glacé étreignit le cœur de la jeune fille : non pas tant à cause de cette injonction que du visage du bigleux, luisant de sueur : la peur, qu'elle lisait dans son regard et plaquait autour de sa bouche un cerne blafard, l'épouvanta.

Kearney ressortit, laissant Johnny avec la fille. Il s'immobilisa soudain sur la galerie : cinq hommes venaient d'entrer qui faisaient face à Bailey et au vieux Sam. Eddie était là, les deux mains enfoncées dans les poches, son feutre noir rabattu sur les yeux, la cigarette au bec. Woppy, un grand Noir, et Doc Williams, un Blanc efflanqué, se tenaient près de la porte. Flynn se trouvait à l'autre extrémité du groupe, les mains également invisibles, le regard froid et vigilant. Mais l'attention de Kearney se focalisa sur Slim Grissom.

Slim était assis sur le coin de la table. Il observait le bout de ses chaussures poussiéreuses d'un œil vide. C'était un grand type dégingandé, au teint blafard, aux longs cheveux sales. Sa bouche molle, pendante, et ses yeux glauques lui donnaient l'apparence d'un demeuré, mais une horrible cruauté se cachait derrière ce masque de crétin. Kearney connaissait sa carrière, typiquement celle d'un tueur pathologique. Il avait commencé par ne rien faire en classe, se refusant à trouver le moindre intérêt au travail scolaire. Très tôt, il avait manifesté un tempérament vicieux et un goût particulier pour torturer les animaux. Dès dix-huit ans, son sadisme s'était tourné vers ses semblables, et à partir de ce moment-là son déséquilibre mental s'était vite aggravé. Par moments, il paraissait normal et faisait preuve d'une certaine vivacité d'esprit, mais la plupart du temps il se comportait comme un parfait idiot de village. Sa mère, Mama Grissom, avait toujours refusé d'admettre les anomalies de son héritier. Elle lui avait trouvé une place de plongeur dans une académie de billard. Il avait eu l'occasion d'y approcher des gangsters et les avait vus manipuler négligemment des armes à feu et des liasses de billets de banque. Slim s'était procuré un revolver et son premier meurtre avait suivi de près. Il avait pris la fuite et, pendant deux ans, sa mère n'avait plus entendu parler de lui. Puis il était revenu, se vantant des assassinats qu'il avait commis au cours de son échappée. Son père à cette époque tenait un bordel, le Paradise-Club. Lorsqu'il avait décédé, criblé de dettes, Mama Grissom avait dû vendre, et elle avait pris la décision de faire de son fils un chef de bande. Elle s'était occupée personnellement de son apprentissage. Quand elle se lançait dans un coup, elle préparait soigneusement son fils, en le faisant ressasser inlassablement les moindres détails de son plan, comme on dresse un singe savant ; et lorsqu'il avait réussi à se fourrer les instructions dans la tête, il ne les oubliait plus. Mama avait réuni une bande de desperados : Flynn, qui sortait de prison et qui avait tiré quatre ans pour l'attaque d'une banque ; Eddie Schultz, ex-garde du corps d'un grossium du consortium du crime ; Woppy, un spécialiste des coffres-forts ; et Doc Williams, un médecin rayé de l'ordre, qui avait accepté avec reconnaissance le travail qu'on lui offrait. Officiellement, elle avait placé son fils à la tête de ces hommes, mais ils l'avaient admis pour chef seule-

ment parce qu'en fait Mama tenait les rênes du pouvoir ; sans elle, Slim n'aurait été bon à rien.

Kearney enfonça les mains dans les poches de son pantalon pour marquer sa décontraction, et descendit lentement l'escalier sans quitter des yeux les hommes qui le dévisageaient tout aussi intensément. Eddie lui fit un sourire narquois.

– Salut, Frankie... Je parie que tu t'attendais pas à me revoir ?

– Salut. Non, je m'attendais pas si vite.

Il se rendit compte que sa voix était rauque. En bas, il s'arrêta à côté de Bailey. Eddie le contempla d'un air curieux.

– Où elle est passée, la pin-up qu'était avec toi ?

Kearney chercha une idée. S'il voulait se tirer de ce pétrin, il fallait bluffer de façon convaincante.

– T'as quand même pas fait tout ce chemin pour la revoir, non ?

Il s'efforçait de prendre un ton léger.

– Tu comptais lui filer rancard ?... Je t'ai dit qu'on la ramenait chez elle. À Pittsburg.

Eddie laissa tomber le mégot de sa cigarette et l'écrasa sous son pied.

– Pas possible ?... C'est dommage : moi qui voulais justement me payer un jeton. Qui c'est, cette greluce, Frankie ?

– Une nièce d'Anna. Tu connais pas.

Il sentait peser sur lui le regard des hommes de la bande Grissom, et il eut l'impression désespérante que tous savaient qu'il mentait. Slim était le seul à ne pas faire attention à lui. Eddie demanda nonchalamment :

– Tu l'aurais pas ramassée au Chausson d'Or, des fois ?

Kearney éprouva brusquement une sensation de vide et de froid au creux de l'estomac.

– La nièce d'Anna ?

Il essaya de paraître amusé par l'idée et prit un ton ironique :

– Elle aurait pas les moyens d'aller dans une boîte pareille ! Elle a juste passé deux jours avec son frère chez leur tante.

Eddie éclata de rire.

– Sans blague ? T'aurais dû écrire des scénarios pour le cinéma, Frankie ! C'est fou ce que t'as comme imagination.

– ... Dis-nous plutôt où est Johnny.

C'était Slim qui venait de parler, d'une voix atone, et sans même relever la tête. Kearney sentit la sueur lui dégouliner le long du dos. Il hésita.

– Il est parti faire un tour... Il est allé... tirer quelque chose pour le déjeuner.

– En laissant sa pétoire ici ?

Eddie indiqua d'un mouvement de menton dédaigneux le râtelier où se trouvait le fusil de Johnny.

À ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et Johnny s'avança sur la galerie. Il s'appuya à la balustrade, clignant machinalement des yeux, et tous levèrent la tête vers lui. Kearney grimaça pour l'implorer de garder le silence, mais il ne le regardait pas. Eddie ricana.

– Tiens Johnny, t'es là pour finir ?

– Non, j'suis pas encore sorti.

Kearney lui sut gré du « encore ». Slim, toujours assis sur la table, se mit à curer son nez blanchâtre. Eddie eut un sourire affecté.

– Ça fait une paye qu'on s'est pas vus, hein ?... Descends donc.

Johnny ne bougea pas. Il ne voulait pas se faire d'ennemis et ne prenait parti pour personne.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Eddie reprit :

– On s'intéresse à la poule de Kearney. Tu l'as pas vue ?

Johnny se passa la langue sur ses lèvres sèches. Il aurait bien voulu boire un coup. Il aurait surtout voulu que tous ces gens s'en allassent.

– J'sais pas si c'est la sienne, mais y en a une ici.

Personne ne bougea. Kearney fit un curieux bruit de gorge. La cicatrice de Bailey avait blanchi. Eddie eut une grimace et dit sèchement :

– Fais-nous-la voir, Johnny.

Johnny se retourna et appela. Un moment plus tard, la fille Blandish apparut sur la galerie. Tous la dévorèrent des yeux, interloqués par sa beauté, ahurissante en ce lieu. Mais quand elle découvrit l'assemblée tournée vers elle, elle recula jusqu'à heurter la cloison.

Slim regarda la fille avec une intensité particulière. Puis il ordonna soudain, du même ton impassible :

– Prenez leur feu.

Woppy, Eddie et Flynn tirèrent brusquement leurs automatiques. Kearney et Bailey s'immobilisèrent. Eddie grogna :

– Allez-y, Doc. On vous couvre.

Doc, avec sa tête d'oiseau, un grand nez étroit qui surplombait une petite bouche, n'avait pas l'air d'un malfrat. D'une soixantaine d'années, long et maigre, il plaquait en arrière ses derniers cheveux gris sur son crâne, et il tenait haut ses sourcils pour retenir des paupières trop lourdes. Il s'approcha de Bailey et le soulagea du revolver qu'il portait sous le bras, puis il prit l'arme de Kearney, et il finit avec le vieux Sam. Aucun des trois n'esquissa un geste qui aurait conduit à un bain de sang.

Eddie se planta devant Kearney et lui donna de petits coups sur la poitrine, avec le canon de son pistolet.

– Allons, fini de rigoler, connard. T’as voulu te foutre de notre gueule, mais les carottes sont cuites. Où est le collier ?

Kearney tremblait nerveusement de la tête aux pieds.

– J’en sais rien...

Eddie l’examina de haut en bas, et remarqua la poche droite du veston qui paraissait alourdie. Il y glissa la main, et il en tira le collier. Il le souleva dans la lumière. Il y eut un long silence : tout le monde contemplait le bijou somptueux qui scintillait singulièrement dans ce décor sordide. Il s’approcha de Slim et le lui remit. Slim à son tour le fit miroiter dans un rayon de soleil qui entrait de biais. Il était en transes.

– Regardez, Doc ! C’est pas magnifique ? Vous voyez comme ça brille ? On dirait des étoiles dans un ciel tout noir.

Doc, qui semblait hypnotisé par le collier, hocha la tête.

– Ces diamants valent une fortune...

Slim leva les yeux vers la fille.

– Fais-la descendre, Eddie.

Eddie grimpa quatre à quatre sur la galerie. Lorsqu’il passa devant Johnny, celui-ci détourna les yeux. La fille Blandish, adossée à la cloison, tremblait de tous ses membres. Eddie fut impressionné. Elle était exceptionnellement jolie, et la terreur qui la possédait la rendait encore plus excitante.

– Venez avec moi.

Elle recula, mais il la saisit par le bras. Elle gémit :

– Ne me forcez pas à descendre... Je n’en peux plus... Je vous en prie !

Il prit un ton rassurant :

– Il vous arrivera rien. Allez, venez.

Et il la poussa devant lui en la menant par le bras. Quand il repassa à côté de lui, Johnny souffla :

– Emmenez le garçon aussi. Je veux pas qu’il reste là. J’ai rien à faire avec tout ça.

– Va le chercher.

Slim regarda la fille Blandish descendre l’escalier sans bouger de sa table. Elle fut poussée devant lui et il l’examina, avec une intensité singulière, de la tête aux pieds, tremblante au milieu de la pièce, incapable de poser les yeux nulle part, plus exposée qu’un oiseau tombé du nid. Quand on entendit le pas de Johnny sur les planches inégales de la galerie, il releva la tête et, soudain, découvrit le jeune garçon. Il parut saisi ; un tic agita sa lèvre inférieure. Il ne le lâcha plus des yeux tout le temps qu’il fallut à Johnny pour le faire descendre et l’amener

près de sa sœur. Tout le monde observait la scène dans un silence de plomb. Le visage de Slim avait pris une étrange expression, vorace, affamée. Il se leva nonchalamment et vint se planter devant le garçon. Il le dévisagea de la tête aux pieds. Il lui souriait vaguement, la tête penchée de côté, et ses yeux jaunes étincelaient.

Doc fut surpris. C'était la première fois qu'il voyait Slim se comporter ainsi. Le gosse, lui, paraissait absolument terrifié, la gorge serrée à ne plus pouvoir respirer.

Puis Slim se détourna et revint lentement devant la fille.

– C'est quoi, votre petit nom ?

Ahurie par cette question inattendue, déconcertée par le ton gentil qu'il avait pris, elle balbutia :

– Ingrid...

– Et lui ?

Elle regarda rapidement son frère, comme pour vérifier qu'on parlait bien de lui.

– James...

– C'est votre petit frère ?

– Oui... Je vous en prie... Laissez-nous aller... Si vous nous laissez partir maintenant, on ne vous fera rien, on ne vous recherchera pas...

Un sourire horrible s'étala sur la face de Slim. Il ne disait plus rien, mais il regardait tour à tour la fille et son frère avec des yeux scintillants.

Kearney réfléchissait aussi vite qu'il le pouvait. Il lui fallait abandonner du lest s'il ne voulait pas tout perdre. Il choisit de s'adresser à Eddie, peut-être le moins obtus, et il prit son air conciliant :

– O.K., les gars, vous avez gagné. On vous lâche le collier. Mais en compensation, vous nous laissez les gosses.

Il n'avait pas vu que Slim s'était raidi, et il continuait :

– Vous gardez la grosse galette, la plus facile à palper, et nous, on se tape le sale boulot, organiser la rançon.

Le visage de Slim fut pris d'un tic nerveux qui le fit grimacer. Impassible, Eddie dévisageait sans mot dire Kearney qui poursuivait sa plaidoirie :

– Eddie... Tu comprends, on est à sec, on a besoin de se refaire...

Slim se tourna brusquement vers ses acolytes et beugla :

– Merde, qu'est-ce que vous attendez, nom de Dieu ?... Woppy, Doc, fourrez les mômes dans les bagnoles. Et les laissez pas filer !

Woppy empoigna la fille, Doc le garçon, et ils les emmenèrent rapidement dehors.

Kearney eut un geste machinal, comme pour retenir les enfants Blandish. En un éclair, le couteau de Slim jaillit dans sa main et se

planta jusqu'à la garde dans le ventre de Kearney. Celui-ci poussa un râle de surprise, tandis que sa chemise s'inondait d'un sang rouge vif. Slim remonta la lame dans l'abdomen, Kearney gargouilla, il oscilla un instant, puis il bascula en arrière et tomba comme une masse sur le vieux plancher de bois. Les yeux jaunes de Slim lançaient des éclairs. Le dégénéré inoffensif s'était brusquement mué en un tueur assoiffé de sang.

Il redressa la tête et examina tour à tour Bailey et le vieux Sam qui s'étaient reculés. Ils étaient blancs comme des cadavres.

– Allez-y ! Nettoyez-les, ces deux-là !

Eddie et Flynn levèrent leurs armes.

Dehors, alors qu'on les poussait dans la Buick jaune, Ingrid et James entendirent deux gros automatiques tonner coup sur coup.

## II

Vautrée dans son fauteuil, Mama Grissom examina les otages entrer, poussés par ses hommes. Ils avaient un sac de jute sur la tête et les mains attachées dans le dos. Eddie retira les sacs et ils clignèrent des yeux dans la lumière crue de l'ampoule qui pendait du plafond. Mama eut un sourire de satisfaction en voyant à sa merci ces jolis gosses de riches, encore habillés pour une soirée de gala, et qui se retrouvaient pris comme un vulgaire gibier. Elle avait eu le temps de réfléchir. Le collier serait difficile à écouler, du moins dans l'immédiat. Le kidnapping en revanche pouvait leur rapporter, avec un petit peu de chance, un million de dollars avant la fin de la semaine. Depuis trois ans, sous sa direction, la bande avait acquis une certaine réputation. Ils n'avaient pas exécuté de très gros coups, mais ils s'étaient bien défendus. Les autres gangs les considéraient comme une bonne équipe de second ordre. Et voilà que, grâce à cette petite rouquine et ce blondinet qui faisait encore pipi au lit, ils allaient devenir les ennemis publics les plus riches, les plus puissants, et les plus recherchés de tout Kansas City.

Quand les yeux d'Ingrid se furent accoutumés à la lumière, elle regarda avec inquiétude autour d'elle, et un frisson d'horreur la traversa en découvrant la vieille femme assise en face d'elle. Elle était hideuse. Énorme, obèse, adipeuse, des bajoues pendaient de chaque côté de son menton. Elle avait des cheveux mi-longs, teints d'un noir agressif, frisottés et ternes, et ses petits yeux brillaient comme des éclats de verre inexpressifs. Toute une bijouterie de pacotille scintillait sur son opulente poitrine avachie. Elle était vêtue d'une robe ajourée blanc crème, qui n'était pas de première fraîcheur, et ses bras imposants, striés de veines, comprimés par les mailles de la dentelle, ressemblaient à des boudins dans leur filet. Elle paraissait cependant avoir une force physique qui valait celle d'un homme. Ingrid n'arrivait pas à croire que cette horrible vieille fût réelle.

James, qui n'était pas moins terrifié que sa sœur, jeta un coup d'œil circonspect autour de lui : ils se trouvaient dans une grande pièce nue, sans fenêtres, où traînaient quelques meubles placés n'importe comment, sans doute un sous-sol. Malgré la corde qui lui retenait les bras dans le dos et lui sciait les poignets douloureusement, il ne parvenait pas encore à croire qu'il lui arrivait précisément ce qu'il avait lu dans tant de bandes dessinées...

Slim sortit le collier et le tendit à Mama qui l'examina attentivement.

– Alors ? Comment ça s'est passé ?

– Au poil.

Les quatre autres restaient silencieux.

– Kearney, il se l'est pas trop ramenée ?

– Il a prétendu garder les mêmes...

– Et alors ?

– Je lui ai dit d'aller se faire foutre.

Doc se racla la gorge, mal à l'aise.

– Slim a suriné Kearney, Mama...

– Quoi ?

– ... et, du coup, ils ont dû descendre Bailey et le vieux Sam.

Mama parut ahurie.

– Et pourquoi cette boucherie ?

Doc allait répondre, mais Slim le coupa :

– J't'ai dit : il voulait faire le malin.

Doc piqua du nez, gêné :

– C'est sûr, Mama, on ne pouvait pas les laisser derrière nous : on les aurait eus au train un jour ou l'autre.

– Et Johnny ?

Eddie intervint :

– Non. Il a été réglo avec nous.

Mama dévisagea ses hommes, hésita un instant, puis haussa les épaules.

– C'est peut-être aussi bien comme ça.

Et elle replongea dans l'examen du collier.

– Mais ça va pas être facile à fourguer, cette camelote. Faut laisser du temps avant de la mettre sur le marché... En attendant, il sera au coffre.

Elle le roula dans ses grosses mains et le serra contre son ventre. Puis, de ses yeux inquisiteurs qui avaient pris un air gourmand, elle détailla la fille et le garçon.

– Par contre, ces mêmes valent bien un million de dollars, les gars. Et ça, on va les palper sans tarder.

Plusieurs gloussèrent de plaisir.

– Ils ont disparu depuis minuit ; il est quinze heures : Blandish a sûrement prévenu les flics, qui ont alerté les fédés.

Elle se tourna vers Eddie.

– Tu vas descendre à Jefferson City téléphoner à Blandish. Dis-lui de se débarrasser des fédés, de réunir un million de dollars en vieux billets, et d'être prêt à nous les remettre : il recevra des instructions sur

le mode de versement. Y a pas de raison pour qu'on ait des difficultés de son côté, il a le pognon et il veut récupérer ses gamins, mais préviens-le tout de même que, s'il essaye de nous doubler, les gosses trinqueront. J'ai pas besoin de te faire un dessin pour lui foutre les jetons.

– O.K., Mama.

Elle regarda la fille.

– Donne-nous le numéro de ton paternel. Faut qu'on lui cause.

Ingrid hésita, mais elle avait tout à gagner à ce que son père sût ce qui leur était arrivé et fût en contact avec ces bandits. Elle leur communiqua son numéro privé. Eddie le nota sur un bout de papier.

Mama demanda en scrutant ses hommes l'un après l'autre :

– Bon. Qui encore est au courant de ce qui s'est passé la nuit dernière ?

Eddie se gratta le crâne.

– Ben... y a Johnny, évidemment. Il a assisté à tout le bazar et il sait qu'on a embarqué les gamins. Mais Johnny, c'est le mec régule. Je lui ai dit d'enterrer les macchabs et de se débarrasser de leur tire. Faudra pas l'oublier, Mama. Kearney lui avait promis un quart du gâteau et il s'attend à ce qu'on soit généreux avec lui.

– On sera généreux. Qui d'autre ?

Eddie réfléchit un instant.

– Y a le même du poste d'essence. Il m'a vu discuter avec Kearney. Peut-être même qu'il a vu la fille et le garçon.

– Personne d'autre ?

– Non.

– Je veux courir aucun risque. Flynn, occupe-toi du pompiste, il pourrait parler. Ne tarde pas.

Flynn ronchonna :

– Putain ! Faut que je retourne encore jusqu'à La Cygne ?!...

– Et vite fait, en plus.

Mama lui avait lancé un regard noir. Elle avait peur de lui, mais elle faisait en sorte qu'il ne s'en doutât pas. Elle dévisagea de nouveau les deux enfants.

– Et puis, y a pas besoin de s'encombrer de ces deux-là. On en garde juste un pour le cas où leur vieux demanderait des preuves, c'est tout. Je prends le gamin, il nous posera moins de problèmes. Effacez la fille.

Un sourire malsain éclaircit la face de Flynn.

– Mama, vous nous la laisseriez pas cinq minutes, le temps qu'on en profite ? Ça serait dommage de gâcher un joli petit lot comme ça...

Mama y vit une excellente occasion de lâcher du lest à Flynn qu'il venait de rabrouer : le bâton et la carotte, c'était sa politique. Un rictus hideux monta sur son visage.

– T'as raison. C'est une petite pute de luxe ; elle est bonne qu'à ça. Videz-vous les couilles, les gars : ça va vous faire du bien ; ça vous éclaircira les méninges. Ensuite, Slim, tu t'occuperas de la finir.

Slim tressaillit et sa main se mit à trembler comme si le désir de tuer l'avait déjà saisi.

– Montez-la dans une de vos chambres. Le gamin, vous le bouclez dans la cellule – elle va reprendre du service ! Et serrez-le de près, j'ai pas envie qu'il s'évapore.

Slim attrapa aussitôt le garçon par l'épaule.

– Je m'en occupe, Mama.

Ses yeux brillaient d'une lumière particulièrement vive.

Flynn et Woppy saisirent chacun la fille Blandish par un bras, et ils l'entraînèrent vers l'escalier qui montait au rez-de-chaussée.

Ingrid avait compris ce qui allait lui arriver de nouveau. Quand elle considérait les deux hommes, elle ne pouvait décider quel était le pire : le Noir était grand et bien bâti, mais sa bouche trop large, son nez épaté et incrusté entre ses joues, le rendaient très laid ; l'autre avait la peau d'une pâleur malsaine et le visage sournois.

Pendant ce temps, Slim entraînait le jeune garçon dans un étroit couloir. Il le menait devant lui en le tenant par la nuque et, en sentant la tiédeur de ses cheveux, il en avait les doigts qui tressaillaient, au point qu'il ne pouvait s'empêcher de les serrer plus que nécessaire.

James faisait le gros dos, dans le vain espoir d'atténuer cette pression. On l'arrêta devant une porte en bois bardée de pentures métalliques et fermée par deux verrous superposés, que l'homme fit glisser sur le côté. Il y avait aussi une clé dans une serrure, mais il n'eut pas besoin de la tourner pour tirer le battant. Il actionna un interrupteur qui se trouvait dans le couloir et qui fit de la lumière dans la pièce où ils arrivaient.

– Entre, c'est ta nouvelle piaule !

En poussant le gamin à l'intérieur de ce cachot, Slim ressentit une profonde satisfaction. Ici, il serait tranquille. Il refermerait avec la clé, qu'il garderait sur lui, et personne ne viendrait le lui prendre.

James resta planté au milieu du réduit : il était vide, sauf un lit placé perpendiculairement au mur du fond, et constitué de palettes en bois grossier sur lesquelles était posé un matelas nu. Ici non plus il n'y avait pas de fenêtre. Il se douta que c'était l'endroit où l'on allait l'enfermer, et il fut envahi par une telle claustrophobie que la transpiration lui sourdait au front et aux aisselles.

Slim examina le petit richard dans son costume crème tout froissé, les bras attachés dans le dos, le nœud papillon défait ; il contempla les longs cheveux, lisses et dorés, qui retombaient devant les sourcils, couvraient les oreilles à demi, glissaient sur le col de la chemise ; il était fasciné par le bleu-gris des yeux, le rose léger de la bouche... Il se passa la pointe de la langue entre les lèvres, et il grommela :

– Tiens-toi tranquille, et y aura pas de bobo.

Il attrapa le gamin par le bras et le tourna dos vers lui. Comme un éclair, la lame du couteau surgit et trancha les cordes. Le garçon dégagea timidement ses poignets et les frotta pour rétablir la circulation. Slim sortit dans le couloir, marqua une hésitation au moment de refermer la porte, et ajouta :

– Je vais te chercher quelque chose à becqueter.

James entendit les verrous coulisser, la clé tourner. Il tremblait de tout son corps, il sentit que ses jambes se dérobaient sous lui, et il dut s'asseoir sur le bout du lit. En face de lui, il y avait la grosse porte, et sinon rien d'autre que, sur le mur de droite, la faïence blanche d'un W.C. nu, sans siège ni abattant. Il se demanda où ils avaient conduit sa sœur. Était-elle dans un endroit semblable ? Il redoutait que ces hommes ne lui fissent du mal. Il examina le matelas, mais il hésita à s'y allonger car sa toile rayée était parsemée d'auréoles douteuses. Soudain, son regard fut attiré par deux objets métalliques qui pendaient du mur, de part et d'autre de la tête du lit. Craignant de reconnaître ce qu'il voyait, il s'approcha : il s'agissait de menottes dont la chaînette était scellée dans le ciment. Elles étaient ouvertes comme les pinces d'un crabe, dans l'attente de leur prise.

\*

Mama était restée seule avec Doc. Elle remarqua qu'il paraissait mal à l'aise, et elle en fut intriguée. Les rapports qu'elle entretenait avec lui étaient différents de ceux qu'elle avait avec le reste de la bande. C'était un homme instruit, et l'instruction était une des rares choses que Mama respectait. Quelques années plus tôt, Doc Williams avait été un chirurgien en renom. Il était marié à une femme de vingt ans moins âgée que lui, mais, un beau jour, celle-ci s'était enfuie avec un chauffeur de taxi, et Doc s'était mis à boire. Quelques mois plus tard, alors qu'il était ivre, il avait entrepris une opération du cerveau, et son patient était mort. Doc était passé en jugement pour homicide involontaire et avait été condamné à cinq ans de réclusion. Il avait été radié de l'ordre des médecins. Flynn avait fait sa connaissance en prison et, à leur libération, il l'avait amené à Mama. Celle-ci avait tout de suite compris l'avantage que constituait pour eux la présence d'un toubib doublé d'un chirurgien : elle n'avait plus à se préoccuper de

trouver un docteur lorsqu'un de ses hommes écopait d'une balle. Elle veillait à ce que Doc ne manquât jamais d'alcool, moyennant quoi il prenait soin d'eux.

– Qu'est-ce qui vous tracasse, Doc ?... Si on fait pas de boulette, notre position est excellente. Je vais répandre le bruit que c'est Kearney qu'a enlevé les gamins. Tôt ou tard, ça reviendra aux oreilles des flics. Ils se mettront à sa recherche, et quand ils s'apercevront qu'il a disparu, ils seront convaincus que c'est lui qui a kidnappé les gosses.

Elle sourit en exhibant ses grandes dents jaunies comme les touches d'un vieux piano.

– Tant qu'ils les auront pas déterrés, ils seront persuadés que c'est eux qui ont fait le coup, et nous on sera peinarads.

Doc alluma un petit cigare. Ses gestes étaient lents et son visage marqué par l'alcool paraissait soucieux.

– Je n'aime pas les kidnappings. C'est une chose cruelle... J'ai pitié de ce petit et de sa sœur. Ça ne me plaît pas.

Mama sourit. De tous les membres de la bande, Doc était le seul qui fût autorisé à exposer son point de vue ou à donner son avis. Elle en tenait rarement compte, mais elle aimait bien l'entendre parler ; c'était quelqu'un à qui causer lorsqu'elle se sentait solitaire. Elle haussa les épaules.

– Vous êtes un vieux schnock sentimental. Ces petits ont eu plus que n'importe qui peut désirer. Qu'ils en chient un peu ! J'ai bien souffert, moi – et vous aussi.

Doc se versa un verre de whisky.

– Soit... Mais elle est si jeune... et si jolie... C'est lamentable de gâcher une existence comme celle-là.

– Vous dites cela parce que, quoi que vous vouliez me faire avaler, vous comme les autres, vous avez juste envie de la baiser !

Doc prit une gorgée en évitant de regarder Mama. Sa libido était bien usée pour de telles prétentions, mais il devait reconnaître qu'il se sentait beaucoup de tendresse pour cette jeune fille. Il s'assit dans un fauteuil.

– Et je suppose que vous n'avez pas davantage l'intention de renvoyer son frère chez lui, n'est-ce pas ?

– Non. Ni l'un ni l'autre. Ils nous ont vus, ils en savent beaucoup trop.

Il haussa les épaules.

– Je n'aime pas ça ; mais j'imagine que je n'ai pas voix au chapitre.

Il vida son verre. Il passa la main sur son crâne dégarni, puis, gêné, il jeta un coup d'œil en biais à la vieille femme.

– Il y a une chose dont je dois vous prévenir, Mama... Slim s'est comporté d'une façon bizarre avec ce garçon. Vraiment très bizarre.

Mama lui lança un regard aigu :

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Doc, mal à l'aise, se releva et se servit un second verre.

– Il... s'intéresse à ce garçon... Je ne l'ai jamais vu se conduire comme il l'a fait lorsqu'il l'a découvert... Il avait l'air fasciné, comme un serpent devant un lapin... Je suis navré, Mama, mais j'ai bien l'impression que vous allez devoir vous faire du mouron... à cause de ce truc-là.

Les traits de Mama s'étaient lentement figés.

– Vous blaguez, j'espère !

– Non... Quand vous les verrez ensemble, vous comprendrez que j'ai raison.

– Vous me racontez que... il en pince pour un gamin ?!

– J'en suis quasi sûr.

Mama était estomaquée. Mais elle se reprit et tapa soudain du poing sur l'accoudoir du fauteuil :

– Putain ! Si vous êtes en train de me raconter que Slim est un pédé, je vous fais sauter la cervelle !

Ses yeux lançaient des éclairs. Doc la regarda gravement.

– Ne le prenez pas comme ça, Mama. L'ennui, c'est que vous ne voulez pas reconnaître que Slim n'est pas normal...

Elle rugit :

– Taisez-vous ! Je refuse d'écouter ces conneries. Slim est parfaitement normal. Et sûrement pas pédé ! Ça suffit !

Doc haussa les épaules et écrasa son cigare. Il avait abordé un sujet tabou. Il sortit de la pièce en emportant son verre et la bouteille.

Mama reprit difficilement son calme. Même si elle l'avait fait taire, ce que lui avait dit Doc l'avait ébranlée. Est-ce que réellement Slim aurait pu vouloir se faire un gamin ? Son fils, une pédale ?! Impossible ! Son père s'en retournerait dans sa tombe... Pourtant, elle s'était toujours étonnée qu'il ne ramenât pas de filles. Mais c'était son fils, elle le voyait encore comme un grand adolescent, pas déniaisé. Elle resta pensive un long moment dans son fauteuil... « Si c'est ça, je vais y mettre bon ordre. Je veux pas de tantouze dans cette maison ! Surtout mon propre fils ! » Alors ?... Alors, quoi qu'il en fût, plus vite elle se débarrasserait de ce petit merdeux, plus vite elle se trouverait tranquille. Elle aurait dû choisir de garder la fille et de supprimer le gosse. Il n'était d'ailleurs pas trop tard... Enfin, elle essaya de se persuader que Doc se faisait des idées : il buvait tellement.

\*

Eddie et Flynn partis chacun de leur côté, Woppy emmena la fille dans sa chambre. Il avait été convenu que, puisqu'il restait pour la garder, il en profiterait pour prendre son tour. Il commença par assurer quelques précautions, fermant la porte à clé et la mettant dans sa poche, puis bloquant soigneusement la fenêtre avec un morceau de corde autour de la poignée.

Ingrid, debout au milieu de la pièce, les mains toujours attachées dans le dos, regardait cet homme faire ces préparatifs, suffoquée par la chaleur et l'odeur aigre qui régnait dans la chambre en désordre. Elle avait bien compris ce qu'il voulait faire d'elle en la conduisant ici ; mais elle ne voyait aucun moyen d'y échapper. Les précédents ne s'étaient pas laissés amadouer par ses supplications ; est-ce que ce Noir aurait davantage de pitié ? La seule chose qu'elle pouvait tenter, c'était parler, créer un lien...

– Monsieur... je vous en prie, ne... vous n'allez pas me faire de mal, n'est-ce pas ?...

L'homme acheva de bloquer la fenêtre, se retourna, et la contempla depuis le bout de la chambre. Puis il s'approcha lentement. Il lui dit, en détachant ses mots :

– J'ai jamais eu de fille blanche. Jamais de fille vraiment blanche. Seulement des quarteronnes, des sang-mêlé. Même les putes, les blanches, elles veulent pas de moi...

Ingrid frissonna. L'homme était effectivement assez simiesque pour rebuter jusqu'aux professionnelles.

– Et je crois que j'ai jamais vu une foutue Blanche aussi belle que toi...

Woppy l'examina de la tête aux pieds. Elle était toute jeune. Ses cheveux légers n'étaient pas très longs, ils s'arrêtaient aux épaules, mais ils encadraient merveilleusement ses yeux en amandes et sa bouche, d'un rose à peine orangé, corail, dont les extrémités effilées rendaient encore plus délicates les joues, incroyablement lisses, sans le moindre accroc, presque immatérielles. Ses bras retenus en arrière faisaient saillir la ligne des clavicules, la robe bustier laissait les épaules nues et soutenait deux petits seins pointus, la corolle de mousseline rose se resserrait sur la taille, mince comme celle d'une danseuse, puis s'évasait en pétales flous autour de jambes longues et fines, juchées sur des talons aiguilles. Il hésita – comme on hésite à entamer une pièce montée de pâtisserie et la ruiner avec un couteau – : il posa la main sur l'épaule nue. Puis il caressa le bras qui s'enfuyait dans le dos. Sa dernière retenue disparut. Il se mit à la sentir, la flairer, sur la tempe à la lisière des cheveux, sur le bord du nez fragile, sur les lèvres qui se scellèrent aussitôt.

Elle ferma les yeux pour ne plus voir cette grosse face brillante qui la reniflait comme un chien le caniveau. Elle sentit la main rêche

et calleuse lui revenir sur l'épaule, monter dans son cou, se glisser sous ses cheveux.

– C'est dingue comme t'as la peau douce !

Il la prit par la nuque.

– Regarde-moi...

Elle releva les paupières timidement. Elle connaissait le pouvoir de ses yeux gris... Peut-être parviendrait-elle à l'amadouer ?

– T'as des billes magnifiques...

Elle eut un instant l'espoir qu'il perdait pied. Mais il lui prit le menton, le redressa.

– Ça va me faire triquer, ma poulette, de mettre ma queue noire dans ton gosier rose ! T'imagines même pas !

Ingrid frissonna d'horreur. Elle recula, mais l'homme la suivit jusqu'à l'acculer au mur. Il lui passa ses gros doigts sur les lèvres, la forçant à les ouvrir. Elle renversa la tête, mais elle se cogna à la cloison. Il lui tordait la bouche, lui écartait les dents, il enfonçait en elle ses boudins noirs. Puis, en même temps qu'un rictus déformait son faciès épais, il lui saisit le visage et le serra, progressivement, jusqu'à la faire gémir. Il l'embrassa. Elle se débattit furieusement pour lui échapper, mais, dos au mur et les mains attachées, elle ne pouvait rien. L'étau qui lui prenait la mâchoire l'empêchait même de refermer la bouche, et elle dut subir l'attaque de ces lèvres puissantes qui l'écrasaient. L'odeur d'homme qu'il dégageait l'écœurerait épouvantablement. L'affolement l'avait envahie. Elle savait maintenant qu'il ne s'arrêterait plus, le pire allait arriver. Elle sentit un muscle mobile, chaud et gluant, entrer en elle, la parcourir, l'étouffer. Elle faillit s'évanouir d'horreur.

Woppy s'écarta en grognant, très excité, regardant les jolies petites lèvres roses qu'il venait de lâcher et qui portaient encore en blanc la trace de ses dents.

– T'es bonne ! T'es bonne d'enfer !... Viens que j'te bouffe !

Il lui prit la poitrine et la serra à la faire jaillir hors du bustier. Il rabattit le soutien-gorge de la guêpière, et il roula des yeux fous en voyant les petits seins pointus se dresser vers lui. Il les tordit dans ses doigts, jusqu'à la faire crier. Il les malaxait nerveusement, avec une fièvre effrayante. Il en prit un dans la bouche et l'aspira, tout en enfonçant ses ongles dans l'autre. Sans cesser de dévorer avidement les petits mamelons, il descendit les mains sur les hanches, vint par derrière, chiffonna la robe sur les fesses. La fille se cambrait comme une jument, et son joli cul se durcissait davantage à chacune de ses attaques.

Quand il la lâcha, Ingrid fut encore plus épouvantée en découvrant son regard fou. Elle le vit porter les mains à sa braguette, se défaire.

Elle gémit, terrifiée de sa propre impuissance. Elle savait qu'il était inutile de supplier.

Il la prit par le cou, alla s'asseoir au bout du lit, la fit tomber entre ses genoux écartés. Il se la sortit.

– Suce-moi.

Ingrid, en découvrant le sombre braquemart, énorme, qui se dressa brusquement devant elle, recula avec effroi. Il la gifla en plein. Tandis que sa tête volait sur le côté, elle vit mille étincelles. À demi assommée, elle oscilla sur ses genoux.

– Dépêche-toi, ou je t'en mets une autre !

Elle le sentit la prendre par la nuque et l'attirer à lui. Elle était abasourdie, elle ne résista plus. Elle rencontra le dôme violacé du gland turgescent, monté au bout d'un membre veiné, brillant comme d'un glacié de chocolat, et elle fut obligée de l'emboucher.

Woppy en eut le souffle coupé. Il poussa un grognement, puis il renversa la tête en arrière.

– Voilà ce que j'ai imaginé – toute ma vie – sans jamais croire que ça m'arriverait : une foutue petite vierge blanche avec mon gros boudin dans le museau !

Il rabaissa les yeux, et il fit coulisser son gland entre les lèvres de bonbon. Très vite, des sensations aiguës l'enflammèrent, et il amplifia ses mouvements, au risque d'étouffer la fille. Chaque fois qu'il heurtait le fond de sa gorge, un haut-le-cœur la soulevait, ses cheveux volaient autour de sa tête, elle roulait des yeux blancs, ses petits seins tressaillaient, sa robe rabattue lui flottait sur le ventre, et il avait l'impression de bander encore plus fort.

Quand il sentit qu'il ne tiendrait pas davantage, il l'écarta, l'attrapa par le bras, et la remit d'une secousse sur ses jambes. Il la renversa sur le lit, où elle tomba comme un sac en travers des draps chiffonnés et des habits qui le jonchaient ; ses mains attachées dans le dos lui cambraient les reins. Il lui retroussa la robe sur le ventre, et il s'immobilisa, ébloui. Une petite bande de tissu blanc brodée de motifs en arabesques lui passait entre les jambes, faisant office de cache-sexe, seulement retenue par un cordonnet au niveau des hanches. Du bas d'une guêpière blanche, deux jarretelles tendaient de délicieux bas clairs, légèrement transparents, laissant deviner la peau de pêche qu'ils recouvraient, et terminés par une large bande de délicate dentelle aux volutes paresseuses. Woppy devina que ces dessous valaient une fortune : la fille était magnifique là-dedans. Aussitôt elle voulut serrer les cuisses et rouler sur le côté, mais il lui attrapa le genou et le retourna brutalement pour lui rouvrir les jambes. Il adorait lutter avec elle, il n'aurait pas eu le même plaisir si elle était restée passive. Il arracha d'un coup la petite bande de tissu et découvrit l'entaille dans le bas-ventre. Les cuisses grandes ouvertes étiraient les deux tendons qui

rejoignaient les aines et formaient une saillie étourdissante, bombée, complètement épilée. Un voile rouge lui passa devant les yeux, tout son être fut réduit à la pointe de son sexe qu'il devait enfoncer – là. La tête lui tournait. Il s'avança au-dessus d'elle, il se rendait à peine compte des mouvements désordonnés qu'elle faisait pour lui échapper, et il l'immobilisa en lui plaquant de tout son poids les épaules contre le matelas, se plaçant entre ses jambes pour l'empêcher de se refermer. Tandis qu'elle faisait des sauts de carpe sous lui, il lui sourit.

Elle vit ce sourire bestial, et elle pensa qu'elle allait mourir – ou qu'il aurait mieux valu qu'elle fût morte.

Il descendit sur elle et, sans aider de la main son phallus qu'il mettait un point d'honneur à ne diriger qu'avec les reins, il vint se frotter contre sa vulve. Elle pleurait, éperdue :

– Non !... non !... non...

Il gémit à son tour, grinçant des dents.

– Aaaah... Elle est si douce, ta chatte, ma chérie...

Des vibrations de plaisir lui embrasaient toute la colonne vertébrale. Il lui plaça entre les lèvres son gland, gros comme un œuf, l'entrouvrit, puis, d'un coup, il la pénétra. Elle hurla. Il s'étendit complètement sur elle en l'enlaçant, goûtant avec délices le fond de ce vagin qu'il défonçait. Il lui reprit la bouche pour la mordre, lui souleva les reins, et se lança dans une danse effrénée.

Quand il explosa, il prit soin de plaquer son ventre contre celui de la fille pour lui projeter toute sa semence le plus loin possible. Et il grognait :

– Tiens !... tiens !... Va donc ramener un petit négro à ton foutu père !...

Et il lui déversait ses litres au fond de la matrice.

\*

Tout en déverrouillant la porte, Slim ouvrit le judas qui permettait d'examiner l'intérieur de la cellule. Elle avait été aménagée des années plus tôt, quand son père tenait un bordel, le Paradise-Club, et qu'il ramenait à la maison les filles nouvelles avant de les mettre au travail. Il les attachait sur le matelas, et un certain nombre de maquereaux leur passaient sur le corps pour les « faire ». Slim, à peine adolescent, se cachait dans le garage à côté : ça le faisait bander de voir défiler les jeunes putes, et il se branlait en les écoutant crier... Le garçon était roulé en boule sur le lit, et il avait ramené les pans de sa veste sur lui comme s'il avait froid. Slim entra et referma à clé derrière lui. Le gosse paraissait tranquille, mais il n'aurait pas fallu que sous de faux airs il décidât soudain de lui filer entre les doigts ; à cet âge, les gamins sont vifs comme des gardons.

– V’là ta bouffe.

James se redressa lentement et s’assit sur le bord du lit. Il n’avait pas faim, son estomac était resserré comme un nœud, mais il considéra tout de même l’assiette de spaghettis qu’on lui posa sur les genoux.

Slim s’assit à côté de lui et, voyant qu’il ne bougeait pas, il lui mit la main sur l’épaule.

– Allez, mange.

James se figea en sentant la main molle et chaude se poser sur lui. Cet homme le dégoûtait plus qu’un crapaud.

– Te fais pas de bile, on te fera pas de mal...

Comme pour l’en convaincre, l’homme le caressa, lentement, en travers du dos. James frissonnait de répulsion.

– Tu voudrais pas qu’on soit copains, tous les deux ?...

Il sentit la main lui monter entre les omoplates.

– Tu sais, ça me plairait d’avoir un petit pote comme toi...

Mais soudain les doigts moites lui touchèrent le cou, et James se crispa, au bord de la crise de nerfs.

– On pourrait faire des trucs ensemble...

Slim bougea lentement la main, faisant passer son pouce entre la frange des cheveux et le col de la chemise. Une érection avait soulevé son pantalon aussitôt qu’il avait commencé de frôler le gamin. Ses paroles devenaient de plus en plus embrouillées.

– Des... des trucs, ouais, je sais pas... faire des trucs...

Il enfonça lascivement les doigts dans le cou tiède du garçon. Jamais il n’avait senti quelque chose d’aussi doux. Il bandait comme un âne, et de sa bouche entrouverte sortait un peu de salive qu’il ne pensait pas à retenir.

James ne put physiquement supporter ce contact visqueux plus longtemps. Il se recroquevilla sur lui-même et tenta d’échapper aux doigts qui montaient vers son oreille. L’homme dut sentir sa dérobade ; soudain, il devint furieux :

– Qu’est-ce qu’y a ? Tu veux pas que je te touche ? Tu veux pas qu’on soit copains ?! Moi qui t’avais apporté à bouffer !

Et d’un geste rageur, il fit voler l’assiette qui alla exploser sur le sol cimenté. James resta figé, les épaules rentrées, épouvanté par cet accès.

– Tant pis pour toi !

L’homme se leva et piétina hargneusement les spaghettis étalés par terre.

– Si t’as faim, t’as qu’à te bâfrer ça !

Il sortit en claquant la porte. James entendit les verrous repoussés violemment, la clé tourner dans la serrure. Il tremblait encore de peur.

\*

En fin d'après-midi, Eddie entra dans le drugstore et se dirigea vers la cabine téléphonique, mais un écriteau suspendu à la porte signalait qu'elle était en dérangement. On lui indiqua qu'il pouvait aller à l'hôtel en face.

Il ressortit et attendit au bord du trottoir, car la circulation intense l'empêchait de traverser. Pendant qu'il patientait, il remarqua devant l'arrêt d'autobus une femme dont la silhouette retint immédiatement son attention. Il l'examina pendant quelques secondes. C'était une grande blonde plutôt provocante, et ses cheveux tirés en arrière dans une queue de cheval lui donnaient un air autoritaire. Elle avait de très beaux yeux, des paupières chargées de khôl, sa bouche était un peu trop large, maquillée par un rouge à lèvres trop vif, mais elle n'en paraissait que plus excitante. Il apprécia son allure sensuelle, sa longue robe sombre, et la classe avec laquelle elle portait une paire de créoles et plusieurs bracelets argentés. Il se serait bien vu sur une île déserte avec elle...

Il traversa la rue, pénétra dans l'hôtel, prévint qu'il venait téléphoner, et s'enferma dans la cabine du hall. Il plaqua un mouchoir sur le micro, et il composa le numéro que lui avait donné la fille Blandish. Il attendit. Ce ne fut pas long : une voix grave répondit.

– Allô ?

– Vous êtes Blandish ?

– Oui, monsieur Blandish. Qui est à l'appareil ?

– Écoute-moi bien, mon pote. On tient tes gosses. Si t'as envie de les revoir, dis aux flics de laisser tomber. On veut un million de dollars. En vieux billets, et pas de coupure de plus de cinquante dollars. Mets-les dans une valoché solide. Fais passer une petite annonce dans la *Tribune* disant que t'as des bidons de peinture blanche à vendre. Ça voudra dire que le fric est prêt. T'as pigé ?

– Oui.

La voix de Blandish était tendue et anxieuse.

– Ils vont bien ?

– Au poil. Et ça continuera tant que tu feras ce qu'on te dit. Mais pour le cas où tu chercherais à jouer les marioles, je voudrais savoir : on commence par t'envoyer les doigts de ta fille ou de ton fils ?...

À l'autre bout, Eddie entendit un grand silence, comme si l'homme avait cessé de respirer.

– Bon, je crois que t'as compris. Ou t'écrases et on touche notre blé, peignards ; sinon... Eh bien, t'es assez grand pour imaginer ce qu'on leur fera avant de les liquider, à tes gamins. Surtout ta fille : c'est un canon, tu sais ? Mais je pense qu'on s'amusera pareil avec ton petit poussin : après tout, lui aussi il a un trou dans le cul, pas vrai ?...

Il sentit que l'autre était proche de l'apoplexie.

– Je te continue pas le dessin. Fais ce qu'on te dit, et tes gosses reviendront entiers ; sinon, quand tu les retrouveras, ils seront un peu usagés... et tout ce qu'il y a de morts ! Ça dépend de toi, mon pote.

Il répéta les instructions, puis il raccrocha. Il sortit rapidement de l'hôtel, un sourire satisfait aux lèvres.

Comme il hésitait avant de retraverser, il aperçut, sur le trottoir d'en face, la femme qui attendait toujours son autobus. Elle lui jeta un bref coup d'œil. Eddie rectifia son nœud de cravate. Après tout, rien ne le pressait maintenant qu'il avait fait le boulot. Les autres devaient être en train de se taper la fille Blandish ; autant la laisser refroidir un peu. Il ferait son rapport à Mama plus tard. Il se redressa, ajusta son veston et son chapeau, puis il traversa la rue en se prenant une cigarette. Il fit mine de chercher son briquet, puis il aborda la femme :

– Vous auriez pas du feu, par hasard ?

Elle le dévisagea d'un air pas dupe, sortit un Dunhill plaqué or, et lui en avança la flamme. Il se tourna pour rejeter la fumée au loin, puis présenta son paquet.

– Vous en voulez une ?

Elle secoua la tête.

– Vous attendez le bus ? Vous voulez pas que je vous dépose quelque part ?

\*

Mama se demandait pourquoi Eddie n'était toujours pas rentré. Elle eut besoin d'aller aux toilettes et, se levant pesamment, elle remonta du sous-sol, où elle restait pendant les heures les plus chaudes. Le jour commençait de baisser. En traversant le hall vers sa chambre, qui était au rez-de-chaussée et où elle avait ses W.C. privés, elle passa à côté de celle de son fils. Elle se demanda pourquoi elle ne l'avait plus vu depuis plusieurs heures. Elle poussa sa porte : il était allongé sur son lit, en pantalon et bras de chemise, en train de lire un illustré.

– Qu'est-ce que tu fous au pieu à sept heures du soir ?!

Slim lui lança un regard venimeux. Il y avait des moments où sa mère l'horripilait. Il n'était plus un petit garçon, il avait passé l'âge de ces questions débiles.

– Laisse-moi tranquille...

Elle se planta devant lui.

– Pourquoi tu fais la gueule ? Tu devrais être content. On sera bientôt riches. Ces gamins vont nous rapporter un monceau de fric.

Le visage de son fils se dérida d'un coup.

– Où ils en sont avec la fille, Mama ? Ils ont fini ?

– Pas encore. Woppy vient seulement de la lâcher – tu l’as pas entendu piauler, la môme ?... Mais Eddie et Flynn sont pas rentrés.

Pour la première fois de sa vie, elle se demanda pourquoi effectivement son fils était le seul homme de la maison à ne pas vouloir passer sur une poupée aussi exceptionnelle que la Blandish... Il laissa tomber son illustré, regarda le plafond et dit, d’un ton de niaiserie puérile :

– Il est mignon, le petit, hein, Mama ?

Elle tressaillit ; un froid l’envahit. Elle le dévisagea fixement : en fin de compte, est-ce que Doc aurait raison ?! Elle n’avait jamais entendu Slim utiliser le mot « mignon » !... Elle faillit exploser, mais elle se retint : c’était l’occasion de savoir de quoi il retournait. Elle se laissa tomber sur une chaise d’où son large postérieur débordait copieusement de chaque côté.

– « Mignon » ?... Qu’est-ce que ça peut te foutre ? C’est qu’un gamin comme les autres.

Il parut interloqué.

– Tu penses pas ce que tu dis ? T’es miro, ou quoi ? Il est extra, oui ! Si tu le vois pas, c’est que t’es aveugle.

Il se passa les doigts dans ses longs cheveux gras.

– On dirait qu’il sort d’un livre d’images... Mama : je veux le garder... D’accord, on va pas le renvoyer chez lui, mais on n’est pas forcé de le saigner, hein ? On touchera le fric, d’accord, mais après je le garderai. J’ai jamais eu de copain. Ce sera mon pote !

Mama était sidérée. Il lui fallait se rendre à l’évidence : son fils était pédé. De plus, pour dire de telles insanités, cet imbécile devait être sérieusement atteint. Mais elle savait qu’il était dangereux de le contrer directement, et elle essaya de le raisonner en entrant dans son jeu.

– Mais il a vingt piges de moins que toi ! Il peut pas être ton « copain » !

Il se redressa sur un coude et la dévisagea longuement. Il paraissait étonné.

– Tu crois que c’est pour ça qu’il a pas voulu que je sois avec lui, tout à l’heure ?

Mama le regarda avec suspicion.

– Ah, oui ? Et qu’est-ce que t’as donc foutu avec lui ?

– Ben, rien. Je lui ai apporté à bouffer. Je voulais juste qu’on discute tous les deux. J’ai jamais eu de copain comme lui... C’est vraiment un gosse de richard : t’as vu ses cheveux ? On dirait de l’or...

Il soupira et se laissa retomber sur le dos. Mama réfléchissait sur la conduite à tenir. Il était maintenant évident que son fils était inverti.

Elle aurait dû s'interroger plus tôt sur son apparente absence d'at-  
tirance sexuelle... Soudain il gémit :

– Dis, Mama, tu veux pas être gentille avec moi ?... Va lui parler.  
Dis-lui que je lui ferai pas de mal. Je voudrais juste qu'il reste avec  
moi. Les cloches d'en haut, ils peuvent pas me blairer ; toi, tu peux  
causer avec Doc ; moi, j'ai personne. C'est lui que je veux.

Un voile rouge passa devant les yeux de Mama : c'en était trop !

– Mais t'es complètement cinglé, Slim ou quoi ?! Qu'est-ce que tu  
vas foutre avec un môme ? Je rêve ! T'es pas une chochette, tout de  
même ? Pourquoi tu vas pas plutôt te rincer les couilles avec la gre-  
luche d'en haut ? Tous les mecs ici en ont la langue qui traîne par  
terre ; y a que toi qui n'en a rien à battre.

Il se rencogna face au mur, en lui tournant le dos. Il s'était brus-  
quement renfrogné.

– T'occupe pas de mes affaires. Pour une fois que j'te demandais  
quelque chose !... Dégage d'ici.

Mama fronça les sourcils.

– Eh, Slim, tu me parles autrement...

Il beugla :

– Fous le camp !

Le premier réflexe de Mama fut de lui voler dans les plumes, mais  
elle se retint : l'issue d'un conflit frontal avec Slim restait plus  
qu'incertaine. Elle réfléchit. S'il était effectivement pédé, que pouvait-  
elle y faire ? Il était vraisemblablement trop tard aujourd'hui pour  
changer son orientation. De plus, après tout, cela faisait aussi son af-  
faire qu'il ne se mît pas avec une femme, laquelle serait très proba-  
blement devenue une rivale. S'il voulait s'amuser avec des garçons, ils  
ne risqueraient pas de lui faire de l'ombre, surtout s'il les prenait si  
jeunes. Tout compte fait, ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée  
de le laisser utiliser le fils Blandish comme mouchoir. Pourquoi le lui  
refuser ? Ça pourrait même l'arranger, Slim : au moins il jetterait sa  
gourme, au lieu de passer ses journées enfermé dans sa chambre. Dans  
son for intérieur, elle savait bien qu'il n'était pas normal, et qu'il était  
dangereux. Mieux valait le servir et se rendre indispensable en lui  
donnant ce qu'il voulait. De toute façon, cela ne durerait pas long-  
temps. Une fois qu'il se serait soulagé, il oublierait ce gosse, et on le  
ferait disparaître à son tour. Tout rentrerait dans l'ordre. Oui, tout bien  
pensé, c'était une bonne idée.

– O.K., Slim. Tu veux avoir un copain ?... T'as le droit. Et, si ce  
petit te plaît, y a pas de raison pour que tu le gardes pas.

Slim se mit à glousser, incroyablement heureux : il avait gagné la  
partie !

– Mama, si t’arrives à ce qu’il soit mon copain, je te ferai le plus beau cadeau du monde !

– Ouais, ouais, calme-toi.

– Tu lui parleras ?

– Bon... Je vais voir...

Mama souleva péniblement sa masse et sortit de la pièce lourdement. « Si je lui avais refusé son jouet, ça aurait pu dégénérer... Ce qu’il y a de vache, c’est que je me fais vieille. Je serai bientôt plus capable de le tenir en main. »

\*

Quand la Buick bleu sombre s’arrêta devant la station de La Cygne, le soleil baissait sur l’horizon et il faisait meilleur. Le jeune pompiste noir vint se pencher à la portière.

– Le plein, m’sieur ?

Flynn le dévisagea. Il avait quinze ans à peine, une belle tête souriante, les cheveux courts et frisés, et, dans son débardeur blanc d’où sortaient ses bras minces et bien découplés, il était très attirant. En se levant ce matin, celui-là ne se doutait pas que c’était son dernier jour.

– Ouais, le plein.

Flynn sortit de la voiture, et pendant que le garçon le servait il lui demanda :

– Comment tu t’appelles ?

– Kwasi, m’sieur.

Rien de tel que demander son nom à quelqu’un pour endormir sa méfiance. Il alluma une cigarette en examinant les alentours. Il n’y avait à cet instant pas d’autre voiture dans la station, mais derrière, un peu plus loin, une caravane était garée et une famille s’apprêtait à dîner. Il faudrait être discret. Il se dirigea tranquillement vers la cabane accolée au magasin où des lettres peintes grossièrement annonçaient *Gents & Ladies*. Il entra, se déboutonna, et pissa dans les chiottes à la turque. Cela lui fit du bien. Il n’était pas encore décidé sur la façon qu’il allait préférer. Il imagina un instant agenouiller le gamin devant le bac, le prendre par le front pour lui renverser la tête en arrière, et lui passer le coupe-sifflet sous le menton. Une deuxième bouche. Propre et rapide. Mais, en fait, était-il si pressé ?...

Il ressortit sans tirer la chasse. Il se campa sur le seuil. Le garçon raccrochait la poignée à la pompe.

– Eh ! petit ! Viens un peu ici.

Le gosse se tourna vers lui.

– Y a tes gogues qui sont bouchées, mon gars.

– Bouchées ? Je les ai nettoyées ce matin...

– Eh bien, regarde.

Kwasi s’avança en se demandant ce qui avait pu obstruer l’évacuation – sans doute encore une foutue serviette de bonne femme. Il entra dans les cabinets et examina avec dégoût la cuvette qui sentait la pisse. Il entendit la porte se refermer et se retourna, surpris de se retrouver dans la pénombre. Le client lui souriait. Tout de suite il comprit qu’il était de nouveau tombé sur un pédoc : le deuxième cette semaine ! Décidément, il les attirait.

– Écoute, mec, désolé, mais... j’en suis pas !

Flynn lui entoura tranquillement le cou de ses deux mains.

– J’te rassure, mon pote : moi non plus !

Et il commença de serrer. Il adorait ça : un cou fin, tendre, tiède, palpitant, dans lequel il enfonçait lentement les doigts, pendant que sa victime gigotait comme un ver. Ça le faisait toujours bander.

Kwasi comprit aussitôt que la rencontre n’était pas ce qu’il avait cru. Il s’accrocha désespérément aux poignets du gars pour les écarter, mais on aurait dit qu’ils étaient en acier.

Flynn l’étranglait tranquillement, sans se presser, sans se préoccuper des sauts de carpe que le gosse faisait pour se libérer. Il ne savait pas d’où lui venait le plaisir intense qu’il ressentait à chercher les carotides dans la chair fragile d’un cou, sur le côté de la pomme d’Adam, et à les écraser lentement sous ses pouces, mais il trouvait cela particulièrement jouissif. Le garçon ouvrit la bouche, il en sortit un borborygme. Flynn relâcha sa prise, juste assez pour qu’il pût parler.

– Tu veux me dire quelque chose, mon gars ?

Kwasi eut du mal à retrouver ses esprits, mais il parvint à bafouiller :

– Vous... vous voulez... que je vous fasse une pipe ?

Flynn fut tenté. Le jeune Noir avait une belle bouche. À l’idée de s’en faire sucer, il banda un cran de plus. Il aurait certainement du plaisir à lui arroser les amygdales. En sentant comment le garçon était léger et fin entre ses mains, il se disait même qu’il ne cracherait pas à la perspective de le prendre par derrière. Il lui était déjà arrivé d’étrangler une fille en la sodomisant, et il avait un souvenir ébloui des secousses qu’elle lui avait envoyées en se contractant. Ce petit-là pourrait bien être merveilleux dans un truc du genre... Mais il se reprit. Ce n’était pas prudent ; un client pouvait survenir à tout moment dans la station. Il sourit d’un air désolé.

– Ç’aurait été avec plaisir... Une autre fois, peut-être ?

Et il recommença de serrer. La voix du garçon se noya dans un gargouillement. Il se débattait comme une anguille en essayant désespérément de le repousser, mais la panique lui coupait les jambes, et

très vite il perdit ses forces. Flynn conserva la prise de ses doigts crispés dans la gorge du jeune Noir tandis qu'il se trémoussait encore contre lui. Ses yeux se voilèrent, se révulsèrent, et il perdit connaissance.

Il le contint pendant un moment, même après que le corps se fut alourdi, puis il le déposa soigneusement dans le fond de la cuvette. Il lui prit le poignet et chercha le pouls : plus rien ne bougeait là-dedans. Ensuite, il lui fit les poches et récupéra quelques billets verts provenant des clients précédents. Il n'y avait pas de petits profits, et ainsi on mettrait peut-être ça sur le compte d'un chemineau.

Il sortit et rejoignit la Buick en rajustant son chapeau pour garder le visage dans l'ombre. Quand il démarra, il s'étonna de la simplicité de certaines choses : conduire une voiture ; coucher avec des filles ; faire taire un gamin...

### III

Mama dînait avec Doc et Woppy en silence. Elle ruminait en se demandant comment elle allait s'y prendre. Évidemment, le gamin n'avait aucune envie d'être peloté par un gars aussi effrayant que Slim. Il était donc vain « de lui parler ». Il fallait parvenir à le faire plier et se soumettre – comme n'importe quelle putain, en fait. Elle se souvint de la façon dont son mari préparait les nouvelles avant de les mettre au travail. Dans la cellule du bas, la fille était allongée sur le matelas, nue, sur le dos, les mains attachées au mur ; et il conviait ses amis maquereaux à venir la tringler à tour de rôle. C'était très efficace. Mais elle n'avait pas sous la main de mecs à qui elle pût demander de faire ce boulot-là. Flynn aurait été assez vicieux pour travailler un gamin, mais il était peu probable qu'il bandât pour lui. Elle se rappela alors la méthode du tuyau que son mari utilisait avec les plus récalcitrantes.

Son assiette à peine terminée, elle se leva brusquement. Elle descendit à la cave. Dans le garage, elle fouilla dans le bric-à-brac et trouva un vieux tuyau d'arrosage en caoutchouc. Elle prit un cutter et en coupa un morceau de deux pieds de long.

Elle alla ensuite au bout du couloir. Elle alluma dans la cellule, jeta un coup d'œil par le judas et, ayant ouvert la porte avec la clé que Slim lui avait confiée, elle entra. Le garçon se redressait sur le matelas en clignant, ébloui par la lumière. Elle referma soigneusement derrière elle, et elle le contempla. En fait, c'était vrai qu'il était mignon ; très joli, même, pour un garçon. Avec ses cheveux longs et en lui mettant une robe, on l'aurait facilement pris pour une fille. Pas si étonnant que Slim eût été berné. Elle alla s'asseoir sur le lit, qui grinça sous sa masse, et le gamin se recroquevilla en ramenant les jambes. Elle vit par terre l'assiette cassée et les spaghettis répandus, mais ne fit pas de commentaire.

– J'ai à te causer.

Et tout de go elle lui mit le morceau de tuyau devant le nez.

– Tu t'es déjà fait dérouiller avec un truc comme ça ?

Le gamin, abasourdi, ne comprenait manifestement pas ce qu'on lui voulait. Elle déclara d'un air entendu :

– Ça fait mal.

Et elle lui en assena un bon coup sur la cuisse. Il poussa un cri en sursautant et bondit hors du lit.

– T’aimerais pas te faire corriger avec ça, hein ?

James serra les poings. Malgré le pantalon, il avait senti une vive brûlure, mais la honte d’être frappé était encore plus vive que la douleur. Jamais il n’avait été « corrigé », ni par son père, ni par personne.

– Ne recommencez pas ça !

Il tremblait de tous ses membres. Il voyait comme une insupportable provocation le sourire narquois de cette femme qui ressemblait à un bouledogue. Elle ricana :

– Et qu’est-ce que donc que tu ferais ?

Soudain elle le prit par surprise en lui attrapant le poignet dans sa main gauche. Elle se remit à ricaner tandis qu’il se débattait en vain pour se libérer.

– T’y trompe pas, mon joli. J’ai beau être vieille, je suis beaucoup plus forte que toi. Et je vais commencer par te rabattre le caquet. Ensuite, on causera.

Le gamin se tortillait en tous sens, mais il n’arrivait pas à se dégager de l’étau qu’elle avait refermé sur lui. Elle lui tordit le bras dans le dos et le poussa à plat ventre sur le lit. Elle lui enfonça un de ses genoux massifs dans les reins pour l’immobiliser, puis elle lui tira l’un après l’autre les bras vers les menottes scellées dans le mur, qu’elle encliqueta sur les poignets étroits. Le gamin se tortillait sur le matelas, fou de rage impuissante.

– Lâchez-moi !... Lâchez-moi !

Elle se releva en sueur après ce pugilat et contempla le garçon qui s’enroulait comme une carpe sortie de l’eau. Elle avait ressenti une certaine satisfaction à le dominer physiquement et à le sentir se débattre sous son poids. Il crissait des dents en essayant vainement de s’arracher du mur. Elle repoussa du revers du bras une mèche tombée en travers de son front, et retroussa ses manches de dentelle. Elle se pencha sur le petit, lui remonta la veste et le gilet sur les reins, puis elle lui glissa les mains sous le ventre en l’enlaçant. Elle chercha la ceinture, la défit, et déboutonna le pantalon. Elle était médusée en voyant la qualité du costume que portait ce petit merdeux. Comme il continuait de bondir entre ses bras, elle lui tapota ironiquement sur la tête :

– Calme-toi, mon minet, tu te fatigues pour rien !

James sentit qu’on lui descendait son pantalon sur les mollets, qu’on lui baissait son caleçon sous les fesses, sur les genoux, puis ce fut sa chemise et son maillot qu’on lui remonta sur le haut du dos. Il retomba, impuissant, désespéré. Il se doutait de ce qui l’attendait. Jamais il n’avait subi une épreuve aussi horrible.

Mama se redressa. Elle observa le corps blanc étendu entre les vêtements en vrac, fragile et délicieux comme une porcelaine. Elle leva

le bras et, avec un plaisir qu'elle n'avait pas anticipé, elle lui lança à toute volée le tube de caoutchouc en travers des fesses. Il poussa un hurlement et se décolla du matelas. Elle se passa la langue sur les lèvres. Il ne tarderait pas à se montrer plus docile.

\*

Flynn entra dans la salle de séjour en jetant avec mauvaise humeur son chapeau sur une chaise. Pendant les trois heures du trajet de retour, il n'avait cessé de regretter d'avoir renoncé à enfiler le jeune pompiste. Les convulsions du sphincter d'un garçon étaient sans doute encore plus vives que celles d'une fille, et il avait laissé passer l'occasion d'en faire l'expérience. Il attrapa la bouteille de whisky qui se trouvait à côté de Doc, l'examina à la lumière de la lampe, s'aperçut qu'elle était vide, et la lança à l'autre bout de la pièce d'un air furieux.

– Y a donc jamais rien à boire, dans cette turne ?

Doc se leva péniblement, il alla sortir du placard une nouvelle bouteille de scotch, et il l'ouvrit. Il était sur le point de servir Flynn, quand celui-ci l'interrompit en dressant la main ; il tendait l'oreille.

– Qu'est-ce que c'est que ce raffut ?

Il regarda Doc :

– On dirait que ça vient de la cave ?

Doc soupira et remplit le verre de Flynn.

– C'est le gamin qui crie.

– Qu'est-ce qu'il a, ce petit chiard ?... Je vais voir ce qui se passe.

Doc l'arrêta :

– Il vaudrait mieux pas. C'est Mama qui est avec lui.

– Mama ? Mais qu'est-ce qu'elle lui veut ?

– Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que Slim semble avoir jeté son dévolu sur le petit Blandish.

Flynn le regarda d'un air abasourdi, le temps de comprendre ce que cela voulait dire. Puis un mauvais sourire lui monta aux lèvres. Doc remplit son propre verre, se rassit, et ajouta, haussant les épaules :

– Mais le gosse, lui par contre, je ne pense pas qu'il en pince pour Slim...

Les hurlements continuaient de monter du sol. Flynn but un coup tout en écoutant attentivement.

– Dis donc, on dirait qu'elle prend son pied, la vieille !...

À cet instant, Woppy entra dans la salle et avisa Flynn :

– Ah ! c'est toi ?

Flynn le dévisagea :

– Alors ? C'était comment ?

Woppy arbora un large sourire et roula des yeux de clown.

– D’enfer, mon pote !... Je te l’ai laissée dans ma chambre. Tu la cueilles quand tu veux.

Un sourire fin comme une lame souleva à peine les coins de la bouche de Flynn. Ses yeux s’étaient remis à briller.

\*

Dans la cave, Mama s’était rassise sur le lit, essoufflée. Elle regarda le fils Blandish tordu sur le matelas, à demi nu dans ses vêtements chiffonnés, le visage baigné de larmes, les mains crispées sur les chaînes qui le retenaient, tout son corps agité de soubresauts. Elle le détacha.

– Maintenant, je crois qu’on peut causer.

James se tourna lentement sur le côté en gémissant. Il avait le dos en feu, depuis les reins jusqu’au bas des cuisses. Plus rien n’existait pour lui que cette douleur insupportable. Il entendait vaguement que cette horrible femme lui parlait, dans un lointain indistinct, mais il n’y prêtait aucune attention. Il se demandait seulement si la souffrance atroce qui le taraudait aurait jamais de fin. Soudain il sentit qu’elle lui passait la main dans le dos et tout à coup il reçut une vive claque sur les fesses. La brûlure se réveilla comme un flash, et il sursauta en poussant un cri épuisé.

– Écoute-moi !

Ahuri par la douleur stridulante qui le parcourait, il se força à se concentrer. La femme lui expliquait ce qu’on attendait de lui. Petit à petit, il comprit ce qu’elle disait, et il en fut effaré ; surtout quand elle entra dans les détails. Il finit par gémir :

– Non...

– T’as pas le choix, petit idiot !

Elle lui aboyait dessus.

– Tu vas faire ce que je te dis ! Sinon, je te remets ça.

Et elle ramassa le tuyau. Il supplia :

– Non ! S’il vous plaît...

Elle lui tapota la joue avec le flexible en caoutchouc.

– T’as compris maintenant ?

Elle descendit sur le menton, dans le cou, traversa la poitrine où ses vêtements étaient ramassés, s’arrêta sur le ventre nu que la peur faisait palpiter. Elle eut un petit geste du poignet comme si elle allait le frapper là, dans le creux tendre de l’abdomen, et il tressaillit, crispé dans l’attente du coup qui ne vint pas. Elle insista :

– T’as compris maintenant ?

Il hocha faiblement la tête.

– J’espère. Sinon, compte sur moi, je reviendrai.

Sur le pas de la porte, elle jeta un coup d'œil aux spaghettis répandus.

– Et je vais t'apporter un seau et une serpillière pour que tu nettoies ça. Puisque tu « habites » cet endroit, tu t'occuperas de le garder propre.

Elle quitta la cellule sans un regard pour le garçon, roulé en boule dans son effroi.

\*

Ingrid était debout, les poignets attachés en l'air par une corde de chanvre. Elle gardait les yeux fermés, désespérée. Après ce qu'elle avait vécu avec le Noir, tout lui était égal. Il l'avait laissée tout l'après-midi ligotée sur le lit, et maintenant c'en était un second qui était venu la chercher pour l'exposer comme une esclave à l'encan. Elle savait que tous la prendraient, l'un après l'autre. Si seulement elle avait pu mourir. D'ailleurs l'ignoble femme n'avait-elle pas dit : « Effacez la fille » ? Jamais elle n'avait entendu cette expression, mais elle n'était que trop claire. Autant que cette horreur finît au plus vite. Elle s'inquiétait cependant beaucoup pour son petit frère : s'en sortirait-il vivant ? Lui en tout cas n'aurait pas à subir ce que les hommes infligeaient aux femmes.

Flynn tournait autour de la fille, à la renifler comme un chien, vérifiant qu'elle était bien attachée, l'examinant sous tous les angles. Il l'avait placée au plein milieu de la chambre, faisant passer la corde dans le crochet du plafond qui, en des jours meilleurs, avait retenu une suspension. Il faisait souvent de petites mises en scène de ce genre où il utilisait des prostituées, mais jamais avec une fille qui eût le dixième de sa beauté. Il l'avait débarrassée de sa robe et de ses chaussures, qui traînaient par terre dans un coin, et elle était magnifique dans la guêpière blanche qui lui moulait le torse depuis le balconnet, petit mais bien saillant, jusqu'au ventre, plat et tendu, avec ses jambes prises dans les bas clairs, retenus par des jarretelles, qui lui montaient d'un trait sur les cuisses, de part et d'autre de son sexe entièrement exposé, lisse et nu comme une pomme. Il était à son affaire : ici, personne ne le dérangerait, il allait pouvoir s'amuser tranquillement, prendre son temps pour besogner cette pucelle. Il lui sourit :

– Ça va ? La corde te fait pas trop mal ?

Il lui donna une petite tape sur la joue.

– Allons, ouvre les yeux, ma chérie. Je veux que tu me regardes.

Ingrid obéit timidement. Le sourire de cet homme la glaçait ; son visage ressemblait à un couteau. Sous les airs attentionnés qu'il affectait, il ne pouvait cacher que le mal. Que lui réservait-il ?

– Tu sais que tu me bottes, toi ?...

Elle le voyait pincer les lèvres, puis machinalement les entrouvrir du bout de la langue ; ses pupilles se dilataient comme deux canons de pistolet ; sa voix sifflait entre ses dents. Une odeur rebutante de sueur aigre, d'alcool, de mégot, parvenait jusqu'à elle.

– On va faire des trucs, ensemble... Tu peux me faire confiance, je vais te faire sauter au plafond !

Avec délectation, il glissa la main sous l'or roux de ses cheveux pour lui prendre le cou, et il se coula dans sa nuque, il la palpa, la serra légèrement. Il vint sur l'épaule tendue en l'air, tourna, puis il se colla contre elle, la renifla dans l'aisselle parfaitement épilée.

– Tu transpires, on dirait, ma belle ?

Il la lécha. Elle chercha de nouveau à s'écarter, détournant la tête, écoeurée, mais il vit que, malgré elle, elle avait frissonné. Il rit.

– T'es une vraie chatte, ma chérie. On va s'en donner !

Il lui passa la main sur le flanc, caressa la hanche nue sous la guêpière, et vint sur le sexe exposé. De la pointe du majeur, il la frôla, il lui entrouvrit les lèvres. Il eut plaisir à la voir sursauter et reculer en vain pour lui échapper, retenue par la corde. Il sourit :

– T'es sensible de la moule, hein, on dirait ?

Ingrid sentait le doigt de l'homme qui jouait avec son intimité, la titillant, l'écartant à peine, lui faisant seulement percevoir sa présence.

– C'est pour ton mec que tu te rasais ? C'était un petit veinard.

Il enfonça la main entre ses cuisses, chaudes et douces comme de la soie. Elle gémit en se contractant et serrant les jambes. Plus elle lui résistait, plus cela l'excitait de s'imposer à elle.

– Mais j'ai lu dans le journal qu'il va plus beaucoup profiter de toi...

Elle se rendit compte que depuis l'enlèvement elle n'avait plus pensé à Jerry. Mais sa mort avait été si soudaine, si inattendue : il n'avait pas eu le temps de souffrir, lui.

– Tu sais que ça fait bander les mecs, une nana tondue ? On te voit la cramouille en direct, ça me plaît beaucoup. En fait, tu serais pas une belle salope, par hasard ? T'aimes les attirer, pas vrai ? Je suis sûr que t'adores la bite...

Il retira la main d'entre ses jambes, en tournant voluptueusement sur l'intérieur des cuisses, et vint derrière elle. Il lui caressa le haut du dos, sous les cheveux éparpillés, puis il baissa les yeux sur le ravissant petit cul qui sortait au bas de la guêpière. Tendue par la position, durci par l'appréhension, il prenait une certaine allure androgyne.

– T'as une très jolie croupe, ma chérie ; très bien coupée. Adorable !

Elle ne put s'empêcher de tressaillir en sentant la main épouser son derrière. Il la manipulait lentement, prenant une fesse après

l'autre, les serrant dans ses doigts, les écartant à peine, les pétrissant tranquillement. Le mélange entre cette fausse douceur et la violence dont elle redoutait la survenue l'angoissait profondément.

Il revint devant elle en laissant couler le bout de ses doigts au bas de la guêpière, au-dessus de la hanche frémissante.

– Ça va ? Pas trop pressée de te faire baiser ? Faut prendre son temps. Surtout avec une beauté comme toi !

Il contempla de nouveau les courbes parfaites du visage, le nez mignon et les narines d'enfant, la peau d'une finesse veloutée. Délicatement, il repoussa une mèche de cheveux qui lui était tombée devant l'œil. Elle était incapable de soutenir son regard ; ce n'était pas la moindre de ses jubilations. Puis, du bout de l'index, il effleura la ligne étroite de sa bouche. Elle était tellement belle qu'il ne pensait même pas à l'embrasser.

– T'aimes sucer ?

Le doigt revint en sens inverse, jouant en décollant à peine l'une de l'autre les lèvres effilées qui tressaillaient d'appréhension.

– Tu sais pas, peut-être. Peut-être que t'as jamais fait de turlute à ton mec ? Pourtant, à ton âge, je connais plein de filles qui le font, et pas que des tapineuses !

Le doigt parcourut une nouvelle fois les lèvres d'un léger rose saumon, les forçant un peu plus, les déformant pour entrapercevoir l'émail scintillant des petites dents blanches.

– Je vais t'apprendre. T'es une chaude : je suis sûr que ça te plaira !

Il posa les mains en plein sur le corsage de la guêpière.

– Allez, montre-moi tout ça.

Il rabattit le soutien-gorge que ne retenait aucune bretelle, et elle gémit, sans espoir. Il siffla entre ses dents en découvrant les petits seins qui se redressaient comme les deux pointes aiguës de jeunes poires. Il ne put s'empêcher de prendre tout de suite entre ses doigts les tétins durs et tendus par la peur. Il les serra et les fit rouler avec délectation, et elle cria.

– Non... Arrêtez...

Elle sentait des aiguilles transpercer ses bouts sensibles et irradier tout son torse. Il les tordait, il les pinçait, puis il les caressait en les provoquant tendrement, puis il recommençait de les tirer, d'y enfoncer les ongles. Il la torturait à petit feu.

Flynn bandait comme rarement et il comprit qu'il devait passer à autre chose de crainte de ne plus être maître de ses forces. Il s'accroupit devant le ventre exposé de la fille, il lui posa les mains sur les genoux, et il remonta lentement en caressant le tissu satiné des bas. Il

glissa les doigts sous une jarretelle, tira dessus, la relâcha. L'élastique claqua sur la peau nue, et la fille sursauta.

– T'inquiète ! C'est pas encore pour tout de suite...

Il continua d'avancer vers le point où les cuisses se retrouvaient, il frotta doucement l'aine du gras du pouce, il la sentait se contracter sous ses investigations.

– Écarte les jambes.

Devant la main qui cherchait à s'introduire entre ses cuisses, Ingrid au contraire se tortillait en reculant pour essayer de lui échapper.

– Pourquoi tu t'en vas ? Tu veux pas que je te touche ? C'est bizarre, pour une petite gaupe comme toi.

Il se redressa.

– T'es pas encore tout à fait dressée, en fait. Il faut que tu sois plus souple avec moi. Ton barbeau, il t'a pas mise au parfum ?... On va arranger ça.

Il déboucla le ceinturon de son pantalon et le fit coulisser hors des passants. De voir comment elle ouvrait des yeux affolés l'excita d'un cran de plus. Il passa derrière elle. Les fesses, encore resserrées par l'effroi, s'encadraient entre la guêpière et la dentelle en haut des bas. Il y mit la main gauche et les malaxa, mais cette fois plus brutalement. Il avança les doigts dans la raie, et elle se cambrait pour essayer de le repousser.

– Écarte les jambes !

Mais elle ne se relâcha pas. Il fit un pas en arrière, balança le bras, et il lui cingla violemment les fesses. Elle hurla. Il frémit de plaisir en voyant la marque en travers de la peau délicate passer du blanc à un rose vif.

– Écarte tes jambes, je t'ai dit.

Les larmes avaient brusquement surgi sous les paupières d'Ingrid. La douleur était insupportable, elle lui brûlait le cerveau, obscurcissait tout. Plutôt obéir que ça. Craintivement, elle sépara ses pieds l'un de l'autre. Elle sentit qu'il lui remettait la main, qu'il lui poussait les doigts entre ses fesses.

– Encore. Ouvre plus !

Il parvint à s'enfoncer jusqu'au fond de la raie, mais elle continuait de lui serrer les doigts et se tortillait sous sa pression. Il recula de nouveau, et la ceinture siffla une seconde fois. Le claquement résonna dans la chambre. La fille fut parcourue par une onde électrique.

– Ouvre plus, je t'ai dit.

Affolée, Ingrid écarta encore les jambes.

– C'est mieux.

Il passa le ceinturon dans l'autre main et revint la sonder avec la droite.

– Tu vas apprendre. Tu vas voir.

Cette fois il s'enfonça plus loin. Il lui toucha l'anus avec le majeur, la titilla, l'entrouvrit. Puis, soudain, il la força. Elle poussa un cri de surprise ; il lui avait mis la première phalange.

– Arrêtez... non...

Il laissa tomber alors le ceinturon, de la main gauche il l'attrapa par les cheveux, lui tira la tête en arrière, et, d'un coup, il lui enfonça le doigt profondément. Elle cria tout le temps où il la fouilla avec brutalité. Elle avait un petit cul délicieux, bien serré, chaud, réactif.

– T'es brûlante, là-dedans, dis-donc... Tu vas vraiment être bonne à prendre !

Jamais personne ne s'était introduit là, ne l'avait pénétrée de cette façon, ne l'avait possédée bestialement. L'humiliation se mêlait inextricablement à la brûlure qui la traversait, à celles qui élançaient encore ses fesses. Le Noir l'avait violée ; celui-ci semblait vouloir la torturer.

Il s'écarta et laissa couler les mains sur ses hanches, nues sous le bord de la guêpière.

– C'est une vraie carapace de tortue que t'as là ! Comment tu retires ce truc-là ?

Le long du dos, un repli cachait les agrafes. Il ne s'embarrassa pas : saisissant la guêpière par le haut, il la tira latéralement. Quelques tractions brutales vinrent à bout des fermetures. La fille tressautait à chaque coup, emportée par la violence des secousses. Subjugué, il découvrit son dos mince et longiligne, légèrement marqué par les baleines qui dessinaient des lignes courbes sur ses flancs. Il jeta la guêpière au loin, arrachant en même temps les jarretières. Il trouvait très excitante une fille nue portant seulement des bas. Surtout ceux-là : d'un blanc délicatement transparent, avec la large bande de dentelle qui les finissait en haut. Il se colla contre son dos et l'enlaça, lui mit les mains sur la poitrine, maintenant tout à fait libre. Et cette fois, il ne put se retenir, il lui pelota les seins si avidement qu'elle bondit entre ses bras. Il les manipula longuement en les tordant dans ses doigts, en les déformant cruellement, et elle poussait des cris de douleur de plus en plus vifs. Il adorait leur chair fragile, et il adorait la sentir de tout son corps se tendre contre lui. Il lui fit aussi tâter de son ventre durci entre ses reins.

– Tu vois comme tu me fais bander, ma chatte ?... Rassure-toi, tu vas l'avoir. Tout entière, rien que pour toi, et bien au fond !

Quand il la relâcha, elle retomba pantelante. Il la contourna, sans que sa main ne quittât son buste, jusqu'à revenir face à elle. Il lui attrapa de nouveau les tétins et, lentement, il les serra en y enfonçant vicieusement les ongles. Elle se raidit, gémit, renversa la tête en arrière, bouche grand ouverte.

– Chuuttt...

Il lui parlait doucement, comme on fait pour calmer un cheval, tout en continuant de la travailler, tirant et tordant sans pitié les pointes délicates de ses seins, les tenaillant dans ses doigts durs. Il ne s'en lassait pas tant ils étaient jolis, tendres, attirants. Il ne la quittait pas des yeux, il suivait exactement, à mesure qu'il augmentait sa pression, la souffrance qui montait en elle, qui la vrillait. Elle haletait. Il la tortura jusqu'à ce qu'elle criât.

– Voilà... C'est bien... Profite.

Il la relâcha, et il lui massa les seins comme pour étaler ce qu'il venait de lui faire subir.

– T'aimes ça, hein ?... Tu cries, ça veut dire que ça te fait jouir !

Tandis que la douleur envahissait sa poitrine, elle le vit revenir, se pencher sur elle, et il l'embrassa dans le cou, sous le menton. Elle sursauta : il la léchait sous l'oreille ! Cela lui fut particulièrement odieux, elle ne supporta pas cette langue fousseuse, et elle fit un écart pour lui échapper.

– Espèce de porc !

Mais il la rattrapa facilement en l'agrippant par la nuque, et il lui fourra la langue dans l'oreille, où il l'agita en tous sens. Elle devint hystérique : cette impression d'un organe chaud et mouillé qui frétillait comme un serpent lui était intolérable.

Il s'écarta. Il rit, mais il avait le souffle court, submergé par le désir qu'il avait de cette petite princesse.

– Allez, viens par ici : tu vas te mettre au travail, maintenant.

Il décrocha la corde du crochet au plafond, puis il défit le nœud qui lui retenait les poignets.

– T'auras besoin de tes petites menottes...

Ingrid laissa retomber ses bras avec soulagement ; elle les croisa devant elle, devant son sexe, dans un dernier réflexe de pudeur.

– T'as pas soif ?... Je vais te donner à téter, bébé...

Il rit en se déboutonnant.

– Mets-toi à genoux.

Ingrid, horrifiée en voyant l'organe musculeux qui se dressait dans l'ouverture du pantalon, fit un pas en arrière. L'homme eut une grimace de contrariété.

– T'es toujours pas très obéissante, je trouve, pour une poule. Va définitivement falloir que je t'apprenne.

Ingrid frémit en le voyant ramasser la ceinture. Comme elle était libre de ses mouvements, elle recula peureusement vers le coin de la pièce où se trouvait la porte. L'homme ne la suivit pas.

– À ta place, je ferais pas ça. Toute façon, t'irais où ? Tous mes potes t'attendent, en bas... Viens ici. Car si c'est moi qui viens te

chercher, je vais te démolir. Je voulais juste te donner une petite correction, pour que tu comprennes. T'aimerais pas que je te casse les bras, quand même ?

Ingrid, dos au mur, était paralysée par la peur. Elle savait qu'elle était à sa merci.

– Alors, tu vas te mettre à quatre pattes, et tu vas revenir ici, bien gentiment, que je te flanque ta déroutée.

Elle tremblait, ne parvenait pas à se décider.

– Dépêche-toi. Plus tu me fais attendre, plus je vais m'énerver.

Elle se résolut : mieux valait ne pas le pousser à bout. Elle fit un pas.

– Mets-toi à quatre pattes, je t'ai dit. Comme une bonne petite chienne.

Elle hésita une dernière fois, puis elle s'agenouilla et posa les mains au sol. Elle avança vers l'homme qui l'attendait debout, le sexe brandi.

– C'est mieux.

Il se pencha pour l'attraper par les cheveux et l'immobilisa en lui renversant la tête. Il leva le bras. La ceinture claqua brutalement en travers des fesses. La fille hurla, elle ne pouvait plus s'échapper, mais elle se laissa glisser sur le flanc.

– Relève-toi : je t'ai pas dit de te coucher.

Haletante, Ingrid se remit comme elle put à quatre pattes. Cette fois la brûlure sidérante lui tomba en travers des reins.

– Maintenant, tu vas me faire ce que je te demande.

En la conduisant par sa poigne crispée sur les cheveux souples et soyeux, il la fit se redresser et s'asseoir sur ses talons. Il passa la main sur la joue brillante de larmes.

– Viens, ma chérie. Prends-la-moi.

Les yeux brouillés par les pleurs, Ingrid s'avança, et elle referma ses mains tremblantes sur la verge tendue vers lui. Il la rapprocha jusqu'à ce que le gland lui frôlât les lèvres. Il murmura :

– Lèche-moi...

Elle surmonta sa répulsion. La douleur de ses cheveux enfermés dans le poing de l'homme, la brûlure qui irradiait encore dans ses fesses et ses reins, l'y aida. Elle sortit une langue hésitante, et elle lécha.

Il tressaillit tellement l'impression était vive. Une gamine pourrie de chic lui passait sa petite langue rose sur le bout du nœud ! Il sentit qu'il ne tiendrait pas longtemps tant les rais qui le traversaient étaient aigus. Il grogna et se réfugia dans sa bouche, mais elle était si menue qu'il ne put y entrer que la moitié de son membre.

– Vas-y, suce-moi bien : lentement ; et profond.

Et tandis que la fille s'étouffait sous cette invasion, il lui enfonçait la main dans les cheveux, les ramenait en arrière, les ébouriffait, puis il lui caressait le visage, il la prenait sous le menton pour la sentir déglutir désespérément. Il grondait de satisfaction.

Mais, à son plus grand dépit, il dut s'écarter pour se ménager.

– Eh bien, tu vois, t'en as fait des progrès... Viens ici, maintenant. J'ai encore une petite surprise pour toi.

Toujours la guidant par les cheveux, il la fit avancer à genoux jusque devant le lit, où il la courba sur le matelas.

– Ouvre bien les jambes, ma beauté. Et cambre les reins.

Il s'agenouilla derrière elle. Il lui prit les fesses à deux mains et les écarta. Il lui passa un doigt par-dessous, le long de la vulve. Elle tressaillit.

– Ah ! ça te plaît, ça, hein, petite mouille ? Mais c'est pas là que je vais te baiser, mon poussin. Tu crois tout de même pas que je mettrais ma queue dans ton claque, juste après qu'un Nègro vient de s'y vider ? Et puis, j'ai pas envie que tu prennes ton pied : je préfère t'entendre gueuler ; c'est bien mieux.

Il lui toucha l'anus, cherchant à l'ouvrir en posant les pouces de chaque côté, tirant sur le petit sphincter, et elle gémissait plaintivement lorsqu'il l'écorchait avec ses ongles. Puis, il lui enfonça le visage entre les fesses, et il lécha avec délectation la chair suave, légèrement salée, qui tressaillait chaque fois qu'il la titillait.

Ingrid s'était laissé faire, à bout de forces, mais lorsqu'elle sentit soudain la langue qui la parcourait se durcir en pointe et tenter, comme la tête d'un serpent, de pénétrer son intimité, elle en fut révoltée.

– Arrêtez cela !

Il s'écarta, satisfait. Il continua de lui toucher l'anus brillant de salive. Elle l'avait tout petit, tout à fait mignon, et il tournait ses doigts dessus, tour à tour le pressant, le palpant, l'étirant pour l'entrouvrir.

– On t'a déjà enulée, ma chérie ? Ton copain, il te préférerait de quel côté ?

Il se redressa, se la prit en main, se plaça. Il se doutait bien que, après son doigt, il serait le premier à entrer là. Il se caressa le gland encore un moment dans la jolie petite fente humide, puis il appuya au centre. Il eut quelques difficultés à la forcer, mais d'un coup il s'enfonça jusqu'au fond. Elle cria. Elle était empalée.

– Ah ! voilà ! oui, c'est bien !

Il était en elle, il la sentait se refermer convulsivement sur son membre. Il se courba, passa les mains sous son buste pour lui reprendre les seins, et il les écrasa encore plus brutalement entre ses doigts. Elle cria sous lui en se débattant en tous sens. De délicieuses

contractions lui empoignaient la bite, lui pressaient le gland, tandis que le sphincter se resserrait comme le cordon d'une bourse sur sa base. Il se retira lentement, jusqu'à sentir l'anneau revenir autour de la racine de son gland, puis il se renfonça. Il se mit en mouvement progressivement, attentif à jouir de tout, du flux et du reflux sur sa queue, de la caresse des petites fesses durcies contre son ventre, du dos mobile contre son torse, des jolis seins dans lesquels il crispait les doigts, de ses cris chaque fois qu'il la défonçait. Il l'embrassa dans le cou, lui mordit la nuque, enivré de son parfum, de l'odeur de ses cheveux, de la douceur de sa chair.

Quand cela devint trop douloureux pour lui, quand le désir d'aboutir fut insupportable, il se redressa, la reprit par les cheveux, la força à relever la tête. Brutalement, il changea de rythme. Il se mit à la parcourir comme un cheval fou, il lui bourrait les reins, il la pilonnait, il ne ressortait que pour mieux revenir lui claquer les fesses. Elle hurlait comme une petite fille.

– Allez, vas-y, petite cochonne, gueule, gueule tant que tu veux !

Il sentit qu'il venait. Il l'attrapa alors par le cou et y enfonça les doigts. Elle fut étranglée, submergée par la panique, et de toutes ses forces elle tenta de le repousser. Tout l'intérieur de la fille se contracta d'un coup et, sous cette sensation sublime, il partit. Il fut secoué par plusieurs vagues successives d'une jouissance extraordinaire, des flashes blancs lui brûlaient la rétine, des pointes de feu lui transperçaient le ventre, tous ses muscles étaient tétanisés par une commotion électrique.

Quand il retomba, pantelant, comme une loque sur le dos de la fille, il se demanda depuis combien de siècles il n'avait pas joui comme ça. Il la sentit glisser entre ses bras ; il ne la retint pas ; il se perdait dans un grand lac de brouillard.

\*

En entrant dans la chambre d'hôtel, Eddie était sur des charbons ardents. En fait, la femme qu'il avait abordée n'attendait pas du tout le bus : elle attendait quelqu'un qui devait venir par le bus ; et il avait été plutôt déconcerté quand il avait vu arriver une très jolie adolescente – qu'elle lui avait présentée comme sa fille alors qu'elle ne lui ressemblait en rien. Elle paraissait à peine seize ans, portait une robe-chemisier blanche, et ses cheveux châains ondulaient légèrement jusqu'aux épaules. Eddie avait été troublé par l'innocence de ses grands yeux, cependant infirmée par le cerne bistre des paupières, par un nez rond mais décidé, une petite bouche, pulpeuse comme un fruit qui ne demandait qu'à s'entrouvrir. Mais, surtout, il avait été dérouté par la tendresse presque sensuelle du baiser avec lequel l'avait ac-

cueillie la femme. Celle-ci avait accepté étonnamment facilement une invitation à dîner, et elle avait elle-même suggéré le restaurant de l'hôtel, ajoutant le plus naturellement du monde : « Accepteriez-vous de nous prendre aussi une chambre ? Vous serez père de famille pour quelques heures... » Eddie avait compris qu'elle avait seulement besoin d'une caution pour se présenter avec la jeune fille dans ce lieu public... Après le repas, ils montèrent tous les trois à la chambre, et la femme referma la porte derrière eux d'un tour de clé. Elle lui dit :

– Installez-vous dans ce fauteuil. Vous êtes le bienvenu si vous voulez rester un moment avec nous. Cependant, soyons clairs : regarder, mais pas toucher. O.K. ?

Eddie détesta le ton autoritaire avec lequel elle lui parlait mais, dans cet hôtel, en plein cœur de Jefferson City, il ne pouvait prendre le risque de lui voler dans les plumes ; il s'assit en rongeant son frein. La femme prit la fille par les épaules et la conduisit devant lui.

– Viens par ici, ma chérie, qu'il voie comme tu es belle.

Debout derrière elle, la femme commença lentement de déboutonner la robe-chemisier depuis le col jusqu'à la taille. Eddie était halluciné en voyant que l'adolescente ne cillait pas des yeux, qu'elle le regardait tranquillement, sans pudeur, même lorsque son soutien-gorge blanc apparut dans l'échancrure. La femme lui fit glisser le long des bras la robe qui tomba mollement par terre, puis elle lui détacha le soutien-gorge dans le dos et libéra deux seins ronds, déjà bien développés pour son âge. La fille se retrouva nue, en petite culotte et socquettes blanches, dans ses chaussures à talons plats, et Eddie avala sa salive tellement elle était jolie ; il la trouvait absolument craquante. La femme l'enlaça, lui empaumant doucement la poitrine, et cette fois, vaincue par la sensation, la gamine baissa les yeux ; Eddie remarqua qu'elle frémissait, que ses bras se couvraient d'une fine chair de poule. La femme caressa longuement les seins qui se redressaient sous ses doigts, puis le ventre ondulant au rythme de ses investigations, avant de descendre plus bas. Elle se glissa sous l'élastique de la culotte qui se gonfla sous son intrusion. La fille parut prise d'une soudaine convulsion, et elle appuya elle-même sa main sur celle de la femme pour que son sexe en fût pressé plus fort. Puis, le fin triangle blanc s'abaissa le long des cuisses, il fut réduit à rien, un mouchoir chiffonné qui lui tomba sur les chevilles. Eddie fixa intensément la fente étroite, à peine brouillée derrière un léger buisson châtain clair.

La femme se plaça de profil par rapport à Eddie, fit pivoter la fille face à elle, et lui glissa doucement les mains sous les cheveux, en lui enveloppant la base du visage. Elle se pencha vers la jeune bouche entrouverte, et de ses lèvres d'un rouge brillant elle lui déposa un baiser, à la fois très tendre et très pervers, la frôlant, s'écartant, revenant, la provoquant par des effleurements sans cesse renouvelés. Eddie détes-

tait les gouines – c'était autant de femmes qui lui échappaient – et celles-ci de plus étaient exhibitionnistes ! Mais il ne pouvait en détacher les yeux : deux femmes ensemble étaient deux cents fois plus excitantes que deux séparément ! Il aurait été incapable de désigner celle qui l'attirait le plus, c'était précisément de les voir accouplées qui le mettait en ébullition : il avait une trique d'enfer, il était sur le point d'exploser, il ne voyait plus rien, les murs de la chambre ondulaient dans la pénombre. Le baiser devint plus ardent, plus appuyé, et les bouches s'épousèrent, les lèvres s'emmêlèrent. La langue de la femme surgit, vive et brillante, abordant la fille par des angles variés, par des attaques de plus en plus luxurieuses. Enfin, les yeux exorbités, Eddie vit cet organe se transformer en pénis et s'enfoncer voluptueusement dans la gorge de l'adolescente. Il crut qu'il allait s'évanouir.

Il se leva brusquement. Il batailla furieusement avec la porte avant de comprendre qu'elle était fermée à clé, puis il sortit en la claquant derrière lui. S'il était resté une minute de plus, il aurait fait un carnage. En quittant l'hôtel, l'air tiède de la nuit ne le calma pas.

\*

Depuis plusieurs minutes, un long silence avait remplacé les cris provenant de la chambre de Flynn. Doc s'inquiéta. Après avoir hésité un bon moment, il monta à l'étage. Il écouta à la porte et, comme il n'entendait rien, il l'entrouvrit ; elle n'était pas fermée à clé. La fille était recroquevillée par terre, prostrée au pied du lit, nue sauf ses bas blancs qui avaient glissé sur ses mollets, et, comme il le redoutait, Flynn ronflait sur le lit ; la fenêtre était fermée, mais rien n'aurait empêché la fille, si elle n'avait pas été dans cet état, de l'ouvrir et de sauter du premier étage. Si jamais Mama avait appris cela, elle aurait piqué une de ses colères homériques !... Il avança dans la chambre, tout doucement, et il vint s'accroupir à côté de la jeune fille. Il observa son visage : elle était comme assommée, les traits tirés, crispés. Il la contempla un long moment. Malgré l'état dans lequel Flynn l'avait mise, elle restait d'une beauté étonnante ; on aurait dit un ange ; on aurait voulu lui donner tous les bonheurs. Et bientôt elle serait morte – sans jamais avoir été vieille. Il examina en détail les sourcils délicatement dessinés, les paupières opalines terminées par les cils bruns ; le nez était une extraordinaire miniature, ciselée par un artiste ; mais le plus attirant demeurait la bouche, à peine entrouverte sur des dents de lait, ces lèvres effilées qui n'auraient jamais dû s'animer que pour sourire. Il savait qu'elle était à sa disposition, il pouvait en faire ce qu'il voulait. Mais outre que ses soixante ans et l'alcool ne lui laissaient guère plus que des désirs esthétiques, la pitié pour cette malchanceuse gosse de riche fut la plus forte. Il la secoua doucement par l'épaule.

Ingrid ouvrit les yeux et sursauta en voyant encore un homme devant elle ; mais elle se rassura en le reconnaissant, ce n'était pas le pire de la bande. Il lui parlait d'un ton apaisant :

– N'ayez pas peur... Je suis venu vous... vous soulager.

Il essaya de lui sourire.

– Vous allez vous reposer... Voulez-vous prendre une douche ? Venez.

Incrédule, Ingrid se releva péniblement.

\*

Slim longea le couloir en se demandant si la manière de Mama s'avérerait efficace. Il avait été, un moment plus tôt, prodigieusement excité par les hurlements qui étaient montés de la cave et qu'il avait suivis attentivement. Il n'était pas descendu tout de suite, il avait pensé qu'il valait mieux que le gamin eût d'abord le temps de se calmer et de réfléchir un peu. Puis Flynn était rentré, et cette fois les hurlements étaient venus de l'étage. Il adorait cela, ça le faisait bander, ça l'électrisait. Il lui tardait aussi qu'on le laissât s'occuper de la fille... Il s'arrêta un instant devant la porte pour jeter un coup d'œil dans la cellule par le judas : le gosse était roulé en boule sur le lit. Il ouvrit, referma derrière lui.

James, frigorifié, avait rajusté ses vêtements comme il avait pu, et il avait cherché une position qui ne relançât pas la brûlure qui battait dans son dos. Au bruit des verrous, il tourna la tête et fut de nouveau terrifié par le visage blafard et flasque de l'homme qui entraît, sa bouche molle, ses yeux jaunes et effrayants, de nouveau écœuré par les longues mèches grasses qui pendaient sur le col luisant de sa veste.

Chaque fois que Slim retrouvait le fils Blandish, il lui plaisait davantage. Il n'avait jamais rien vu d'aussi joli ; ni d'aussi excitant ; il n'avait jamais rien eu d'aussi bandant à sa disposition. Il s'assit à la tête du lit et s'appuya contre le mur. Il se mit à jouer machinalement avec la menotte qui pendait à côté de lui.

– Alors... est-ce que maintenant t'es O.K. pour qu'on devienne copains ?...

Les yeux de James s'agrandirent tandis qu'il se souvenait des paroles de cette horrible femme, et de ce qu'elle lui avait fait, et de sa menace de revenir s'il ne se pliait pas de bon gré à ce qu'elle lui avait décrit. Il se recroquevilla sur lui-même, incapable de répondre. Mais l'homme avança la main et lui caressa la tête. Il se raidit pour se contrôler et ne pas la repousser violemment : ces doigts ignobles qui se coulaient sur lui l'écœuraient profondément.

Slim, en sentant sous sa paume l'ineffable douceur des cheveux du gosse, était aux anges. Il prit ce silence pour un acquiescement.

– J’étais sûr que t’étais un gentil petit gars, toi... À l’école, les garçons, ils voulaient jamais de moi. Ils me disaient que des saletés, ils me traitaient de crétin. Ils m’appelaient « crapaud ». Quand je m’approchais d’eux, ils s’éloignaient comme s’ils avaient peur. Dans la cour de récré, s’ils faisaient des équipes de foot, j’étais toujours celui qu’ils choisissaient en dernier.

Il jouait avec les merveilleuses mèches de cheveux blonds en les tournant autour de son doigt.

– Je les détestais. Après, j’allais dans leurs jardins et je crevais les yeux de leurs chats. J’adorais ça. Je les attirais avec du mou, et puis je les attrapais par la peau du cou. Je les écrasais sous mon genou, ensuite je leur brûlais les yeux avec une cigarette ; ou je leur enfonçais la pointe de mon couteau.

Il eut un rire saccadé. Il tira son paquet de cigarettes de la poche de sa veste, en prit une, l’alluma avec son briquet, puis soudain présenta le paquet au gamin.

– T’en veux une ?

James, d’abord déconcerté, secoua la tête.

– T’as quel âge ?

– Douze ans.

– C’est parce que tes parents t’interdisent ? Bah, t’es con, y sauront jamais ! Prends-en une...

Le garçon refusa de nouveau. Slim haussa les épaules et rangea son paquet.

– Mama, quand on était mômes, elle nous faisait la chasse, à mon frère et moi, mais on partait dans les champs, elle nous voyait pas. On pouvait faire plein de trucs, dans les champs. Par exemple, pas loin de l’école, y avait une vieille Ford abandonnée, une Delivery Model T. Un jour, j’ai vu deux garçons qui entraient par derrière, dans le fourgon. Je me suis demandé s’ils allaient fumer et je me suis approché, tout doucement pour pas qu’ils m’entendent. Ils avaient tiré la portière arrière pour être tranquilles, mais j’ai jeté un œil par la fenêtre.

Il ricana en soufflant la fumée.

– Ben mon vieux, ils s’emmerdaient pas : ils étaient assis dans le fond et – tu devineras jamais ! – ils se paluchaient ! C’est pas qu’ils se branlaient côte à côte, non ! Ils étaient en train de tripoter chacun le truc de l’autre ! Tu crois ça ? Ça m’a fait bander, je te raconte pas. J’ai imaginé qu’ils me le faisaient et, tout en les regardant, je leur ai arrosé la porte !

Slim rit comme d’une bonne blague.

– T’aimes te pignoler, toi ?

James ne répondit pas.

– Moi j’adore ça. Je le fais tout le temps... Mais après les avoir vus, j’ai eu envie de savoir ce que ça donnait de se faire reluire par un autre. Un jour que je croise un des deux garçons, je lui dis de venir avec moi dans le fourgon. Mais il fait sa pimbêche, genre il comprend pas ce que je veux dire. C’était toujours la même chose : les garçons, ils voulaient bien tout avec les autres, et rien avec moi. Mais je l’ai pas raté, celui-là. Un jour, pendant la gym, je suis passé sans être vu dans les vestiaires et j’ai pissé dans ses fringues : son pull, son froc, tout. Et après je lui ai chié dans le cartable ! T’aurais dû voir la tête qu’il a faite quand il a trouvé ça ! Tout le monde se foutait de sa gueule. Et son père lui a foutu une bonne trempe en rentrant, on l’entendait beugler de la rue !

James, ahuri, le regarda rire hideusement. L’homme jeta sa cigarette à demi entamée par terre et l’écrasa du bout du pied. Il redemanda :

– Et toi, t’aimes le faire ?

James effectivement aimait beaucoup se caresser, notamment le soir, au creux de son lit, quand il ne risquait pas d’être surpris. Mais il n’avait aucune envie de parler de cela avec cet être dégoûtant. L’homme, les yeux brillants, se pencha sur lui et le repoussa en arrière. James ne put faire autrement que de s’étendre sur le dos. Il sur-sauta soudain en sentant des doigts se promener sur sa braguette !

– Tu veux que j’té le fasse ?

James gémit :

– Non...

Horrifié, il se rétracta devant ce tripotage répugnant. Il aurait voulu pouvoir disparaître sous le matelas.

Slim continua de palper le devant du pantalon à la recherche du faible renflement qui s’y dissimulait.

– C’est parce que tu l’as jamais fait avec un autre ? Tu veux pas essayer, pour voir ? C’est vachement bon !...

Et il entreprit de glisser ses doigts dans la braguette du garçon pour en faire sauter les boutons.

– Je vais te le faire, mais faudra que tu me le fasses aussi, hein ?

Cependant, quand il vit le gamin reculer en rampant sur le côté comme pour lui échapper, son plaisir s’éteignit.

– Qu’est-ce que tu fais ?... Tu veux plus être mon copain ?

James s’immobilisa, car il avait intégré ce que cette expression signifiait. L’homme se rembrunit. Il insista :

– Hein ?

– Si...

– Alors viens à côté de moi. Viens t’asseoir là.

L'homme tapotait le matelas à côté de lui. James hésita. Mais le souvenir de la vieille femme était trop brûlant, il ne voulait pas lui laisser une raison de revenir le torturer. Lentement il se redressa et se faufila pour s'asseoir sur le bord du lit. L'homme retrouva un sourire vague, douteux. Il se déboutonnait lui-même.

– Viens... Viens plus près !

En voyant l'homme sortir son membre arqué, pas bien épais mais très long, terminé au bout par une excroissance couleur prune, gorgée de sang comme une tique prête à exploser, James fut tétanisé. Car, de plus, l'organe était bizarrement coudé, juste avant le gland, à la manière d'un club de golf.

Slim se pencha et, attrapant le garçon par les épaules, il l'attira de force contre lui. Avec impatience, il se remit à lui tripoter la braguette jusqu'à la lui déboutonner tout à fait.

James détourna la tête pour ne plus voir ce visage, cette bouche entrouverte, mouillée de salive. Il usait de toute sa volonté pour ne pas bouger, ne pas repousser brusquement cette main ignoble, ne pas s'enfuir.

Slim avait le cœur qui battait en écartant le pantalon, en découvrant pour la première fois de sa vie l'intimité d'un jeune garçon riche. On aurait dit une meringue : le caleçon était blanc, tiède, fait d'un coton si doux que ses doigts y coulaient comme sur des plumes. Il jeta au gamin un regard qu'il voulut complice, puis il glissa toute la main dans la braguette.

James fut horrifié. Il avait l'impression qu'il se faisait palper par des tentacules, que la gueule d'un poulpe le rongeait, qu'un animal informe s'enracinait dans son ventre. Puis l'homme se faufila sous la ceinture élastique, et il s'enfonça plus bas. James sentit les doigts tièdes attraper son organe à nu. Il ferma les yeux, se mordit la lèvre inférieure, et se cramponna des deux mains au bord du matelas – sinon il aurait sauté en l'air et se serait enfui à l'autre bout de la pièce.

Slim manipula assez nerveusement le petit sexe, mais celui-ci se laissait tordre sans prendre la moindre forme. Contrarié, il ordonna au garçon :

– Vas-y. Fais-moi pareil.

James rouvrit les yeux, affolé, mais il fut incapable de faire un geste. De plus en plus énervé, l'homme lui dit brusquement :

– Tu comprends pas ? Prends-la-moi. Chatouille-moi la bite. J'ai envie de l'avoir dans ta main.

James se raidit, toujours aussi bouleversé par les manipulations que son sexe continuait de subir. Il réunit tout son courage et avança la main vers l'organe qui l'effrayait tant. À peine l'eut-il effleuré qu'il la retira : le toucher en était chaud, vaguement gras, collant. C'était plus

fort que lui, ce contact le dégoûtait absolument, un réflexe profond l'en écartait.

Slim, à bout de nerfs, bondit sur ses pieds.

– Quoi ?! J'te plais pas ?

Affolé, James découvrit que l'homme avait son couteau à la main ; il ne l'avait même pas vu sortir.

Slim se pencha sur le garçon et lui appuya la pointe de sa lame sur la gorge.

– Je pourrais te tuer ! T'entends ?! Je pourrais te tuer !

Il était pris d'une telle rage que sa main tremblait ; il se retenait de toutes ses forces de ne pas l'égorger à l'instant ; il en avait de la salive sur les lèvres. Le gosse ouvrit la bouche, voulut dire un mot, mais aucun son ne sortit. Slim, au comble de la frustration, se détourna d'un coup pour ne pas commettre l'irréparable, et il quitta la cellule à grands pas.

James resta abasourdi, tremblant de tous ses membres. Il se passa machinalement la main dans le cou à l'endroit où le couteau l'avait piqué. Il regarda ses doigts : une fine traînée de sang s'étalait sur sa peau blanche.

\*

Ingrid n'en revenait pas : le vieil homme l'avait laissé prendre une douche, et seule encore, sans chercher ni à la lorgner, ni à la tripoter. Il lui avait prêté un peignoir blanc en éponge, et ensuite il l'avait conduite dans une troisième chambre, où il l'avait aidée à s'allonger sur le lit. Il était assis à côté d'elle et la regardait sans rien dire. Elle se sentait un tout petit peu rassérénée. Elle pensait que cet original était peut-être sa seule chance, le seul qu'elle pût espérer apitoyer. Elle lui murmura :

– Aidez-moi... Faites-moi sortir d'ici...

Doc tressaillit. Si jamais Mama entendait cela, il risquait gros.

– Non... je ne peux pas...

Ingrid remarqua qu'il chuchotait, l'air effrayé, et cela lui confirma qu'il n'était pas tout à fait comme les autres.

– Alors, appelez mon père, monsieur Blandish, Ronald Blandish... Il vous donnera une grosse récompense... Je vous en supplie... Vos amis ne sauront pas...

En le voyant secouer la tête, le désespoir lui revint. Elle se mit à pleurer.

– Écoutez, restez tranquille. J'essayerai de dire aux autres de... d'arrêter de vous ennuyer... Je ne peux pas faire plus.

Elle sanglota de plus belle. Désarmé, il se passa la main sur le crâne.

– Vous êtes sur les nerfs. Je vais vous donner quelque chose pour vous détendre. Je suis médecin. Ne bougez pas.

Elle le regarda sortir. Un instant, son cœur resta en suspens : une chance ne se présentait-elle pas ? Mais elle avait entendu la clé tourner dans la serrure. Elle examina la fenêtre : sur quoi pouvait donner la vitre noire où se reflétait la lampe de chevet ? Y aller voir, c'était aussi prendre le risque qu'en revenant le vieil homme la surprît et que sa bonne volonté disparût en la voyant rêver d'évasion. Mais, déjà, elle reconnaissait son pas qui s'approchait. Il rentra avec une mallette noire à la main. Cela lui suggéra l'idée d'une autre tentative.

– Si vous êtes médecin, vous ne pouvez pas me laisser entre leurs mains : ils vont me... me tuer... Vous avez fait le serment de sauver les vies, n'est-ce pas ?

Doc sentit que ses mains se mettaient à trembloter. Elle l'avait touché au vif. Mais il lui était impossible de rien faire ; que pourrait-il dire à Mama ? Il prit une fiole qu'il décacheta et où il planta une seringue en évitant qu'elle le vît faire. Quand elle fut remplie, il se tourna vers elle.

– Donnez-moi votre bras.

Elle se rétracta, effrayée.

– Qu'est-ce que c'est ?!

– Juste un calmant.

– Oui, pour qu'on fasse tout ce qu'on voudra de moi ?

– Mais non. Vous verrez, vous vous sentirez beaucoup mieux ensuite.

Ingrid n'y croyait guère, mais elle n'allait pas contrarier le seul qui montrait un peu de compassion pour elle. Anxieusement, elle remonta la manche du peignoir.

La saignée du bras était plus jolie, plus douce, plus fragile que le creux d'un pétale de rose. Il se pencha en essayant de contrôler sa main qui tremblait de plus en plus. Il approcha l'aiguille d'acier d'une fine veine bleue et, se concentrant pour ne pas la rater, il piqua. Puis il poussa lentement le piston.

Quand il eut retiré la seringue, il lui appliqua un morceau de coton sur la bulle de sang qui brillait dans la pénombre, et il lui replia le bras.

– Là, vous allez vous sentir mieux...

Il rangea son matériel et revint s'asseoir à côté d'elle. Elle avait fermé les yeux.

Peu après, vaincue par le sédatif et la fatigue accumulée, elle s'assoupit. Sa respiration se ralentit, elle semblait apaisée. Il resta longtemps à son chevet à la regarder.

Mais, au bout d'un moment, le désir fut le plus fort. Il avança une main tremblotante, et il lui caressa doucement le front, repoussant tendrement sur le côté les cheveux qui y étaient éparpillés. Elle ne bougea pas. Il se pencha en avant et, se sentant plus coupable que jamais il ne l'avait été, il frôla de ses lèvres la petite bouche abandonnée.

\*

Eddie braqua, s'engagea sur le chemin de terre, puis laissa la grosse Buick cahoter sur le terrain et s'arrêter à côté de l'autre. Il regarda l'heure à son bracelet : il était près d'une heure du matin. Les potes devaient en avoir fini avec la fille Blandish. Il avait hâte de l'avoir à son tour pour compenser l'intense frustration qu'il avait subie à l'hôtel. Il sortit de voiture et entra directement dans la salle de séjour par la baie vitrée. Il y trouva Doc – qui fumait un petit cigare mais exceptionnellement n'avait pas de verre à la main – et Woppy, lequel lui lança :

– Où t'étais passé ? On te croyait mort, mon pote !

– Pas encore, boule-de-neige, pas encore !...

– Mama t'a attendu pour savoir si t'avais eu Blandish, mais là, elle est au pageot.

– Ouais, je l'ai eu. Il va casquer. Je lui raconterai demain... Bon, alors, on en est où avec la môme ?

– T'inquiète, on t'a pas oublié : on t'a laissé les oreilles !...

Woppy rigola, puis il ajouta :

– C'est O.K. : on est tous passés dessus ! Elle est à toi, tu peux en faire ce que t'en veux.

Malgré son cigare, Doc était un peu gêné en sentant l'odeur qui lui remontait d'entre les cuisses. Il avait salopé son caleçon au moment où, écartant le peignoir blanc, il avait embrassé le petit sexe sagement endormi. Il avait été surpris par un soubresaut, et il était parti dans une brève séquence, chaotique, mais incroyablement délicieuse. La sensation humide qu'il gardait au fond de son pantalon le ramenait à des temps qu'il pensait révolus... Il toussota, puis il dit à Eddie :

– J'ai été la récupérer, après Flynn. Il l'avait laissée en vrac. Je lui ai donné une douche, et je l'ai conduite dans ta chambre. J'ai dû lui faire une injection pour la calmer. Je l'ai tout de même attachée : elle a beau se trouver à l'étage, il ne faudrait pas qu'il lui vienne l'idée de prendre l'air à la fenêtre...

– Tu lui as pas filé un somnifère, tout de même ?

– Non, seulement un sédatif... Ne sois pas trop vache avec elle, elle a déjà beaucoup morflé...

Eddie dévisagea Doc.

– J’ai pas la réputation de cogner les filles, quand y a pas besoin. Moi, même les professionnelles, je les fais jouir.

Doc eut un petit sourire condescendant devant la prétention d’Eddie. Il marmonna :

– Tu sais, les filles de joie, ce n’est pas souvent qu’elles en ont...

Eddie haussa les épaules, puis il regagna sa chambre. La clé était sur la serrure. Il entra, referma soigneusement, et s’approcha du lit. La fille Blandish était étendue sur le côté, vêtue du peignoir de Doc, et il vit qu’il lui avait effectivement lié les mains dans le dos. Il s’assit à côté d’elle.

– Salut, môme...

Elle ne bougea pas. Il lui mit la main sur l’épaule et la secoua doucement. Elle sortit lentement de son sommeil. Mais, quand elle leva le regard vers lui, elle tressaillit.

– Laissez-moi...

– N’aie pas peur...

– Allez-vous-en !

Il fronça les sourcils.

– T’inquiète pas : on va y aller tranquillement, ma chérie. Y a pas de lézard.

Elle gémit. La réalité s’était de nouveau imposée et avait chassé une illusion de bien-être. Depuis l’injection qu’elle avait subie, elle se sentait flotter dans une sorte de brume où elle s’enfonçait et qui lui faisait un abri. Elle referma les yeux. Si seulement elle avait pu se rendormir, oublier, retourner s’enfuir dans les rêves... Des crampes dans les bras l’élancèrent, elle se tortilla en gémissant, cherchant à ramener ses mains, mais elle ne réussit qu’à se brûler les poignets avec la corde, avant de se rappeler qu’elles étaient attachées dans son dos.

– Je voudrais être morte... Quand on est mort, rien n’a plus d’importance...

Elle parlait d’une voix pâteuse, dépourvue d’inflexions, comme dans un demi-sommeil.

– J’te ferai pas de mal, je te dis.

Elle finit par se calmer. Il la contemplait en silence. Il lui caressa la joue, mais au contact de sa main elle se rétracta dans le lit.

– Tu vas voir, je vais même te faire du bien !

Il jouait avec ses cheveux magnifiques. Il descendit sur l’épaule, vint effleurer le petit sein qui galbait légèrement le peignoir. Elle s’agita en tirant de nouveau sur ses bras, et grogna :

– Ne me touchez pas...

Il se leva et retira sa veste qu’il posa sur une chaise à côté.

– Tu regretteras pas, je te promets. Avec moi, les filles, elles en redemandent !...

Il déboutonna sa chemise, l'enleva.

– Je sais que les minettes, faut les chauffer d'abord...

Il fit sauter ses chaussures et ses chaussettes, puis il défit son pantalon.

Ingrid revint d'un coup à la réalité en voyant l'homme baisser son caleçon et en découvrant qu'il bandait fermement.

– Je vous en prie, non...

Il se pencha, lui glissa la main sous les cheveux, derrière l'oreille, pour lui prendre la tête, et il examina encore un long moment le délicieux petit visage. Puis, doucement, il lui embrassa la bouche.

Ingrid fut troublée. Était-ce cette torpeur qui l'empêchait de ressentir toute l'horreur de sa situation, de se rebeller contre ce qui lui arrivait ? Le baiser n'avait pas été désagréable.

Eddie se redressa avec des yeux brillants ; son sexe lui faisait mal tant il était dur. Il passa un doigt dans la ceinture du peignoir qui se dénoua facilement, dégagea les pans de tissu-éponge blanc, les écarta à peine. Il remonta lui frôler la poitrine ; elle tressaillit.

– T'es sensible des nichons, on dirait, hein ? Je vais te les soigner...

Lentement, il longea le tour du sein, repoussant le peignoir au fur et à mesure, puis revint sur le téton qu'il saisit doucement. Il le sentit se raidir tandis qu'il le faisait rouler entre le pouce et l'index. Elle gémit.

– Arrêtez...

– Tu veux que j'arrête, mais tes petites fraises, elles en redemandent ! Tu vois pas comment elles sont dures ?

Ingrid était désespérée. Dans l'engourdissement où on l'avait plongée, elle reconnaissait qu'à l'horreur d'être encore livrée à un homme se mêlaient des sensations plutôt plaisantes, contre lesquelles elle ne parvenait pas à se défendre. Il se pencha de nouveau, mais cette fois il lui prit le téton entre les lèvres. Elle tressaillit en sentant la bouche chaude mais attentionnée qui la suçait, doucement, intensément. Elle se rendait compte que son corps somnolent la laissait réceptive à toutes les impressions.

Eddie se redressa, descendit la main à plat sur le plexus, sur le ventre souple et frémissant.

– T'es un sacré beau brin de fille ! Même au ciné, j'en ai jamais vu des comme toi.

Il s'arrêta sur le pubis, et lui écarta les lèvres à peine pour découvrir le clitoris. Elle gémit faiblement en tirant vainement sur ses bras.

– Salaud ! Laissez-moi !

– Je crois que tu chauffes, non ?

Il frotta délicatement la fine excroissance de chair, la titillant jusqu'à la faire se gonfler. La fille se tortillait comme si elle avait voulu rentrer les fesses dans le matelas. Il mouilla son doigt de salive et il revint solliciter son petit bonbon durci. Elle gémit encore. Il ricana, sûr de son fait : il voyait bien le trouble qui s'était emparé d'elle.

– C'est votre point faible, hein, à vous les filles ? C'est pas tant d'être fourrées qui vous plaît, c'est de vous faire reluire le bouton !

Et effectivement, Ingrid avec horreur avait senti un déclic en elle, de l'eau sourdre entre ses lèvres. Cet homme était parvenu à lui provoquer une émotion !

– Je vais te détacher les bras, tu seras mieux pour t'éclater.

Ingrid, résignée, se laissa pousser face sur le lit. Les doigts épais s'activèrent sur le nœud, et la corde se relâcha.

Eddie vit que la peau fragile des poignets était marquée de traces rouges, et il sentit obscurément que cela l'excitait. Il la ramena sur le dos.

– C'est pour ça qu'y a des filles qui le font entre elles. Mais, tu vois, moi aussi je sais y faire.

Il repensa à la femme de l'arrêt de bus, et se dit que celle-ci n'aurait pas craché sur le morceau : la fille Blandish devait avoir à peu près le même âge que la craquette qu'elle s'était levée, et elle était encore bien plus jolie. Soudain, il l'imagina dans les bras de la grande blonde aux lèvres écarlates, et il fut parcouru d'un vif frisson crapuleux : la femme lui prend le visage de la jeune fille, lui baise la bouche, la déshabille, lui caresse les seins, la fait jouir...

– T'as déjà couché avec une nana ?

La question était si inattendue qu'Ingrid se redressa :

– Quoi ?!

– T'as jamais eu envie d'aller avec une fille ?...

Elle retomba sur l'oreiller. Encore un vicieux d'un autre genre !... Cependant, Ingrid malgré elle revit la fête qu'elle avait donnée pour la fin de l'année scolaire, juste avant l'été. Au milieu de la réception, en pleine nuit, elle était sortie dans le jardin pour prendre le frais, accompagnée de la fille d'un ami de son père, d'un an plus âgée qu'elle, très jolie. Elles étaient un peu gaies après le gin-fizz auquel elles avaient goûté pour la première fois et, sous le charme de cette légère ébriété, elles riaient et partageaient toutes sortes de sottises. Aloe était une blonde très gracieuse, aux grandes paupières terminées par de fins cils bruns ; ses hauts sourcils dénotaient un caractère peu farouche, et sa bouche, à la lèvre supérieure à peine retroussée, était tout à fait ravissante. Elle se souvenait encore de la robe que portait la jeune fille, d'un gris bleuté, dont les manches ballons mettaient en valeur ses bras

minces : sous la lune, elle était éblouissante. Dans la maison, quelqu'un avait mis sur le tourne-disque une valse dont les notes étaient venues jusqu'à elles par les fenêtres ouvertes, et elles s'étaient mises à danser ensemble, entre les massifs de rhododendrons, en pouffant comme des gamines. Elle avait trébuché, Aloe avait voulu la rattraper, et elles avaient glissé toutes les deux dans les buissons. Un peu étourdies, elles étaient restées un instant allongées à se regarder, face à face ; puis, très doucement, Aloe l'avait embrassée sur la bouche. Elle avait été surprise par le plaisir délicieux que ce frôlement délicat lui procurait. Elle ne l'avait pas combattu, au contraire, elle s'y était abandonnée et, stupéfaite, elle avait senti une pointe humide se faufiler entre ses lèvres, croiser sa langue, venir en elle la caresser... Mais elles avaient entendu les voix d'invités descendant dans le jardin, et elles s'étaient dépêchées de se relever en lissant leur robe. Le reste de la fête, elle s'était tenue à l'écart, échangeant seulement avec Aloe quelques regards gênés. Cependant, en se retrouvant dans son lit, quand les invités étaient rentrés chez eux, elle s'était rappelé avec regret le délicat plaisir qu'elle avait connu ce soir-là...

– ... Jamais ?

Toute dans la mollesse de son souvenir, Ingrid murmura :

– Si...

Eddie sentit son excitation monter.

– Quand ?

– Il y a quelques semaines...

– Avec qui ?

– Une amie...

– Elle avait quel âge ?

– Dix-sept ans.

– Et alors ? Vous avez fait quoi ?

– On s'est embrassées, dans le jardin, dans le noir...

– C'est tout ?

– Oui.

– Ça t'a plu ?

– Oui.

Il se demanda si en fait toutes les nanas n'étaient pas lesbiennes ! Il était surexcité. Il voyait la scène, les deux jeunes filles dans la nuit, enlacées sous les branches basses d'un arbre, s'embrassant tendrement, puis de plus en plus passionnément, se fourrant des langues, se caressant les seins au travers de leurs robes diaphanes... Il aurait adoré être là, les voir baiser ensemble ; il était frustré de n'avoir que la moitié du couple – mais, au moins, cette moitié-là, il l'avait. À l'idée de se faire une gouine, il en avait la nuque qui frisait, les boules qui lui remontaient dans le ventre !

– Enlève ça !

D'un coup, il attrapa le peignoir par le col et le lui rabattit sur les épaules. Il le tira sur le côté, le faisant glisser le long des bras et sous les fesses, puis il le jeta au loin. Elle se laissait faire, résignée comme une enfant. Entièrement nue, elle lui parut plus magnifique encore. La courbe de sa poitrine se fondait dans son ventre plat, les hanches étroites s'entrouvraient sur le petit sexe lisse, et les jambes, merveilleusement longues et minces, appelaient la main.

– Tu vas voir ce que c'est que d'avoir un vrai mec, ma biche ! Ça va te changer !

Elle sut que cet homme allait la violer, lui aussi, mais elle ne lutta pas.

Il se pencha sur elle, se prit le membre et le présenta sur la fente fermée. Il la caressa avec son gland gonflé, restant en suspension à bout de bras au-dessus d'elle, montant et redescendant entre les lèvres qu'il ouvrait. Il eut la satisfaction d'en libérer un peu d'eau qui y était enfermé, et il fut persuadé que c'était grâce à lui. Il sentait bien qu'elle frémissait sous ses caresses. Puis il força. Il la pénétra lentement et, malgré la taille que son chibre avait prise, il entra en elle facilement. Elle cria pourtant. Il se coucha sur elle, l'enlaça, et resta un instant tout au fond. Elle était délicieuse, chaude, palpitante.

L'homme vint sur elle et l'embrassa sur la bouche. Au début, elle se raidit, mais très vite, et notamment quand il lui enfonça la langue, elle s'abandonna. C'était une nouvelle offense, mais elle l'acceptait comme un châtiment, elle la faisait sienne comme une macération. Qu'il fit ce qu'il voulait de son corps, elle n'était plus là.

Il lui prit les seins et les caressa passionnément, les serrant nerveusement, revenant à ses tétons pour les faire saillir entre ses doigts. Puis il se mit en mouvement. Il lui enfonça le visage dans le cou, l'odeur des cheveux l'enivrait, la veine de la gorge battait contre ses lèvres.

Empalée comme une condamnée, elle se sentit presque bien, remplie de ce monstre qui la perforait et l'écrasait de tout son poids, qui l'utilisait comme un objet, dispensée de redouter ce qui allait lui arriver. Elle se recroquevilla comme une crevette, instinctivement ses jambes s'écartèrent et montèrent s'enrouler autour de la taille de l'homme, elle croisa les chevilles sur ses reins, elle entoura son torse et le noua dans ses bras. Elle était réduite à rien, elle n'était plus que cette chose qui s'accouplait à un inconnu.

Un peu plus tard, il se redressa à bout de bras, se libérant de son étreinte, et entreprit de la besogner en danseuse. Il voulait contempler son visage, ses cheveux éparpillés sur l'oreiller qui sursautaient chaque fois qu'il s'enfonçait en elle, ses petits seins dressés vers lui. Il baisait une gouine ! Et cette idée l'enivrait... Il se rendit compte

qu'elle était maintenant lubrifiée, et il força le rythme. Elle se mit à crier sous ses attaques, mais ses gémissements avaient changé de ton.

Il parvint à tenir longtemps, mais il fut un moment où il ne lui était plus possible de poursuivre, et il baissa les bras. Il l'enlaça en la serrant contre lui, et il jouit brutalement, jetant des paquets de sperme au plus profond du vagin étroit, accompagné par cette étrange satisfaction : avoir foutu une lesbienne.

Il se résolut enfin à se retirer en roulant sur le côté, et Ingrid sentit couler hors d'elle des matières qui venaient, mélangées, autant de cet homme que d'elle-même. Elle fut mortifiée de sa faiblesse, d'avoir pris une forme de plaisir malgré la situation où elle se trouvait, malgré l'horreur qu'elle avait de cet homme comme des précédents. Et en même temps elle regrettait que, avec l'étalage de ses prétentions, il ne l'eût pas amenée à l'orgasme, le premier et sans doute le dernier qu'elle aurait pu connaître.

Lorsqu'il releva les yeux et lui sourit, assuré de son succès, il découvrit qu'elle avait le visage baigné de larmes, et il se rembrunit brusquement... Il se rappela soudain que cette fille fantastique allait mourir. Jamais Mama ne la laisserait sortir de la maison vivante. Il se sentit pris d'un curieux malaise.

## IV

Dehors, un soleil de plomb écrasait tout. Réfugiée dans la salle de séjour, la bande Grissom prenait des scotches glacés en attendant que les pizzas eussent fini de cuire. Mama reposa son verre et dit à la cantonade :

– Bon. Tout le monde a tiré sa crampe avec la petite ?

Elle regarda successivement Eddie, Woppy, Flynn, qui chacun à leur manière firent un signe à peine perceptible. Quand elle posa les yeux sur Doc, celui-ci souleva la main comme un joueur de cartes qui passe son tour. Elle ignore Slim qui se curait les ongles avec son couteau.

– Dans ce cas, il est temps de la faire disparaître. Elle peut que nous attirer des ennuis. Doc, tu t’occuperas de l’endormir.

Slim la coupa :

– Non, moi. Moi, je vais m’occuper de la rectifier.

Mama lui jeta un regard mauvais. Les autres restèrent de marbre. Elle n’aimait pas lui céder en public, sans compter qu’elle lui avait déjà accordé de sacrifier la fille et de lui laisser le garçon.

– Bon. Mais tu feras ça dans la baignoire. Va pas nous foutre le bordel dans la chambre.

Doc ferma les yeux ; il parut sur le point de tourner de l’œil. Eddie se carra dans son fauteuil ; il ne semblait pas beaucoup plus à l’aise.

– Ensuite, Flynn et Woppy, vous la balancerez à Stockton Lake. Y a plein de bras d’eau où personne ira la chercher. Vous oublierez pas de la lester comme y faut.

Flynn demanda, assez nerveusement :

– Et son frère ? Quand est-ce qu’il dégage, lui aussi ?

Mama pâlit légèrement. Slim interrompit son curage et releva brusquement la tête ; ses yeux jaunes étincelaient. Il grogna hargneusement :

– « Dégager » ? Qu’est-ce que ça veut dire ? Pourquoi y faudrait qu’il dégage ?

Mama intervint vivement :

– Laisse, je m’en occupe.

Elle foudroya Flynn du regard pour lui intimer de se taire. L’ambiance s’était soudain durcie.

Mais Eddie s'en mêla. Il estimait que le moment était venu de s'expliquer une bonne fois.

– Enfin, qu'est-ce qu'on va en faire, de ce gosse, Mama ? Pourquoi on purge la fille et pas le frère ? Il peut nous attirer que des emmerdes. Imaginez qu'il nous file entre les doigts.

Mama hésita, mais elle se rendit compte qu'il lui était impossible de reculer. De blanche, elle devint cramoisie.

– On le balancera aussi, t'inquiète...

Elle évitait de croiser le regard de son fils.

– ... Mais pas tout de suite. On sait jamais, on peut avoir besoin de prouver au père Blandish qu'on tient ses gosses.

Eddie insista.

– Faut qu'il gicle. Il peut se passer n'importe quoi. Y peut y avoir une perquisition, ici. Les flics sont sur les dents depuis hier. Tant qu'il sera là, on sera pas tranquilles.

– Mama !

La voix aiguë de Slim leur fit tourner la tête à tous. Il regardait fixement sa mère, et ses yeux lançaient des éclairs. Elle se retourna, le cœur soudain étreint par un étau glacé.

– Qu'est-ce qu'il y a ?!

Slim articula lentement et distinctement :

– Il est à *moi*, Mama, tu me l'avais dit !... Et si quelqu'un veut y toucher, faudra qu'il s'explique avec moi. Il est à moi, et je le garde.

– Écoute, Slim, fais pas l'enfant...

Elle avait la bouche sèche et s'exprimait difficilement.

– ... On va le garder le temps qu'on récupère la rançon, mais ensuite faudra qu'il dégage, tu comprends bien. Faudra forcément le faire disparaître un jour, sinon tu sais qu'Eddie a raison, c'est trop dangereux...

Slim écarta d'un coup de pied une chaise qui lui barrait le chemin. Il s'avança, le couteau pointé devant lui. Mama se raidit. Woppy et Doc se levèrent en hâte et prirent de la distance.

– Alors, t'auras affaire à moi. Si tu le touches... si n'importe qui le touche...

Son regard vint sur Eddie.

– ... je lui fous les tripes en l'air !

Eddie prit la mouche : ses mâchoires se serrèrent, son visage devint dur comme une bûche. Mama se leva, terrifiée à l'idée que la scène pouvait dégénérer.

– Eddie ! Calme-toi !

Slim hurlait :

– T'as entendu ? Il est à moi ! Je le garde ! Personne y touchera !

Il les dévisagea l'un après l'autre. Puis il sortit en claquant la porte.

Il y eut un long silence. Mama s'avachit dans son fauteuil. Elle était redevenue blême ; tout à coup, elle paraissait très vieille. Eddie se rassit et consulta Flynn d'un coup d'œil. Celui-ci haussa les épaules et s'alluma une cigarette. Woppy, qui suait à grosses gouttes, s'affala sur le sofa et fit semblant de lire un illustré. Doc retourna se verser un verre bien tassé.

Slim s'était arrêté derrière la porte, l'oreille aux aguets. Il ricana silencieusement : ils mouftaient plus, là-dedans. Il avait enfin affirmé sa supériorité, il les avait matés. Dorénavant, il occuperait dans la bande la position qui lui revenait de droit ; Mama se contenterait de la deuxième place.

Il traversa le hall et prit l'escalier qui descendait à la cave. Plus question maintenant de jouer avec le gamin : il allait lui montrer qu'il était le maître, comme il l'avait fait avec sa mère. Tandis qu'il suivait le couloir d'un pas vif, il se sentait incroyablement léger.

James se redressa au bruit de la porte. Il regarda s'approcher de lui l'homme dont les yeux jaunes brillaient plus que d'habitude. Son assurance toute neuve était manifeste, et il se douta qu'elle n'annonçait rien de bon.

– J'ai décidé quelque chose : on va pas seulement être des copains, tu vas être... mon petit copain !

Slim s'assit et lui lança un clin d'œil égrillard. Il lui glissa le bras dans les reins, lui caressa le dos en remontant, vint lui prendre l'épaule. Il lui passa la main sur le front et lui rebroussa les cheveux en arrière, avec tendresse.

– Tu comprends ? Les autres, ils se sont fait ta sœur ; je peux bien avoir quelqu'un, moi aussi, non ?

James frissonna. Qu'avaient-ils fait à Ingrid ? Où était-elle retenue ? Il aurait voulu demander, mais il n'osait pas.

– Qu'est-ce que t'en dis ?... Tu devrais être content. Mama, elle t'a pas à la bonne, tu sais. Tu connais pas ta chance. Si j'étais pas là, y a longtemps que tu serais au fond de la rivière, à servir de bifteck aux poissons.

James sentit son estomac se nouer. Il comprit que sa vie ne tenait qu'à un fil. Il remarqua que l'homme devenait songeur.

– Quand j'étais môme, j'ai vu des mecs sortir un garçon de l'eau. Il était tout blanc, à moitié à poil, le fute sur les chevilles. Il avait des cheveux blonds, comme toi. Y en a un qu'a dégueulé ; pas moi. Je voulais regarder, mais ils m'ont chassé. Ils disaient que c'était un « pervers » qui se l'était tapé et qui s'en était débarrassé après.

James trembla sans oser se défendre en sentant la main redescendre sur sa nuque, lente comme un serpent, tandis qu'un relent d'alcool et de sueur aigre lui piquait les narines. Quand cette créature ne le terrorisait pas, il en était infiniment écœuré... Les doigts se crispèrent sur lui et, soudain, le visage de l'homme obscurcit sa vue. Sa bouche fut couverte par une chose humide, visqueuse, agitée de tics nerveux. Il voulut s'écarter, mais la main molle s'était transformée en une puissante serre et ne le laissa pas reculer d'un pouce.

Slim le tenait par le cou et l'embrassait avidement, sans se préoccuper des mouvements désordonnés du gamin qui se trémoussait contre lui. Il était monté au sommet de l'excitation, et son machin s'était dressé d'un coup dans son pantalon. Il se rendait compte que, lorsqu'il décidait quelque chose, il l'obtenait. Il en barbotait de plaisir en se pressant contre ces petites lèvres délicieuses. Il n'avait jamais embrassé, il n'avait jamais rien fait des quelques prostituées avec qui il s'était enfermé pour sauver les apparences, mais il avait vu les autres faire, il avait écouté leurs vantardises, et il savait les gestes qui se pratiquaient dans ces cas-là. Il lui enfonça donc sa langue et lui en emplit la bouche.

James devint fou. Il s'arc-bouta contre la poitrine de l'homme et tenta désespérément de le repousser. Il aurait fait n'importe quoi pour lui échapper.

Slim n'y fit pas attention. Il l'enlaça de l'autre bras pour le contenir, et il s'abandonna à la joie de sentir le garçon se tordre en vain contre lui, de se presser contre ses lèvres, tellement mignonnes, de pénétrer dans cette chaude intimité, d'y rencontrer la petite langue qui frétillait en tous sens.

Enfin il s'écarta. Il contempla avec satisfaction sa bouche qui brillait de sa propre salive, tout en lui caressant la nuque avec application.

– C'était super, hein ? Ça t'a plu ?

James plongea du nez pour que son tortionnaire ne se remît pas en colère en voyant sa mine défaite, et il s'essuya furtivement du revers de la main. L'homme tapota sur ses genoux comme une invite.

– Viens là, que je te fasse un câlin.

James était mort de dégoût, mais il savait qu'il devait obéir. Il se leva donc timidement.

Slim l'attrapa par le poignet et l'amena devant lui. Il lui glissa les mains sous la veste, le prit par les hanches, et il fut si bien troublé par leur légèreté, par leur délicatesse, que ses lèvres furent agitées d'un tic machinal. Il n'y avait rien de si mignon que ce gamin ! Lentement, en essayant de contrôler le désir qui le faisait trembler, il descendit sur les fesses, en suivit la courbe, vint jusqu'aux cuisses incroyablement minces et nerveuses.

James, crispé de toutes ses forces pour ne pas sentir les doigts qui le tripotaient, évitait de regarder le visage de l'homme et son air lubrique, ses cheveux qui pendaient à demi devant ses yeux, le col graisseux de sa chemise.

Slim l'attira sur ses genoux. Quand le gamin s'assit sur lui, fin et léger comme un chat, il fut envahi par un surprenant sentiment de contentement, accompagné de la fierté d'avoir obtenu ce qu'il voulait, de réaliser ce dont il avait eu depuis si longtemps obscurément envie. Les fesses du garçon au travers du pantalon appuyèrent sur son truc et lui causèrent une délicieuse commotion. Il contempla le profil délicat, il repoussa au-dessus de l'oreille les cheveux, blonds comme des herbes dorées, caressa la tempe, la pommette dont la peau claire était légèrement rehaussée de rose. Il déposa un baiser sur la joue. N'était-ce pas comme cela que faisaient les amoureux ? Mais il ne put continuer longtemps sans être attiré par la bouche dont il gardait un souvenir merveilleux. Il reprit le garçon par la nuque, lui renversa la tête, et l'embrassa de nouveau fiévreusement, lui enfonçant la langue dans la gorge. Il comprenait maintenant pourquoi les autres parlaient toujours de ça. De son bras libre, il pelotait le mince torse du garçon, chiffonnant sa chemise, remontant jusque dans l'aisselle, redescendant dans le dos palper les reins tendus qui réagissaient à chaque coup de langue qu'il lui donnait au fond de la gorge.

James tremblait, submergé par un écœurement épouvantable, se tortillant comme il pouvait pour échapper aux mains qui s'étaient glissées sous sa veste, qui le tripotaient partout. Quand on le lâcha enfin, il se détourna aussitôt, proche de vomir, cachant l'horreur dont il était pris, le souffle court, haletant.

Slim demanda avec un sourire béat :

– T'aimes ça ? Ça te fait bander ?

Il passa la main sur la braguette du garçon. Mais le tissu céda sous ses doigts sans qu'il y rencontrât de résistance.

– Attends, je vais te branler, ça va te faire venir...

Et il se mit à déboutonner le pantalon.

James détourna les yeux, épouvanté.

Slim se faufila avec gourmandise dans l'ouverture de la braguette, et il caressa le caleçon qui était toujours aussi merveilleusement doux. Puis, mettant sa main en forme de cuillère, il plongea plus avant entre les cuisses où il empauma tout le petit paquet. Il le pétrit comme un chat qui fait son pain, malaxant les bourses, les serrant, enfonçant le pouce à la base du pénis qu'il devinait et qu'il faisait rouler dans le coton.

James voulut fermer les yeux pour échapper à cette palpation odieuse, mais l'impression en devint encore plus présente, plus nau-

séeuse. Il les rouvrit et, les détournant, il fixa le mur du fond de la cellule pour tenter de faire le vide dans son esprit.

Comme rien ne venait à sa rencontre, Slim se souvint de ce que les gars racontaient quand ils revenaient des filles, de ce qu'ils se faisaient faire, et qu'ils disaient les envoyer au septième ciel.

– Attends, tu vas voir. Lève-toi.

Le saisissant par les bras, il le remit sur ses jambes.

– Si t'y arrives pas, je vais te faire un truc qui rate jamais ! Mets-toi sur le lit.

James s'allongea, heureux de prendre de la distance, mais inquiet de ce qui l'attendait. Une main l'attrapa par le bras, le força à se tourner sur le dos, il vit l'homme se pencher vers lui, la bouche relevée en un rictus satisfait, et de nouveau il ferma les yeux pour échapper à cette vision répugnante. Il sentit qu'on tirait sur sa ceinture, qu'on la dégrafait, qu'on finissait de le déboutonner...

Slim, malhabile, batailla pour faire glisser le pantalon sur les cuisses minces. Le caleçon blanc apparut au milieu du corps, sous la chemise froissée et le gilet, entre les pans de la veste, comme un rêve escompté, une révélation, lumineux et pur comme un ange descendu du Ciel. Enfin il y était ! Il allait connaître quelque chose qu'il attendait depuis l'enfance, mais qu'il n'aurait pu décrire, ni même nommer. Il attrapa la ceinture en coton, aussi douce et souple que du velours, la retourna, la fit dévotement coulisser le long des hanches. Il fut en revanche déçu de la petitesse de la pine qui reposait comme une virgule sur la pelote des bourses.

James tremblait – peut-être de froid, il ne savait plus. Il sentit les mains flasques se poser sur ses hanches et lui caresser le haut des cuisses. Soudain il sursauta : quelque chose d'humide avait touché son organe. Incrédule, il rouvrit les yeux et vit le sommet de la tête de l'homme avec ses cheveux gras qui pendaient sur son ventre. À ce même instant, pour son plus grand effroi, son petit appendice fut englouti, enfermé dans un horrible cloaque, chaud et mouillé. Il crispa les mains dans le matelas pour ne pas hurler, pour ne pas céder à la panique. Jamais il n'avait connu d'impression aussi terrifiante. Les yeux frénétiquement fixés au plafond, il sentait la langue de l'homme tourner et retourner autour de son membre, l'avaler dans une dépression angoissante, puis le ressortir pour mieux revenir le manger. Il l'aspirait, le suçait comme un bonbon, le mordillait au bout, le reprenait sans fin.

Au bout d'un certain temps, Slim eut la satisfaction de voir quelque résultat à ses efforts : la souris molle s'était transformée en une fine sucette, presque rigide. Il se redressa pour l'examiner.

– Ah, je t'avais dit que ça marchait à tous les coups !

Il la prit dans sa paume et la fit rouler comme des dés.

– Tu me le feras, aussi ?

Il rit.

– T’inquiète pas, plus tard, quand on se connaîtra mieux. Je sais qu’y en a qui trouvent ça dégueulasse !... Moi je dis que c’est super bandant, au contraire...

James n’avait pas compris comment son organe avait pu réagir dans ces conditions, alors que d’habitude il fallait pour qu’il durcît l’évocation de jeunes filles diaphanes, blondes et roses comme les amies de sa sœur. Mais ensuite l’homme lui fit subir avec la main une sorte de pompage assez grossier, dont les tractions devinrent rapidement douloureuses, à l’en faire gémir.

Se trompant sur l’origine de ces soupirs, Slim continua de branler fermement le garçon, tout en l’encourageant :

– Si t’as envie de gicler, te gêne pas, hein, vas-y...

Mais, à l’idée de voir le gamin jouir sous ses yeux, il sentit que quelque chose n’allait plus. Il comprit que c’était lui qui était sur le point de venir. Le besoin devint si pressant qu’il lâcha la pine qu’il manualisait pour se prendre la sienne. Et il était tellement plein de sa démangeaison qu’en quelques coups de poignets il partit. Halluciné par la jouissance, il vit ses longues traînées jaunâtres atterrir sur le ventre blanc du gosse, s’étaler sur son sexe, se répandre le long de son aine... Suffoqué par l’émotion, il retomba sur le côté, abasourdi par la violence de son éjaculation, dépité d’avoir fini si vite. Le cœur battant, il pensait que désormais il ne pourrait plus jamais se passer de cela.

James, tremblant de dégoût, se regarda le nombril en se demandant comment il allait se débarrasser de cette horreur qui s’était déversée sur lui.

\*

Le soir tombait lorsque Slim, suivi de Doc, entra dans la chambre d’Eddie. Il s’avança et se planta à côté du lit. Il examina, avec plus de curiosité qu’il ne l’avait fait auparavant, la fille pelotonnée en boule dans les draps, vêtue du peignoir blanc de Doc. Elle avait effectivement un air de famille avec son petit frère : pas tout à fait la même couleur de cheveux, mais les mêmes yeux brillants, la même bouche à mordre, la même peau fascinante. Il se demanda pourquoi le gamin l’excitait et pas la fille.

– Allez, lève-toi. Fini de traîner au lit.

– Qu’est-ce que vous voulez...

Doc intervint d’une voix mal assurée :

– On va vous conduire prendre un bain...

Ingrid le regarda, perplexe, mais elle repoussa lentement le drap et se leva. La tête lui tournait.

Slim ordonna à Doc :

– Attachez-lui les mains.

– Mais je n’ai rien ici...

Slim alla à la fenêtre et arracha un cordon qui commandait les persiennes. Il le tendit à Doc. Puis il dit à la fille, désignant le peignoir :

– Allez, enlève ça.

L’appréhension d’Ingrid augmenta. Qu’un homme comme celui-ci prétendît lui donner un bain était tout à fait inquiétant. Mais elle ne pouvait rien faire d’autre que se plier. Elle se tourna pour dénouer la ceinture et laisser glisser la robe de chambre sur le lit.

Malgré le profond enracinement de son inversion, Slim fut remué en découvrant la silhouette nue de la jeune fille, la ligne de son dos, le creusement de ses reins, la raie nette qui séparait les fesses. Mais ce furent sans doute les marques de ceinture, qu’on voyait encore en travers du délicat fuselé des cuisses, qui l’émurent le plus.

Doc n’en menait pas large. Il ne voulait pas ce qui allait se passer ; mais pour garder sa place dans la bande Grissom et prétendre à sa part des rentrées, il fallait qu’il se rendît utile, qu’il jouât le jeu ; il n’avait pas le choix. Il bafouilla :

– Mettez vos mains dans le dos, ma petite...

Heureusement, la fille obéit, elle croisa les poignets sur ses fesses. Doc les entoura avec le cordon, fit quelques tours, et termina par un nœud qu’il serra sans excès. Il tremblait malgré lui. Puis il la laissa à Slim qui la saisit par le bras et l’entraîna.

Maintenue par la main à la fois molle et dure de l’escogriffe, Ingrid traversa le couloir désert, et elle sentait toutes sortes de petites saletés s’accrocher sous ses pieds nus ; elle s’étonna d’être encore rebu-tée par des désagréments aussi insignifiants.

Dans la salle de bains, Doc ouvrit les robinets de la baignoire. Il regardait Slim, adossé au mur, dont les mains remuaient sans arrêt : elles montaient et descendaient le long de ses cuisses, tripotaient la limace qui lui tenait lieu de cravate, tiraillaient son complet fripé ; il avait des mains infatigables, terrifiantes.

Slim, lui, était focalisé sur la fille debout au milieu de la pièce, qui faisait en sorte de ne pas lui faire face, mais il s’en fichait, il préférerait lui mater les fesses.

Ingrid était déjà venue dans cette salle de bains la nuit précédente, mais elle n’avait pas remarqué l’absence de fenêtres. Elle était allée directement dans la douche, sans faire attention à la baignoire dont elle découvrait à présent la saleté, les cheveux et les traces de savon dans le fond. L’écœurement d’avoir à se mettre là-dedans, lui fit un instant oublier le reste.

Quand la baignoire fut pleine, le vieil homme l'aida à l'enjamber et s'y allonger. Elle se casa comme elle put dans l'eau, gênée d'avoir les bras dans le dos, dégoûtée par les différentes particules qui flottaient autour d'elle. Puis l'autre homme, celui qui de tous lui faisait sans doute le plus peur, se décolla du mur, et il vint s'asseoir sur le bord de la baignoire en la dévisageant. Elle baissa les yeux, effrayée par son rictus. Il déclara soudain :

– J'ai aiguisé mon couteau.

Malgré l'eau tiède, un froid glacial la traversa. Seulement alors elle remarqua la lame qui brillait au bout des doigts mous ; elle ne l'avait pas vu sortir. Tout son sang reflua ; une appréhension mortelle l'envahit. L'homme fit tourner le couteau devant son nez.

– Regarde-le.

Ingrid se raccrochait à tout, et elle regarda, juste pour ne pas le contrarier. C'était un couteau à manche noir, doté d'une lame effilée d'environ quinze centimètres de long. Elle crut que son cœur s'arrêtait de battre.

– Tu vois comme il brille ?

La lumière du plafonnier, plein de mouches crevées, se réfléchissait sur le métal et projetait une tache mouvante sur son ventre.

– Et il coupe bien, tu sais.

Slim tremblait d'excitation. Le besoin de tuer le possédait tout entier. Il avait vu la fille blêmir, et il n'aimait rien tant que la peur qu'il provoquait chez ses victimes.

Ingrid, affolée, ne pouvait plus penser. Elle ne savait que faire pour se sauver, elle fixait la lame comme un lapin fasciné. Il y avait seulement cet homme qui restait là, sans bouger, immobile, à la regarder. Son long corps penchait en avant au-dessus d'elle, sa bouche molle s'ouvrait à moitié, le couteau dans sa main paraissait prêt à s'échapper de ses doigts. Tout à coup, elle le vit sourire. Le faciès d'idiot s'escamota, fit place à celui du tueur. Une terreur folle s'empara d'elle, elle avait compris qu'il ne lui restait plus que quelques secondes à vivre.

Slim avança la main, comme un automate, et le couteau piqua la peau, juste sous le menton. Une goutte de sang perla dans le cou délicat. La fille avait poussé un cri et, reculant la tête, elle se heurta au bord de la baignoire. Elle suppliait :

– Non ! Je vous en prie !...

Slim adorait qu'on le suppliât ; cela lui donnait bien plus de plaisir. Se passant la langue sur les lèvres comme un écolier qui s'applique, il avança encore. La lame s'enfonça dans la gorge, lentement, régulièrement. La fille fut parcourue de convulsions sporadiques qui agitérent l'eau, mais, les mains attachées dans le dos, elle n'avait au-

cune prise pour se relever. Elle poussa un gémissement étranglé, atroce. Le sang coula de plus en plus abondamment et se dilua dans le bain. Penché au-dessus d'elle, souriant, Slim la regardait mourir. L'étrange satisfaction que lui procurait l'égorgement le pénétrait profondément, une fois de plus, d'une intense jouissance.

Doc s'était détourné. Les bruits qui suivirent lui donnèrent envie de vomir. L'eau était agitée par chacun des grands coups de couteau que Slim enfonçait dans le corps de la fille : elle devait être morte depuis longtemps qu'il continuait de lui larder le thorax, l'abdomen, le bas-ventre.

Slim, en apnée, sentit une douleur lui serrer la poitrine. Il se redressa et inspira. Puis, il appuya de toute sa main sur le visage de la fille et lui plongea la tête dans l'eau rougie. Les cheveux s'enroulèrent autour de son poignet comme des algues. Il se releva. Il rinça sa lame, l'essuya sur son pantalon, la rangea. Doc était sorti.

\*

Slim descendit à la cave en dégringolant l'escalier comme un gamin, surexcité après ce qu'il venait d'accomplir. Il parcourut le couloir d'un pas vif, tira les verrous, tourna la clé, entra, marcha sur le garçon.

Comme à chaque fois, James se redressa avec un haut-le-corps, le cœur battant. Il s'était essuyé comme il avait pu avec son mouchoir, qu'il avait ensuite jeté dans le coin le plus éloigné de la cellule, et il s'était rajusté. Quand l'homme s'assit à côté de lui, il remarqua ses lèvres molles qui tremblaient légèrement, son air enfiévré. Soudain, surgi de nulle part, il vit le couteau. Il détourna les yeux, affolé.

– Regarde mon couteau !

Et comme sans doute il n'obéissait pas suffisamment vite, il fut saisi par la nuque et on lui tourna la tête de force.

– Tu vois cette lame ? Je viens de la sortir du cou de ta sœur.

James se figea. Avait-il bien compris ? L'homme eut un rire saccadé.

– Y a plus de sang parce que je l'ai nettoyée, mais elle est chaude encore. Sens.

Quand l'homme lui mit l'acier brillant sous le nez, James eut la tête qui tournait. L'odeur du métal qui se mêlait d'un relent douceâtre, le remugle de l'adulte tout contre lui, la pince qui lui serrait cruellement la nuque, tout se mélangeait, mais était réel ; l'idée de cette lame dans le cou de sa sœur, non, ce n'était que des mots impossibles à se représenter. Il ne voulait pas imaginer ce qui avait pu se passer. Il entendit un ordre sec :

– Désape-toi.

L'homme s'était relevé, il ôtait son veston. James n'avait pas compris ce qu'il attendait de lui.

– Fous-toi à poil, j'te dis.

Craintivement, James écarta sa veste, la fit glisser le long de ses bras. Le cauchemar recommençait. L'homme à cloche-pied se débarrassait de ses chaussures, puis il baissait son pantalon d'un trait.

– Dépêche-toi. Enlève tout.

James délaça ses chaussures. L'homme retirait sa chemise par la tête, descendait son caleçon, arrachait ses chaussettes. James anxieusement déboutonna son gilet.

– Viens ici ! T'avance pas !

Slim saisit le garçon par le coude et le fit lever brusquement. Il attrapa la chemise à deux mains et, d'une seule traction, il fit sauter tous les boutons, puis il la repoussa brutalement le long des bras. Il tira le maillot d'un coup, défit la ceinture, mais il ne prit pas la peine de déboutonner le pantalon qu'il descendit de force, entraînant le caleçon. Il bascula le garçon sur le lit, lui arracha les chaussures, et finit de le débarrasser de ses culottes et de ses chaussettes gris pâle.

Tout cela avait été si soudain que James en resta abasourdi. Il était entièrement nu et l'homme était dans le même état. Il le vit venir sur lui.

Slim jubilait. Il avait troué la fille, et maintenant il allait enfiler son petit frère. Il était en transe, au comble de la fébrilité. Il s'allongea et enlaça le garçon étroitement, refermant les bras sur lui, entortillant les jambes dans les siennes. Il lui avala les lèvres. Il partit lui chercher la langue dans la bouche et l'aspira dans la sienne. Tout en la suçant, il lui caressait le dos, les reins, il lui serrait les fesses, il lui attrapait les cuisses et les malaxait avidement. Régulièrement, il se poussait le bassin en avant pour frotter son sexe contre le petit pubis.

James était noyé, enveloppé, pris de tous côtés, nu, sans défense, et il se tortillait sans espoir d'échapper à ce poulpe qui le recouvrait.

Tout à coup, Slim se redressa. Il examina le garçon en le tenant par les épaules. Il lui enfonça doucement les pouces dans le cou, avec des mouvements en rond pour sentir le fragile lacis vital qui était enfermé là, et le gamin hoquetait sous ces poinçons qui manquaient de l'étouffer. Slim lui sourit mièvrément.

– Ouvre les jambes. Je vais te mettre.

Et sans attendre, toujours vautre sur le garçon dont il avait repris la bouche et dont il mordait les lèvres, sans cesser de le garder enlacé contre lui, il tortilla des genoux pour l'obliger à écarter les siens. Il lui glissa sa bite entre les cuisses, et il donna un bon coup de reins pour le pénétrer.

James poussa un cri perçant. La verge coudée avait tapé dans son périnée et ripé entre ses fesses, et le pubis de l'homme, emporté par son élan, était venu buter en plein dans ses bourses ; il en avait été à demi soulevé. La douleur électrique qui le traversa décupla ses forces et il se débattit avec une telle urgence qu'il parvint à écarter celui qui le couvrait.

Slim, mécontent d'avoir raté son coup, regardait le garçon, recroquevillé dans le lit, qui se tenait le sexe à deux mains et criait sans s'arrêter. Dégrisé, il lui caressa le dos.

– Qu'est-ce que t'as ? Je t'ai fait mal ? Bon, ça va passer, c'est pas grave.

James se tortillait en cherchant en vain une position qui le soulagerait. La douleur ne se dissipait que très lentement. Il se tourna de nouveau, se remit sur le côté, en chien de fusil.

– Laisse-moi voir...

Slim lui prit le genou et, lui ouvrant les jambes, il écarta les mains du gamin pour lui examiner le sexe.

– C'est rien. T'as rien.

Le garçon gémit et se referma. Slim se sentait très frustré. Il avait débandé et la fête qu'il avait projetée était perdue. Il commença de se rhabiller.

James frissonnait. Il murmura :

– J'ai froid...

Slim regarda le sol où traînaient en vrac les vêtements éparpillés, la veste crème chiffonnée, le pantalon sali, la chemise déchirée, les sous-vêtements douteux.

– Je vais t'apporter une couverture. Je te trouverai d'autres fringues, aussi. Demain, j'irai à Kansas City.

Il se rendit soudain compte qu'il venait de dévoiler au gosse le nom de la ville la plus proche ; mais de toute façon, il n'était pas question de le remettre un jour en liberté. Ça n'avait donc pas d'importance.

\*

Le bateau à moteur avançait sur l'eau calme de Stockton Lake tandis que l'aube se levait. Pendant que Woppy conduisait, Flynn laissait filer une ligne derrière eux tout en surveillant discrètement les berges à l'entour. Il craignait toujours un éventuel pêcheur ou un joggeur matinal qui remarquerait leur manège.

Ils arrivèrent au bras d'eau qu'ils savaient profond, et Woppy coupa le moteur. Flynn regarda une dernière fois autour d'eux.

– On y va !

Woppy retourna le vieux tapis et découvrit un grand sac en chanvre. Ils le prirent à deux et le soulevèrent.

– Qu'est-ce qu'elle est lourde !

– C'est pas elle. C'est les chaînes que j'ai mises...

Quand ils le lâchèrent, le sac creva la surface de l'eau, et il s'enfonça instantanément.

Flynn se redressa et examina une dernière fois les environs, mais il ne semblait y avoir personne. C'était toujours une opération délicate que de faire disparaître un cadavre. Il avait entendu dire que la mafia de New York disposait de hachoirs à viande dans les laboratoires de charcuterie qui leur servaient de façade, et il se demanda s'ils ne devraient pas envisager d'investir.

Woppy relança le moteur. Il paraissait morose.

– Quel gâchis... Mama a voulu s'en débarrasser tout de suite, mais y avait pas de presse. Je regrette sa chatte. J'y aurais bien fait encore quelques visites.

– Et moi je regrette son cul. Maintenant, c'est juste les poissons qui vont en profiter.

\*

L'homme lui avait apporté une part de pizza, mais aussi un grand sac en papier kraft qu'il renversa sur le lit. James, enroulé dans la couverture qu'on lui avait donnée la veille, découvrit des vêtements pliés dans leur pochette, des sous-vêtements, une boîte à chaussures.

– Vas-y, c'est pour toi. Habille-toi.

Il repoussa la couverture et s'empara en premier d'un caleçon. Il avait encore son étiquette et il l'arracha, pressé de se dérober aux regards de son geôlier.

Slim bayait, la lèvre pendante, pris par la fascination. Le gosse à poil, assis en tailleur au milieu de la couverture ouverte, ressemblait à un cadeau dans son papier défait. En l'observant qui étendait les jambes pour passer la petite culotte blanche qu'il lui avait achetée, il se mit d'un coup à bander. Qu'est-ce que c'était bon de le mater sans retenue !

James se souleva et ajusta le caleçon sur ses hanches. Puis il prit au hasard un des débardeurs qu'il enfila d'un trait. Chaque fois, il devait d'abord retirer les étiquettes.

En le voyant en sous-vêtements, Slim eut envie de le renverser et de le prendre tout de suite. Mais il était curieux de le contempler dans les habits qu'il lui avait rapportés des grands magasins. Il avait eu un plaisir incroyable à se promener au milieu des rayons comme un bourgeois, et à lui choisir la tenue qu'il voulait, avec les vendeuses à

sa disposition qui l'aidaient à trouver la bonne taille et la couleur qu'il avait en tête.

La chemise était dans un tissu solide, couleur sable, avec des manches longues. James la boutonna avec un frisson de soulagement : ces habits étaient neufs et propres, il se sentit mieux. Il s'assit au bord du lit pour enfiler un short kaki, se leva pour le fermer, tirer la fermeture-éclair, boucler le ceinturon en toile.

Devant les yeux ébahis de Slim, le garçon devenait de plus en plus beau, il se muait en ce qu'il avait imaginé dans le magasin, et de l'avoir réalisé, il se sentait puissant : plus rien ne lui résisterait.

James vit qu'il restait d'autres habits, une chemise vert pâle, un short beige, plusieurs sous-vêtements. Il se rassit et enfila de longues chaussettes marron, en laine, à maille serrée. Il fut surpris en sortant de leur boîte de grosses chaussures de marche.

– Je voulais te donner une tenue de louveteau – c'est bath, l'uniforme des éclaireurs. Mais dans le magasin où je suis allé, ils en avaient pas.

James mit les chaussures et les laça.

– Faut que tu roules tes bas sur la cheville. C'est comme ça qu'ils font, les scouts.

Et sans attendre, il s'agenouilla à côté de lui. Il commença par tirer une chaussette jusqu'au jarret, puis il la replia précisément sur la hauteur de la bande côtelée élastique. Il se sentait trembler d'émotion : il habillait un garçon ! il touchait sa jambe fine et douce comme du pain ! il faisait exactement ce qu'il voulait !

Sans plus bouger qu'un mannequin de bois, James laissa l'homme rabattre méticuleusement la tige de la chaussette le long de son mollet jusqu'à former un bandeau épais autour de la cheville. Chaque fois que les doigts chauds et moites effleuraient sa peau, malgré lui il tressaillait. L'homme roula de la même façon l'autre chaussette.

– Je t'ai apporté aussi un survêt' pour la nuit : Mama m'en achetait tout le temps, parce que c'était moins cher que les pyj's.

Il rit.

– Allez, mets-toi debout, que je te voie.

James se leva. Il se sentait déguisé dans ces habits qui ne lui correspondaient pas, mais il était surtout apeuré par l'éclat des yeux qui le fixaient, qui le détaillaient des pieds à la tête.

Slim prit la place du garçon sur le bord du lit et, tendant un de ses longs bras pour l'attraper par le poignet, il l'attira près de lui.

– Faut aussi que tu remontes tes manches. Les scouts, ils ont toujours les manches roulées.

James laissa l'homme la replier, et de proche en proche en faire pareillement un bandeau au-dessus du coude. Il détourna les yeux de

nouveau pour ne pas voir les doigts aux ongles sales s'affairer sur son bras nu.

Quand il eut fini avec les deux manches, Slim glissa la main sous le bras du garçon, contre son flanc, juste sous les côtes, puis il descendit lentement sur la hanche.

– T'es beau « comme un as », tu sais !

Il gloussa.

– C'est comme ça que Mama nous disait, quand elle nous achetait un nouveau costume, à Fenner et à moi – Fenner, c'était mon frère. Mais il est mort, il y a deux ans. Un salaud de flic qui lui a logé une balle dans la tête, exprès. Pourtant c'était rien qu'un braquage de banque...

L'homme s'était rembruni, mais James le sentait qui continuait de le tripoter. Il lui palpa la fesse, au travers du short, avec des mouvements de reptation, puis il descendit encore, et la main molle fut directement sur la peau nue de sa cuisse. James n'aurait pas été plus écœuré si un crapaud lui avait couru dessus... L'homme le fit pivoter sur lui-même.

– Tourne-toi, que je te voie...

En observant les jambes longues et fines qui sortaient du bord net du short pour venir, d'un trait, jusque dans le tendre bourrelet des chaussettes, il sentit la salive lui monter aux lèvres. Il bafouilla :

– Viens...

James fut attiré en arrière et il se trouva une nouvelle fois dans le giron de l'homme, enveloppé dans son bras tentaculaire, envahi par son odeur.

Slim bandait comme un fou. Il avait un louveteau sur les genoux ! C'était tellement extraordinaire qu'il n'avait même jamais rêvé que ce fût possible. Il lui caressa doucement les cheveux, passa la main sur le dos couvert de la toile fraîche, toucha le renflement que formait au-dessus du coude la manche repliée, glissa sur l'avant-bras parsemé d'un fin duvet blond.

James avait fermé les yeux, il ne bougeait pas, il se laissait faire dans le silence de la pièce, il attendait ce qu'il allait encore devoir subir.

Sans un mot, le cœur battant, Slim se mit à redéshabiller le garçon : il déboutonna lentement la chemise de haut en bas, jusqu'à la taille, puis il y enfonça la main, caressant le ventre couvert du maillot de corps dont les mailles serrées donnaient un effet légèrement strié. Il n'avait pas mégoté sur la qualité – dans quelques jours, il serait blindé ! –, et il était content du résultat. Il remonta, repoussa la chemise pour découvrir l'épaule, tritura la bretelle du débardeur, crispa les doigts dedans comme s'il voulait l'arracher, se retint.

James percevait l'intensité du désir qui passait dans cette main, et il transpirait d'anxiété. Il tressaillit en la sentant soudain lui frôler la joue. L'homme l'embrassa doucement de ses lèvres flasques sur l'angle du menton, puis, de la pointe de son nez, il lui écarta les cheveux, monta sur la pommette en déposant de petits baisers humides, redescendit. James sursauta brusquement quand une langue mouillée se faufila derrière son oreille. Il fut pris d'une crise hystérique, repliant le cou sur son épaule et s'agitant frénétiquement pour lui échapper. L'homme gloussa :

– Ça te chatouille ?...

La main chaude vint sur le devant de son short.

– Attends, je vais te faire bander...

James, retenant son souffle, sentit les doigts fousseurs lui caresser lentement la braguette, de haut en bas, s'enfoncer toujours plus profondément dans ses aines, puis se refermer comme une griffe sur le devant du short.

Slim percevait, dans le bras qu'il avait passé autour des reins du garçon, les vibrations dont il était parcouru et, imaginant l'exciter, il s'excitait lui-même terriblement. Soudain, des étincelles lui brouillèrent la vue, il se sentit venir. Il crispa vivement les doigts sur le petit paquet enfermé dans le tissu craquant, le gamin gémit en se pliant en deux, et, sans pouvoir se retenir davantage, il partit : sa queue, qui se cognait contre les cuisses du gosse, gicla dans son caleçon. Il poussa un grognement de frustration – trop tôt ! trop tôt ! – en s'affaissant comme un sac de sable sur le dos de sa victime.

\*

Dans la salle de séjour, Woppy avait commencé de servir le déjeuner quand Flynn vit Slim entrer d'un pas traînant, l'œil brouillé. Se doutant d'où il revenait, il ne put s'empêcher de lâcher une vanne :

– Alors Slim, y fait plus frais dans la cave ?

Woppy eut un petit gloussement, vite réfréné, car il se méfiait des réactions du fils Grissom.

Slim jeta un regard mauvais à Flynn. Il se tourna vers sa mère :

– Ouais, et j'en ai marre d'être claquemuré dans cette oubliette. Je veux mettre le gosse dans ma piaule.

Un silence gêné accueillit cette déclaration. Mama bougea dans son fauteuil.

– Mais tu es fou, Slim ! Ta chambre est au rez-de-chaussée. Si le loustic te file entre les doigts, on est cuits !

Slim s'assit lourdement dans le canapé.

– Je clouerais les volets par dehors.

Le bruit grave d'une Buick s'arrêtant devant la maison fit diversion. Un instant plus tard, Eddie entra, et il tendit un journal à Mama.

– C'est la *Tribune* de ce matin. Regardez !

LA POLICE SOUPÇONNE LE GANG KEARNEY  
D'ÊTRE RESPONSABLE DE L'ENLÈVEMENT  
DES ENFANTS BLANDISH

UN INDICATEUR SE MANIFESTE À LA POLICE  
RONALD BLANDISH PAIERA LA RANÇON

*Dans l'affaire du kidnapping des enfants Blandish, nous apprenons qu'un indicateur s'est manifesté. Alvin Hennie, le chroniqueur mondain, a révélé à la police qu'un individu appartenant à la bande Kearney l'avait questionné sur les déplacements de la fille de Ronald Blandish, le jour même de son anniversaire. La police soupçonne cette bande d'avoir organisé l'enlèvement.*

*Nous croyons savoir que la rançon exigée, qui s'élève à un million de dollars, sera payée par M. Blandish. Craignant pour la sécurité de ses enfants, il a refusé la collaboration des autorités. La police et le F.B.I. sont en état d'alerte. Ils entreront en action dès que les enfants seront en sûreté.*

Mama avait lu l'article à haute voix et toute l'équipe l'avait écouté en ricanant. Flynn jubila :

– Au poil ! C'est Kearney qui porte la casquette à tous coups. Je parie que si le chef de la police se casse la gueule dans l'escalier, il dira que c'est Kearney qui l'a poussé.

Mama retourna le journal et parcourut les annonces dans les dernières pages. Soudain elle s'exclama :

– Ça y est !

Et elle leur lut :

*Bidons de peinture blanche à vendre. Personnes intéressées : contacter Ronald.*

Woppy ricana :

– C'est sûr, on est intéressés ! Tu peux être tranquille, mon pote : on va te contacter.

Slim se leva.

– Bon, je vais m'occuper des volets.

– Tu veux pas manger d'abord ?

– Après.

Surpris, Eddie regarda Mama :

– Y va dormir ?

Mama haussa les épaules ; de toute façon, il saurait bien un jour ou l'autre.

– Il veut installer le fils Blandish dans sa chambre. Il va clouer les volets pour le garder au chaud.

Eddie fit une moue dégoûtée.

– Si vous disiez à Slim de foutre la paix à ce gamin, Mama ?

Elle se raidit.

– Occupe-toi de tes oignons, Eddie. T'es un bon gars, alors fourre pas ton nez dans ce qui te regarde pas.

– Voyons, Mama, ce gosse est trop jeune pour tomber dans les pattes d'un type comme Slim. Vaudrait encore mieux qu'il rejoigne sa sœur. On peut faire ça proprement, il s'en rendra même pas compte.

Mama se sentit acculée ; une brusque flambée de colère la prit, et elle le foudroya du regard.

– Slim a... Il veut se garder le même. Te mêle pas de ça. Et ça s'adresse aussi aux autres !

Eddie secoua la tête.

– Moi, ça me débecte, un mec assez dégonflé pour se taper un gosse...

Mama se leva d'un bond et le gifla en pleine bouche. Elle avait frappé à toute volée, et Eddie recula en titubant. Il la fixa un instant, étonné, puis il eut un sourire forcé.

– Très bien, Mama. J'ai eu tort d'ouvrir ma gueule. N'en parlons plus.

Il sortit.

Mama était pourpre de colère. De l'autre côté du mur, on entendait des coups de marteau qui enfonçaient des clous dans le bois.

\*

James finissait de dîner d'un plat de spaghettis, seul, assis à une petite table dans la chambre de Slim, sous l'unique ampoule qui pendait du plafond. Par les interstices des volets, il devinait que la nuit tombait. Il avait compris qu'ils étaient barricadés de l'extérieur, mais cela lui laissait tout de même plus de possibilités de s'échapper que la cellule. Il avait encore les cheveux légèrement humides de la douche que l'homme lui avait permis de prendre quand il l'avait sorti de la cave – la première depuis qu'il était ici ! Il n'était pas sûr du nombre de jours qui s'étaient écoulés : deux ? trois ? Est-ce que la police avait quelque chance de découvrir où ils avaient été emmenés ? Il se demanda ce qu'il était advenu de sa sœur : avait-elle été vraiment assassinée ? Il ne pouvait y croire. Il espérait qu'on ne lui avait dit cela que pour l'effrayer...

Il entendit jouer la serrure, et la porte s'ouvrit. Le dégénéré entra, referma derrière lui, mit la clé dans sa poche. Peut-être pourrait-il une

nuit la lui subtiliser ? Il faudrait ensuite parvenir à sortir de la maison sans bruit... L'homme tournait autour de lui en l'examinant.

– T'as fini de bouffer ?...

Il sentit la main froide lui passer dans le cou, sous le col de la chemise, et il frissonna de dégoût.

– Viens, alors. On va se mettre au pieu.

Slim hésita. Il avait très envie de déshabiller le gamin lui-même, mais il redoutait que ne se reproduisît la mésaventure qu'il avait connue le midi. Retirant sa veste, il lui ordonna :

– Fous-toi à poil. Maintenant qu'on est tranquille dans ma piaule, je voudrais qu'on fasse des trucs... des machins... plus cochons, quoi !...

James déglutit. Il se demanda ce qui l'attendait encore. Mais il connaissait aussi les colères dont cet homme était capable, et il se résigna à se lever. Il déboutonna sa chemise en lui tournant le dos.

– Regarde-moi ! Fais pas ta mijaurée.

Le garçon lui obéit. Il adora voir la chemise s'écarter, glisser sur les bras et découvrir les bretelles du maillot de corps. Sans qu'il comprît bien pourquoi, l'épaule nue, le haut du bras, lui parurent plus excitants que tout. Le gamin se tourna, malgré l'ordre qu'il lui avait donné, pour défaire sa ceinture, mais il ne lui dit rien. Il l'observa de dos, les yeux dardés sur le short qui soudain se ramollit, se plissa, descendit le long des jambes, dévoila le petit caleçon blanc. Ça aussi, c'était fameusement bandant ! Le garçon se rassit sur la chaise face à lui, sa culotte sur les mollets, pour délayer ses chaussures. Il en sortit ses pieds, se débarrassa du short, retira les chaussettes roulées.

– T'enlève tout, hein ? Je veux qu'on soit complètement à poil, tous les deux !

L'homme, qui se déshabillait en même temps, rit béatement. James trouvait qu'il avait l'air d'un arriéré, surtout quand il était à demi nu et qu'il souriait comme ça. Mais il lui faisait tellement peur, il n'osait pas lui résister. D'ailleurs à quoi bon ? Ce gangster pouvait faire de lui ce qu'il voulait. Il tira le maillot par la tête. L'homme se débarrassait de son caleçon. Sauf son sexe, son corps était flasque, mais il avait une nervosité intérieure qui lui faisait un ventre plat, des bras et des jambes maigres comme des allumettes. Cet être efflanqué, déjeté, participait à la fois du criquet et de la guimauve.

Slim se tenait debout, s'exhibant entièrement nu devant le garçon, impudemment. D'habitude, il avait honte de son corps malingre, mais là il s'en fichait. Il ne comprenait d'ailleurs pas bien d'où lui venait cette assurance nouvelle ; peut-être parce que ce gamin-ci ne pouvait pas lui échapper, ne pouvait pas courir dehors se moquer de lui avec des copains.

– Tu te ramènes ?... Enlève ton calebute. Qu'est-ce que t'attends ?

Le garçon baissa le nez, mais ne bougea pas. Slim vit son embarras et cela l'excita. Il avait manifestement toujours du mal à montrer sa petite quéquette. Il allait le forcer à faire ce qu'il voulait. Si ça ne lui plaisait pas d'être ami, alors il devrait faire la pute pour lui. Il s'allongea sur le lit, adossé au mur, puis il ordonna :

– Lève-toi.

Le garçon obéit machinalement, mais il resta près de la table, la main à peine posée dessus, comme s'il essayait encore de se raccrocher à quelque chose.

– Vas-y. Tire-le.

Le gamin voulut se retourner, mais il l'arrêta :

– Non. J't'ai dit : face à moi.

Il lui sourit :

– Je veux te voir enlever ton calebar. Par-devant.

James pensa qu'il fallait en finir. Il prit sa respiration et, sans réfléchir, baissa le caleçon d'un coup.

Slim eut un sourire satisfait. C'était délicieux d'observer ce gamin à cloche-pied en train de se débarrasser de sa petite culotte blanche. Il lui tendit le bras.

– Viens.

Le garçon avança, entièrement nu, la frange de ses cheveux blonds tombant devant ses yeux baissés. Cette fois, il allait le baiser pour de bon.

Plus il s'approchait du lit, plus James trouvait cet individu écœurant. Sur la peau blanche de sa poitrine couraient de petits poils noirs frisés ; sa bouche au sourire carnassier était un cauchemar ; quant au sexe, dressé au-dessus du ventre, tordu du bout, il n'osait même pas y poser les yeux. L'homme le prit par le poignet et le fit s'allonger près de lui, sur le dos. Aussitôt, James fut attaqué par l'odeur aigre qui régnait dans le lit, un relent rance qui montait des draps semés de traces grisâtres.

Slim se pencha sur son baigneur. Qu'il était mignon ! Il se sentait fondre chaque fois qu'il le contemplait. Et tout de suite il lui couvrit la bouche de la sienne. Elle était tellement bandante qu'il ne pouvait pas résister à l'envie de la baiser, la sucer, la mordre. Sa main descendit à l'aveugle sur la poitrine tressaillant de peur, il palpa le ventre, trouva le petit sexe, et le pétrit mécaniquement.

James de nouveau se cramponnait au lit pour ne pas se débattre, ne pas repousser le mollusque accolé à sa figure, rejeter les doigts qui torturaient ses organes.

Puis Slim couvrit le garçon de tout son long. Il l'enlaça de près, le serrant convulsivement entre ses bras, et, sans cesser de lui manger les

lèvres, il goûta cette sensation sublime : son corps entièrement nu s'étendant sur le corps entièrement nu du gamin. Il n'y avait plus rien entre eux, aucune distance, leurs peaux se rencontraient, en contact direct. Il sentait le torse étroit sous lui, le ventre du gosse épousait le sien, ses cuisses s'alignaient sur les siennes, leurs pieds s'entrecroisaient... Il se mit à lui enfoncer nerveusement son membre durci dans la chair de l'abdomen, douce et tendre comme du blanc de poulet, écrasant de son gland gonflé les petits organes qui se dérobaient en se retournant en tous sens... Mais c'était insatisfaisant : il voulait absolument arriver à le pénétrer comme les hommes pénétraient les femmes. Et il cherchait comment s'y prendre, reculant pour lui glisser son manche entre les cuisses, cognant en vain contre le périnée. Il fit plusieurs tentatives maladroites pour découvrir l'angle qui lui permettrait de s'introduire dans le corps du garçon, mais aucune ne réussit, il était incapable de trouver la voie de son plaisir.

Asphyxié par le visage de l'homme collé sur le sien, bousculé par le sexe qui butait douloureusement entre ses jambes, James était répugné par la chair molle et blanche accolée contre lui. Il se sentait réduit à un chiffon sur lequel on venait s'essuyer, et des larmes d'impuissance lui coulèrent le long des joues.

Inspiré par les scènes qu'il avait observées dans les prés quand un taureau saillait une génisse, Slim se dit qu'il y arriverait peut-être mieux en s'y prenant de l'autre côté. Il se redressa, retourna le gamin face contre le matelas, et, après lui avoir écarté largement les jambes, il s'allongea de nouveau sur lui, renfermant les bras autour du torse étroit. Il fut cependant frustré de ne plus pouvoir l'embrasser, et il lui fourra le nez dans la nuque, le mordillant comme un chien sur le dos d'une chienne. Il reprit ses tentatives pour lui introduire son membre entre les cuisses, mais, malgré des efforts frénétiques, il ne réussit pas davantage à entrer dans l'écrin dont il rêvait. Néanmoins, en sentant sa queue frotter entre les fesses du garçon, il pensa confusément qu'il pourrait y trouver un expédient. Il se redressa, lui rassembla les jambes, et se coucha de nouveau sur lui, en faisant en sorte de lui passer sa verge entre les cuisses. Il recommença maladroitement quelques allers-retours, mais il découvrit bientôt que, en écartant les jambes pour y enserrer celles du gosse, il en contrôlait ainsi la pression sur son membre et la jouissance qu'il en tirait. Il lui attrapa la tête et, les doigts enfouis dans les merveilleux cheveux blonds, il la tordit sur le côté pour lui atteindre la bouche, l'aspira dans la sienne, tandis que son autre main s'enfonçait sous le ventre tressaillant pour aller triturer le petit paquet du sexe. Il parvint alors à une première pleine satisfaction, son vit coulissant délicieusement entre les cuisses de velours, sa bouche se repaissant des lèvres qu'il avalait dans les siennes, et ses

doigts pétrissant ensemble les petites couilles avec leur souris, qui le grisaient malgré leur manque de relief, et dont il se délectait.

Quand les doigts de l'homme se crispèrent cruellement dans ses organes, le bas-ventre de James fut traversé par une décharge électrique, il cria, et, malgré le poids qui le couvrait, tout son corps se banda comme un arc.

En sentant le gamin se tendre sous lui, Slim eut une joie féroce et il s'abandonna : il jouit, agité de soubresauts, cambré comme un cobra, continuant de serrer dans une main la saillie du garçon, éclaboussant les draps par-dessous, entre les fines cuisses qu'il pressait convulsivement entre les siennes. Même si ce n'était pas encore parfait, il était enfin parvenu à un certain contrôle de sa jouissance, à l'aboutir volontairement.

\*

Eddie s'enferma dans la cabine téléphonique du drugstore qui fonctionnait de nouveau, et il composa le numéro. En écoutant la sonnerie, il contemplait l'arrêt de bus, mais la lesbienne blonde n'y était pas. Peu après, il entendit décrocher.

– Allô ?

Il reconnut la voix de Blandish.

– Salut mon pote ! On est preneurs pour tes bidons de peinture... Écoute-moi bien. Demain soir, tu vas sur State Line Road. Tu sais où c'est ?

– Oui.

– Débrouille-toi pour passer devant l'entrée du Country-Club de Blue Hills à une heure du matin. La route est toute droite pendant plusieurs miles. Tu laisseras enclenché ton clignotant droit comme si tu l'avais oublié. Quand tu verras sur le bas-côté une lampe s'allumer, jette la valise par la portière. Tu dois pas t'arrêter. T'as pigé ?

– Oui.

– J'te signale qu'on te surveillera depuis le moment où tu partiras de chez toi. Si tu préviens les flics ou si t'essayes de nous faire une entourloupe quelconque, tes gosses trinqueront.

Il entendit la respiration de l'autre s'accélérer.

– Ils trinqueront salement, même. T'as saisi ?

– Quand me les rendrez-vous ?

– Dès qu'on aura compté tes biffetons.

Il raccrocha.

\*

Slim émergea lourdement du sommeil. Il sentait quelque chose de dur contre son pied, et il ne se représentait pas ce que cela pouvait être. Puis il eut une illumination, et d'un coup il fut tout à fait éveillé : le gamin ! son pied touchait la jambe du gamin ! Pour la première fois, il avait dormi avec lui ! Il avança la main, et il eut la joie de rencontrer le coude : un bras mince, fin, était abandonné à côté de lui, immobile dans le sommeil. Il en ressentit un bonheur extraordinaire ! Ça y était, ils étaient ensemble, le garçon était son compagnon, ils couchaient dans le même lit, il vivait avec lui, il l'avait – entièrement à lui. Il allongea encore le bras, et il reconnut que le gosse dormait sur le ventre. Il lui toucha le dos, puis il descendit voluptueusement sur les reins et, comme un voleur, il lui pelota lentement les fesses, intensément, y crispant les doigts intensément. Elles étaient toujours aussi délicieusement tendres, douces, faites pour les caresses. Il progressa plus bas et s'aperçut que l'entrecuisse était maculé de fines pellicules séchées. Il eut un sourire graveleux en se rappelant comment il l'avait arrosé la veille. C'était un bon truc, il le referait ; et à cette idée, il se mit à bander. Mais il faudrait tout de même qu'il découvrit le moyen de le pénétrer vraiment. Il s'enfonça dans la raie et, à tâtons, il lui chercha le trou. Quand il l'eut trouvé, il constata qu'il était vraiment très petit, tout resserré, et il se demanda s'il parviendrait jamais à enfiler son machin là-dedans. Comment faire ? Puis il pensa que si d'autres y arrivaient, il pourrait bien le faire aussi.

Il se rapprocha du garçon, le poussa pour le mettre sur le côté, et il le prit dans ses bras. Il s'aperçut qu'il était éveillé.

– T'as bien dormi, mon poulet ?

Les amoureux faisaient des trucs comme ça, ils se disaient affectueusement des petits mots ridicules. Il enlaça le garçon, l'embrassa à pleine bouche, et le serra fébrilement contre lui, lui frottant son sexe brandi contre le ventre. Il était fou de bonheur.

\*

Ce soir-là, après le dîner, Mama entra dans la chambre suivie de Slim, qui referma soigneusement à clé derrière eux. Elle se rendait compte qu'elle cédait de plus en plus souvent aux caprices de son fils, mais elle ne se sentait pas en situation de force. De plus, dans quelques heures, ils devaient récupérer la rançon, et elle ne voulait pas prendre le risque qu'il fit la gueule et fût distrait.

James se leva, inquiet. Depuis la correction qu'elle lui avait donnée, il n'avait plus croisé l'horrible grosse femme. À l'air décidé avec lequel elle se dirigea vers lui, il redouta le pire.

– Viens par ici, toi.

Elle l'attrapa par le bras et, se laissant lourdement choir sur le bord du lit, elle l'amena devant elle. Elle le dévisagea en examinant ses cheveux brillants qui retombaient souplement sur le côté de son visage.

– T'as pris une douche ?

– Euh... hier...

Il baissa les yeux timidement. Elle hocha la tête d'un air entendu.

– Eh ben, Slim, tu ferais bien d'en faire autant, de temps en temps !

Puis, sans un mot d'explication, elle attrapa le ceinturon en toile du short et le défit énergiquement. Elle déculotta le garçon jusqu'aux chevilles, et il se mit à trembler.

– Non... Que... J'ai rien fait, je vous en prie...

Elle ne l'écoutait même pas. Elle le prit par le bras, le tira sur le côté pour le placer à sa droite, et l'obligea à se coucher en travers de ses énormes cuisses. Elle l'immobilisa en lui passant le bras gauche dans le dos, puis elle attrapa la ceinture du caleçon et le baissa d'un coup sous les fesses.

Asphyxié par l'odeur de transpiration amère émanant de l'aisselle qui l'enveloppait, James croyait qu'il allait être encore fessé, et il fut surpris de se sentir manipulé : les gros doigts de la femme lui écartaient le derrière, parcouraient sa raie, s'arrêtaient sur son petit trou, le palpaient comme s'ils voulaient l'ouvrir, y pénétrer.

Slim observait ces opérations avec un mélange d'embarras et d'intense excitation. De voir le petit déculotté par sa mère était peut-être le paroxysme de ses fantasmes, mais il était gêné qu'elle découvrit combien ça l'échauffait : si jamais elle allait s'apercevoir qu'il avait la gaule ?

Mama enfonça la main dans la poche de sa robe et en sortit un tube de pommade.

– Faut que t'aies toujours de la vaseline avec toi quand tu veux te le faire. Il est encore trop serré, évidemment. C'est qu'un gosse. C'est pour ça que t'entres pas.

Elle avait pris un ton neutre, médical, en s'interdisant de penser qu'il s'agissait de son propre fils, et qu'elle était en train de lui apprendre son métier de tantouse !... Elle déboucha le tube puis, écartant de nouveau de la main gauche les fesses du petit, elle lui déposa un long filet de pâte translucide dans le fond de la raie. Elle ricana, désabusée.

– C'est encore le tube que j'utilisais, avec Fenner et toi, quand il fallait vous mettre un thermomètre dans le cul !

Slim enfonça les mains dans ses poches pour cacher sa rage. Il détestait quand elle lui rappelait qu'il avait été un gosse.

Mama étala la vaseline entre les fesses, trouva le petit orifice et, adroitement, l'écarta. Quand elle le pénétra avec le doigt, le gamin se redressa en gémissant. Elle le rabattit rudement contre ses cuisses :

– Toi, reste tranquille. Ou sinon je te redonne une trempe.

Elle promenait naturellement son gros doigt dans le petit conduit en l'enfonçant de plus en plus loin pour l'ouvrir. Peu après elle le força avec un second doigt. Le garçon sursauta en criant de douleur. Mais elle ne s'occupait pas de lui. Elle demanda à Slim :

– Est-ce que tu y es ?...

Slim, depuis que sa mère socratisait le garçon, s'était mis à bander comme un âne. Il grommela un son inarticulé. Mama le houspilla :

– Eh bien, mets-la à l'air ! Elle va pas venir toute seule.

Il hésita une seconde, puis il se déboutonna nerveusement. Il ne la lui avait plus montrée depuis qu'il avait passé l'âge de se faire laver, mais il avait trop envie de parvenir à se faire vraiment le gamin. Il se la sortit du caleçon, sans le baisser, la ceinture élastique lui restant par-dessus les couilles.

Mama prit son air le plus indifférent alors qu'elle redécouvrait le sexe coudé de son fils. Elle avait oublié cette particularité anatomique. Peut-être expliquait-elle ses goûts contre-nature ? Elle retira les doigts du garçon.

– Allez viens. Il t'attend, le petit bonhomme : il est tout prêt.

Elle repoussa encore le caleçon du gamin pour le lui descendre sur les chevilles, et elle le dégagea tout à fait en entraînant le short par-dessus les chaussures.

Slim hésita un instant, très embarrassé, puis il se pencha en avant, sa longue queue dépassant obscènement entre les pans de sa veste, et il fléchit les genoux pour se mettre à la hauteur. Sa mère le tétanisait, cependant la vue du petit cul tendre qu'on venait de lui préparer lui faisait tout oublier. Mais elle l'arrêta :

– Tu plaisantes ? T'y arriveras jamais comme ça. Mets-toi à genoux derrière lui.

Slim, de plus en plus contrarié d'être morigéné, ne put qu'obtempérer.

– Ouvre-lui bien les pattes.

Les mains de Slim tremblaient quand elles s'emparèrent du jeune garçon par les jarrets et lui écartèrent les jambes.

– Attrape-le par la taille.

Il lui prit les hanches, si jolies sous les pans de la chemise qui les couvraient à demi, et il se poussa contre les petites fesses. Mais tout de suite son gland ripa dans la vaseline et remonta sur le coccyx. Il grogna de dépit.

– Il faut que tu te la guides. Tu dois te la prendre dans la main. Y a pas de blême : tous les mecs font ça pour baiser.

Slim détestait recevoir des leçons, mais il ne pouvait plus faire autrement que suivre les recommandations de sa mère. Il dirigea son manche avec la main et, cette fois, il se plaça précisément sur sa cible. Mais le garçon tressaillant de peur, serrant son sphincter de toutes ses forces, ne lui permit pas de s'enfoncer.

– Ça rentre pas !...

– Ben, pousse ! Si tu crois qu'il va se laisser baiser comme ça ! Surtout la première fois. Tiens-toi-la bien, et force-le.

La lèvre inférieure de Slim se mit à trembler. L'idée de « forcer » le même exacerba sa détermination. Les yeux fixés sur les magnifiques cheveux blonds, il ajusta son gland contre le petit trou, et il poussa. Au début, rien ne se passa, la chair plia sans céder, puis, tout d'un coup, sans qu'il sût comment, il fut dedans. Le gamin hurla. Il ne lui avait mis pourtant que le gland, arrêté par le coude de son sexe.

Le gosse se tortillait comme un fou, et Mama dut le maintenir fermement de son bras en travers du dos. Elle ricana grassement.

– À la bonne heure ! T'y es !... Tu vois quand tu veux ?....

Slim s'était pétrifié, son membre à demi engagé dans le corps du garçon, et il n'osait plus bouger. Il découvrait la sensation prodigieuse, fabuleuse, de se trouver logé dans cet étui, chaud et mouvant, qui vivait autour de lui, qui le serrait, qui tressaillait.

– Mais vas-y, avance ! Enfonce-le-lui jusqu'au fond ! Ça va y aller maintenant.

Slim remua prudemment les reins, et il comprit que pour faire passer le coude de son organe il devait seulement changer légèrement l'angle de son attaque. Il poussa de nouveau, et tout d'un coup il se retrouva complètement avalé, son gland naviguant dans une douceur ineffable, son pubis heurtant les fesses tendues du garçon.

James hurla. Il était labouré par ce soc incurvé qui rabotait les fragiles parois de son intérieur le plus intime, et il crut qu'on allait l'éventrer.

– Eh ben, reste pas planté là ? Vas-y, en arrière, en avant ! Faut que tu le pistonnes maintenant.

L'instinct s'empara de Slim, et il se mit à parcourir le conduit qu'il avait dépucelé. Les impressions furent aussitôt décuplées. C'était incroyable, magique, tellement c'était bon. Il essayait d'oublier le gros bras strié de veines bleues de Mama en travers de la chemise et du débardeur chiffonnés sur les reins du garçon, il se concentrait sur la jolie nuque qui se redressait en tous sens sous les mèches de cheveux éparpillées, et un plaisir infernal, comme il n'en avait jamais connu, bouillonnait en lui.

En le voyant accélérer, Mama, agacée, le calma :

– Va doucement ! T’as pas besoin de te vider les couilles maintenant. Tu feras ça quand je serai plus là. Sors de là, je vais te montrer autre chose.

Slim s’arrêta en bout de course, son membre calé, serré, comprimé par le délicieux passage où il était enfoncé. Ses mains se crispèrent sur les hanches étroites du garçon : il aurait volontiers étranglé sa mère qui l’empêchait de vivre l’accomplissement de cet instant-là.

– Sors de là, je te dis, je vais te montrer un truc. Ça va te plaire.

Slim tremblait de tout son corps tant son désir de jouir était grand. Mais confusément, il se rendait compte qu’il devait un fier service à Mama : c’était grâce à elle s’il en était là. Peut-être avait-elle réellement autre chose à lui faire découvrir ? Et puis, maintenant, il pourrait recommencer ça quand il serait seul autant de fois qu’il voudrait. Cette perspective le ravit et le rasséra. Il se contraignit à reculer, et il sentit son membre sortir à regret du fourreau merveilleux.

Mama tapota sur le lit à son côté.

– Viens ici.

Slim se remit difficilement sur ses jambes.

– Et toi, mets-toi là.

Elle redressa le garçon, et elle le dirigea jusqu’à l’agenouiller entre les genoux ouverts de son fils.

– Je vais t’apprendre un tour que toute bonne petite pute doit connaître !

James, affolé, avait le long sexe brillant de l’homme juste devant lui. La grosse main de la femme l’immobilisa, en se refermant sur sa nuque comme une pince, et elle lui dit :

– Avant de sucer, commence toujours par lécher le bout. T’as déjà eu un cornet de glace à la fraise ?

Elle rit de sa blague graveleuse.

– C’est pareil : sors ta langue et lèche d’abord la chantilly. Vas-y !

Et elle lui serra la nuque plus fort pour l’inciter à obéir.

James vit que l’homme avait les yeux exorbités par l’excitation. La poigne de la femme, qui lui écrasait les vertèbres, l’obligea à s’avancer jusqu’à frôler le gland brillant. Mais il ne pouvait pas. L’idée de toucher avec sa bouche cet organe puant, couvert de particules blanchâtres, hideux comme une chair à vif, l’effrayait plus que tout ; on aurait dit une tranche de foie. Il serra les lèvres de dégoût et, s’arc-boutant contre les genoux de l’homme, il se débattit de toutes ses forces contre ce qui le poussait en avant.

– Mais tu vas faire ce qu’on te dit, petit saligaud ?!

De l’autre main, Mama attrapa le poignet du garçon et lui tordit cruellement le bras dans le dos. Il jeta un cri vif.

– Tu vas m’obéir, ou tu veux redescendre à la cave que je te tuyaute ?

James haletait : une pince d’acier s’enfonçait dans sa nuque et son épaule élançait tout son corps d’une douleur électrique.

Slim le regardait grimacer dans les mains de Mama avec une fascination exaltée.

– Réponds, petit con : tu vas faire ce que je te dis, ou tu veux une nouvelle dérouillée ? Et je te promets que, celle-ci, elle sera encore meilleure que l’autre jour !

James gémit.

– Non...

– « Non », quoi ? Tu veux pas le faire ?

– Si...

– J’aime mieux ça. Eh bien, montre-nous.

Elle le relâcha, et il se recroquevilla en ramenant son bras endolori, tout en se massant le poignet.

– Pas tant de simagrées. Vas-y.

James fut empoigné par les cheveux et poussé vers le membre, plus durci que jamais. Mais au moment où ses lèvres touchaient la muqueuse écœurante, il ne put retenir un haut-le-cœur, et détourna la tête de nouveau. La femme grogna de dépit.

– Il est pas encore suffisamment dressé, celui-là. Y a pas : faut que je le ramène à la cave pour le mater.

– Attends...

Slim intervint, car il ne voulait pas remettre cette expérience dont il espérait beaucoup. Et s’emparant du visage du garçon entre ses mains, il le dirigea de force sur son sexe brandi. Cette fois, le gosse ne put se détourner et il céda, il entrouvrit les lèvres. Slim l’amena sur lui, son gland écarta la bouche, et il s’enfonça comme il aurait enfilé une chaussette. Il fut aussitôt électrisé en sentant son gland voyager dans ce monde tiède et humide, se heurter au palais délicat, se frotter sur le petit animal affolé qui l’habitait. Il sut alors que Mama lui avait encore ouvert un nouvel univers.

– Vas-y, mets-la-lui au fond de la glotte, à ce petit con. Il va apprendre le métier !

Mais en sentant contre lui la langue qui se tortillait d’horreur sous son membre, Slim fut submergé. Il ne vit pas le coup partir. Il gicla dans la gorge où il n’avait pas fini de s’enfoncer, et il envoya un sacré paquet. Il fut secoué de soubresauts tandis que le gamin se débattait comme un fou dans ses mains, qu’il éructait des hoquets désespérés.

Mama se détourna d’un air dégoûté.

– Il a quand même fallu que tu le fasses devant moi !

Elle se leva, drapée dans sa dignité.

– Je suis ta mère, tout de même !

Elle sortit, en évitant de regarder derrière elle.

Slim relâcha sa proie. Il était anéanti. Il n'avait jamais joui comme ça. Des étoiles scintillaient et lui piquaient la rétine tandis que le gamin à quatre pattes finissait de vomir par terre. Il se laissa rouler sur le lit.

Quand il commença de reprendre ses esprits, il se tourna sur le dos et grommela :

– Viens à côté de moi.

Mais James, qui reprenait péniblement son souffle, resta à genoux, se soutenant les bras tendus comme un chien assis.

– Viens ici... Faut que tu m'obéisses plus vite que ça. Sans ça, t'as entendu ce que Mama a dit ? Elle te ramènera à la cave.

Cette menace était très efficace sur James. Il réunit ses forces et se releva en s'essuyant furtivement la bouche sur sa manche. L'homme lui tendait la main. Il s'avança en tremblant, et les doigts abjects se refermèrent sur son poignet.

Le gamin était très excitant comme ça, demi-nu, les fesses à l'air et la chemise flottant sur les hanches, son petit sexe à découvert, ses jambes minces s'enfonçant dans les godillots. Slim l'attira jusqu'à l'allonger contre lui, dans le creux de son bras. Il l'enlaça tendrement, ramenant la tête blonde sur sa poitrine, et il lui déposa un baiser sur le front. Puis il lui caressa doucement les cheveux, la nuque, les épaules... Il grommela :

– On va être bien, tous les deux...

## V

Flynn regarda sa montre.

– Encore cinq minutes.

Woppy, assis au volant, tenait une mitraillette Thompson en travers de ses genoux. Il grommela :

– Bon Dieu ! Je serai foutrement content quand ce sera fini.

– Ouais...

– Enfin ! Du moment que Mama a dit que ce serait du billard... Elle cause jamais sans savoir.

– Alors, pourquoi que tu sues comme un bœuf ?

Les deux hommes étaient dans la Buick bleue, garée sur le bas-côté sous un bosquet d'érables, d'où ils voyaient parfaitement la route qui s'étirait devant eux. La Buick jaune était arrêtée dans un petit chemin de traverse, plus profondément dans le bois.

Woppy s'essuya le visage avec son mouchoir sale.

– Toi non plus, t'es pas tellement à la noce, on dirait...

– Oh ! boucle-la !

Flynn regrettait qu'Eddie fût resté dans la voiture de renfort et qu'il ne l'eût pas avec lui. Woppy lui portait sur les nerfs. Avec Eddie, on pouvait toujours s'en tirer en cas de coup dur, tandis que le Noir était trop impressionnable. Chaque fois que la bande entreprenait un casse, il se mettait dans tous ses états... Woppy dressa l'oreille.

– J'entends une bagnole...

Des phares apparurent au loin, au sommet de la côte. Flynn s'exclama :

– Le v'là ! Il a son clignotant.

Il descendit rapidement de la Buick, une grosse torche électrique à la main. La voiture qui approchait roulait lentement. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à trois cents yards, il commença des signaux lumineux.

Woppy observait la scène, cramponné à sa mitraillette. Son cœur battait la chamade. Et si la bagnole était pleine de fédés ? Ces gars-là, ils ne prenaient jamais de risques. Ils débouleraient en trombe en les arrosant de plomb, et ni Slim, ni Eddie, planqués dans le bois, n'y pourraient rien.

La voiture ralentit. Flynn vit que le conducteur était seul. Il pensa que Blandish obéissait scrupuleusement aux ordres qu'il avait reçus. Au moment où elle passait devant lui, un objet clair fut jeté par la fe-

nêtre ouverte de la portière et rebondit pesamment sur la chaussée. La voiture continua son chemin en accélérant et disparut dans la nuit. Flynn siffla entre ses dents et courut ramasser la valise blanche tandis qu'il entendait Woppy mettre le moteur en marche. Il revint au pas de course et cala la valise sur le plancher de la Buick, sous ses pieds.

– Vas-y, fonce !

Woppy enfonça l'accélérateur et la lourde voiture bondit en avant, dans la direction opposée à celle de Blandish.

Flynn récupéra la mitraillette et se retourna pour surveiller la route par la lunette arrière. La Buick jaune sortit du bois et les suivit. Ils roulèrent à tombeau ouvert pendant trois ou quatre miles sans qu'il vît aucune autre voiture. Il soupira :

– Ça va. On rentre.

\*

Lorsque, à trois heures du matin passé, les quatre hommes firent leur entrée dans la salle de séjour, Mama et Doc, qui les attendaient anxieusement, se levèrent d'un coup. Flynn posa la valise blanche sur la table.

– Voilà, Mama ! Du billard ! Ça s'est passé exactement comme vous l'aviez dit.

Mama s'approcha. Elle déboucla les deux courroies qui entouraient la valise et fit jouer les serrures. Tandis que les autres se pressaient autour de la table, elle souleva le couvercle : le spectacle des liasses de billets de banque bien alignées la pétrifia. Jamais elle n'avait vu autant d'argent à la fois. Woppy poussa un gloussement étranglé :

– Oh ! dis donc... Oh ! dis donc !...C'est pas beau tout ça ?

Slim, penché sur le tas de billets, avait le regard fixe, la bouche béante où brillait un peu de salive.

Mama ressentit un profond soulagement.

– Eh bien, ça y est : un million de dollars ! Enfin !

Eddie repoussa son chapeau sur la nuque.

– Allez, Mama, on partage. J'ai hâte de claquer mon fade. Combien ça fait par tête de pipe ?

Woppy était si excité qu'il ne tenait plus en place.

– Ouais, combien je vais toucher, Mama ?

Mama rabattit le couvercle de la valise. Elle les dévisagea l'un après l'autre, et elle retourna lourdement s'asseoir dans son fauteuil. Ils l'observaient, interloqués. Eddie eut un tic d'impatience.

– Ben, qu'est-ce qui vous prend, Mama ? Envoyez le pognon, quoi !

Mama leur fit front en les scrutant de ses petits yeux brillants.

– Tous les billets de cette valise ont un numéro. Vous pouvez mettre votre tête à couper que les fédés en ont la liste. Ce fric, c'est de la dynamite.

Eddie manqua s'étrangler.

– Qu'est-ce que vous dites ? On peut pas s'en servir ?!

– Bien sûr que si, vous pouvez vous en servir – si vous avez envie de vous offrir un aller simple pour la chaise électrique.

Il y eut un silence sinistre.

– Je vous dis que si vous claquez ce pognon aujourd'hui, autant vous suicider tout de suite.

Flynn explosa.

– Eh ben, merde, alors ! Pourquoi on s'est donné tant de mal, si c'est ça ?

Mama gloussa.

– Allons, les enfants, calmez-vous. Je me suis occupée de tout. J'ai appelé Schulberg. Il est disposé à prendre ce fric et le mettre au frais pendant plusieurs années. En échange, il nous refile cinq cent mille en billets anonymes.

Woppy était indigné :

– Quoi ! La moitié seulement ?!

– C'est normal, c'est sa part pour son risque. Cinq cent mille tickets dont on peut se servir, ça vaut mieux qu'un million qu'on peut pas utiliser.

Eddie se frotta l'aile du nez avec le pouce, dubitatif. L'ambiance était plombée.

Brusquement, Slim cracha par terre.

– Pour causer, Mama, ça, tu t'y connais !

Il alla se verser un verre de whisky et il revint s'avachir sur le sofa. Eddie renchérit :

– C'est vrai, quoi : y a pas de quoi pavoiser, Mama. Moi, je comptais bien toucher près de deux cents sacs !

Mama affecta d'éclater de rire.

– Je m'en doute un peu ! Mais faudra te faire une raison, mon gars.

Woppy redemanda avec inquiétude :

– Alors, combien qu'on aura ?

– Vous aurez chacun soixante-dix mille dollars, et moi cent cinquante – comme d'habitude, pour les frais de la maison et tout. Sur ma part, je donnerai aussi quelque chose à Johnny pour qu'il garde sa bouche fermée. Mais vous les toucherez pas tout de suite non plus. Je vous connais trop bien, vous autres. Si vous mettiez la main sur autant de pognon, vous auriez rien de plus pressé que de le foutre par les fe-

nêtres. Vous feriez une telle nouba que vous auriez les fédés au train en moins de huit jours. C'est comme ça que la plupart des grands truands se font poisser : ils peuvent pas s'empêcher de faire étalage de leur oseille, et ça finit dans les grandes oreilles des flics.

Elle pointa son doigt sur Eddie.

– Qu'est-ce que tu leur raconterais, aux fédés, s'ils venaient te demander d'où tu tiens tant d'argent, tout d'un coup ? Vas-y, explique.

Eddie ouvrit la bouche, mais la referma sans rien dire. Il se rendait compte que Mama avait raison.

– C'est quand même un monde, non ? Moi qui croyais que j'allais être riche...

– Mais tu l'es. Le tout, c'est que tu sois patient. Et qu'on reste soudés ensemble.

\*

Slim entra nerveusement dans sa chambre et alluma sans se pré-occuper du garçon qui dormait. Il était à la fois excité par ce coup qu'ils avaient réussi facilement et furieux d'avoir vu la part qu'il es-comptait baisser de moitié. Il se dit qu'il allait se passer les nerfs avec le gamin. Après tout, il l'avait à sa disposition, il pouvait l'utiliser quand il voulait et comme il voulait, et, après ce que Mama venait de lui montrer, maintenant il savait faire. Il s'approcha du lit et retourna le drap. Le gosse dormait recroquevillé sur le côté, vers le mur, et portait le survêtement bleu pâle qu'il lui avait acheté comme pyjama. Il se dit que c'était peut-être une bêtise : en fait, il préférerait le voir complètement nu – ou alors en short, dans sa tenue de louveteau. Il s'assit à côté de lui. Il lui passa la main sur la joue, rebroussant les cheveux en arrière, puis il le prit par l'épaule et le fit tourner, amenant son torse sur le dos tandis que ses jambes restaient sur le flanc.

James se réveilla d'un coup, sans étape intermédiaire, paniqué, ne sachant plus où il était. Il retrouva au-dessus de lui la figure de ses cauchemars.

– Tu dormais ?

Le garçon lui paraissait toujours d'autant plus délicieux qu'il était apeuré. Il lui caressa la joue de nouveau, descendit dans le cou, le palpa intensément avec le pouce, s'enfonçant sous le col jusqu'à tâter la clavicule. Puis il toucha la saillie de l'épaule au travers du vêtement, pelota longuement le bras mince sous le tissu flottant, serra le poignet pris dans l'élastique plat au bout de la manche. Il vint sur la petite fesse tendue par cette position contournée, l'enroba de sa paume, et, mécaniquement, sans même qu'il l'eût voulu, ses doigts s'y crispèrent profondément. Le gamin s'étendit en gémissant et acheva de se mettre sur le dos. Slim lui passa la main sur le bas-ventre, tripota un moment

les petits organes relâchés qui roulaient dans le coton du pantalon, puis il se glissa sous le haut du survêtement et caressa le plexus chaud et durci par l'appréhension.

James détourna les yeux, écœuré par la sensation de cette main ignoble qui lui remontait sur le ventre comme une araignée, lui tripotait la poitrine, se faufilait pour le palper sous les aisselles. Soudain l'homme dit, avec un rire gras :

– T'aimes faire des saletés ?

James sursauta. Rien que le mot le rebutait.

– Tous les garçons aiment faire des cochonneries. À ton âge, j'adorais ça. Malheureusement, j'avais pas de copain, à ce moment-là.

L'homme se pencha lentement sur lui. Il l'embrassa sur la bouche avec un baiser mouillé. James fut recouvert par un calamar flasque. Envahi par l'horreur, il aurait voulu disparaître dans le matelas.

Slim se redressa. Il retira sa veste.

– C'est pour ça que je suis tellement content qu'on soit ensemble, maintenant, tous les deux.

Il se déshabilla entièrement. Il se demandait s'il allait ordonner au gamin d'en faire autant, mais il était tentant aussi, dans cette sorte de pyjama.

– Viens, je vais te montrer un truc que j'ai vu au cinéma, dans un film porno !

Il ricana encore plus lourdement tout en s'allongeant sur le dos, nu à côté du garçon. Il s'apercevait soudain qu'il allait pouvoir réaliser toutes ses envies, mais aussi d'autres trucs dont il n'avait jamais osé rêver. Il n'avait aucune limite.

– Viens par là, mon vieux.

Il le prit par le bras et, écartant les jambes, il le redressa, l'attira entre ses cuisses.

– Tu vas me lécher le cul... Ça, c'est vraiment cochon !

James, horrifié, se retrouva à quatre pattes entre les jambes ouvertes de l'homme. Il vit le membre rougeâtre tordu au-dessus du ventre, et surtout les poils, des poils clairsemés partout, à la base des testicules, sur les cuisses, entre les jambes.

– Allez, vas-y, qu'est-ce que t'attends ?

Il attrapa le garçon par l'épaule, l'obligea de se pencher sur lui, puis, le saisissant par les cheveux, il le conduisit de force entre ses fesses.

– Vas-y, quoi ! Suce-moi le trou... T'inquiète, je te le ferai après, tu vas adorer !

James avait fermé les yeux pour ne pas voir ce qui l'attendait, mais il sentit. Son front, son nez, sa bouche, heurtèrent les chairs

d'une puanteur acide, et il ne put s'empêcher de se débattre pour y échapper.

Slim le relâcha et se redressa brusquement, furieux.

– T'es toujours pas très gentil avec moi, je trouve ! J'en ai marre de toi !

Il le gifla avec colère.

– Je crois que je vais demander à Mama de revenir s'occuper de toi. L'autre fois, après, t'étais beaucoup plus gentil !

Il se rendit compte que claquer le gosse était aussi très satisfaisant. Le coup retentissant sur la joue délicate se mariait agréablement avec le vif mouvement des cheveux volant sur le côté, puis la trace des doigts qui restait imprimée en blanc sur le visage soudain empourpré. Il le referait dès que l'occasion se présenterait.

Agenouillé sur le lit, tremblant de tous ses membres, la joue en feu, James se rendit compte qu'il n'y avait pas d'issue. Et autant éviter que cette horrible femme vînt lui administrer une nouvelle correction.

– Non, attendez... Je vais... le faire... je vais...

– Ouais, mais tu dis ça seulement parce que t'as peur d'elle... En fait, t'as pas vraiment envie d'être mon copain.

– Mais si...

Il était désespéré.

– Alors, fais-le.

Slim s'adossa confortablement au mur, les genoux repliés et écartés.

– Viens.

Pour montrer sa bonne volonté, James s'avança timidement, mais en baissant les yeux pour ne pas voir où il allait devoir mettre le visage.

À l'idée de ce que le gamin était sur le point de lui faire, Slim bandait comme un Turc. Ce n'était pas tant une sensation qu'il attendait, que le plaisir de forcer le garçon à des trucs sales. Il voyait bien qu'il se penchait vers lui à contrecœur, mais il s'en fichait s'il le lui faisait. Et il le saisit par l'épaule pour l'attirer plus vite à lui.

James tremblait convulsivement. Sa figure n'était plus qu'à quelques pouces du derrière puant. Il pensait qu'il allait s'évanouir.

Slim ricana. Il lui prit le visage à deux mains et, incapable d'attendre davantage, il l'amena de force à lui, le collant entre ses cuisses. Il écarquilla les yeux en sentant le petit front heurter ses couilles, les cheveux délicieux se répandre sur son membre, le nez léger frotter contre la ligne de son cul.

– Vas-y ! Sors ta langue ! Lèche-moi !

Ce fut plus fort que lui : en se retrouvant brusquement au milieu de cette puanteur, James eut un hoquet irrépessible. Il régurgita. Il vomit entre les jambes de l'homme.

Slim le repoussa violemment en jurant.

– Merde ! J'y crois pas ?! Il m'a dégueulé dessus !

Il regardait ses cuisses et les draps pleins de vomi. Il se leva, fou de rage, et s'essuya comme il put avec un coin de drap.

– Petit salopard ! Tu vas me payer ça !...

James se recroquevilla au bout du lit, contre le mur, haletant, le ventre encore tordu par les spasmes.

– J'en ai marre de toi ! Je suis trop bon. Ça te fera du bien d'en baver un peu. Demain matin, je dirai à Mama de s'occuper de toi. Mais, cette fois, je lui dirai qu'elle fasse en sorte que tu comprennes. Pour de bon.

Il levait une jambe puis l'autre pour vérifier qu'il ne restait plus de traces sur lui.

– T'as été élevé dans la soie. Moi, c'est pas pareil : si je crachais dans la soupe, je peux te dire que Mama prenait le martinet et me flanquait une bonne tournée. Et, après, je la bouffais, sa putain de soupe !

Il s'immobilisa, électrisé par cette idée. Il dévisagea le gamin qui lui tournait le dos.

– Tiens, je vais te montrer, d'ailleurs ! Pas besoin de Mama : je peux m'en occuper moi-même !

Brusquement, il attrapa le garçon par le bras et le tira d'un coup hors du lit.

– Viens par ici !

Il l'entraîna comme un pantin vers la table où se trouvait encore le couvert de son dîner et, du revers de la main, il fit tout valdinguer : l'assiette, la fourchette, le verre, allèrent exploser par terre. Il poussa le garçon et le plia dessus.

– Bouge pas !

Il alla récupérer la ceinture en toile sur le short et, dans le placard, celle identique sur celui qu'il avait pris en réserve. L'idée d'administrer la correction lui-même le brûlait d'une nouvelle passion. Il revint vers la table où son souffre-douleur était resté courbé, tremblant, redoutant ce qui allait lui arriver. Slim lui attrapa le poignet, y enroula une ceinture, puis il l'attacha à un angle. Il fit de même avec l'autre poignet à l'autre coin. Le garçon était plaqué sur la table, les bras écartés devant lui. Slim retourna chercher dans l'armoire le ceinturon qu'il utilisait quand il portait un jean pour bricoler. En revenant, à la vision du gamin plié en deux, son émotion redoubla. Plusieurs images se superposaient dans son esprit brouillé : celle de lui, petit, lorsque sa

mère le corrigeait, et celle qu'il avait devant les yeux, le gosse qu'il allait sangler lui-même. Une violente érection soulevait son engin. Il s'approcha, la ceinture à la main. Il était impressionné ; il se sentait soudain investi d'un rôle paternel. Il repoussa le haut du survêtement, puis il attrapa l'élastique du pantalon qu'il baissa sur les cuisses. Le garçon avait gardé son caleçon dessous ; en le lui faisant passer sous les fesses, Slim sentit des piques électriques traverser son sexe tressaillant. Il caressa le derrière tendu vers lui.

– Tu vas voir : après, tu seras beaucoup plus gentil avec moi !

Il se redressa, recula d'un pas. Il tremblait de désir devant la finesse de ces jambes nues, encadrées en haut par le vêtement froissé sur le dos, en bas par le petit tas des culottes sur les chevilles. Il enroula le ceinturon sur son poing. Il se passa la langue sur les lèvres.

\*

Mama était allongée dans son lit, mais elle ne dormait pas. Elle se rappelait le partage et se félicitait que ses hommes se fussent finalement inclinés devant ses arguments. Elle avait de nouveau réussi à s'imposer comme la tête pensante dont ils ne pouvaient se passer... Elle fut soudain dérangée par des cris qui venaient, au travers du mur, de la chambre de Slim. Elle l'entendit qui braillait : « J'en ai marre de toi !... » Elle sourit : est-ce qu'il commencerait à se lasser de son hochet ? Elle pourrait enfin se débarrasser de ce pensionnaire encombrant, dernier témoin qui les mettait en danger. Puis elle reconnut des claquements de ceinture, accompagnés de hurlements déchirants. Petit à petit, une idée lui vint.

\*

Quand Slim eut une crampe dans le bras, il s'arrêta ; sinon, il aurait continué, tellement il était enivré. Il regarda le garçon courbé en deux : sous la violence des coups, il avait poussé la table jusqu'à ce qu'elle vînt buter contre le mur. De larges bandes d'un rouge vif se boursouflaient l'une sur l'autre, et à plusieurs endroits le sang avait coulé. Maintenant, il fallait qu'il s'assouvît.

Il alla récupérer sous le lit le tube de vaseline qu'il y avait planqué après la fin de la « leçon » de Mama. Il revint derrière le garçon pantelant et il lui en étala une bonne quantité entre les fesses. Le même avait à présent le fion tellement sensible qu'il faisait des ruades dès qu'il le frôlait. Puis il l'attrapa par les hanches, prit soin de bien viser en se la guidant avec la main comme il avait compris qu'il devait faire, et il poussa. Il entra comme un couteau, en deux temps : d'abord la chair résiste, puis la peau cède et la pointe de la lame pénètre d'un coup. Quand son gland fut logé, il changea d'angle d'attaque et

s'enfonça tout au fond. À chaque fois, le gosse poussait des hurlements stridents. Tout le temps qu'il forniqua, il tenait le garçon à bras-le-corps qui claquait contre la table comme un drapeau au vent.

\*

Le lendemain, la chaleur avait encore monté d'un cran. Et après le dîner, toute la bande s'était retrouvée dans la salle de séjour dont on avait ouvert les baies en grand. Mama somnolait, prise par la digestion. Eddie était renversé dans un fauteuil et paraissait plongé dans un abîme de réflexion.

Doc fumait son cigarillo en s'imbibant lentement de scotch. Il pensait au père Blandish qui, littéralement, venait de jeter un million de dollars par la fenêtre, mais qui pour autant n'aurait plus aucune nouvelle, pas un seul coup de fil, et dont la vie se résumerait à l'enfer d'attendre des enfants qu'il ne reverrait jamais.

Slim, de son côté, répandu dans le canapé, lisait un illustré, absorbé par une histoire de cow-boys et d'indiens où un jeune éclaireur était capturé par les Iroquois et se retrouvait, devant un grand feu, ligoté au poteau de torture. Ce genre de scènes lui plaisait toujours beaucoup, surtout que l'éclaireur était plutôt mignon, un petit brun sympathique et, à la perspective de ce qui pourrait bien lui arriver, il avait une demi-érection... Soudain, il lui vint une idée : pourquoi ne s'amuserait-il à torturer le gamin ? Il l'avait déjà bien corrigé la nuit précédente, mais une nouvelle petite séance le rendrait certainement plus souple, plus docile. De nouveau, il fut grisé à la perspective qu'il pouvait faire ce qu'il voulait, qu'il n'avait aucun frein.

Woppy avait proposé à Flynn une partie de 421, et ils s'installèrent devant une table basse. Ils prirent une feuille de papier où ils notèrent leurs mises virtuelles : c'était le moyen qu'ils avaient trouvé de profiter de cet argent qu'ils n'avaient pas encore touché. Woppy fit sauter dans sa main noire les dés ivoire qui roulèrent sur le tapis de feutrine verte. Ils s'immobilisèrent en affichant 2, 4, 6. Woppy laissa le 6, relança les deux autres, et obtint un 1 et un 6 supplémentaire. Il fit rouler le 1. Il obtint un troisième 6. Il exulta !

– La baraque !... En trois coups. À toi, mon pote !

Flynn ramassa les dés en lui jetant un mauvais regard. Trois 6 étaient difficiles à battre. Il lança les dés. Au premier coup, il obtint 2, 3, 4. Il prit le 3, le fit rouler, et obtint un 1. Il s'exclama, incrédule :

– 421 !

Mais Woppy ricana :

– T'as joué que deux coups. J'en ai fait trois...

Flynn, furieux, ne dit rien. Sauf à ressortir la même combinaison, il avait perdu. Il prit le 1, le fit rouler, et obtint un 3. Rageur, il cracha par terre.

Slim se leva soudain et sortit. De nouveau il bouillonnait d'excitation, se félicitant de la bonne idée qu'il venait d'avoir. Mais il allait changer de jeu, plutôt que les cow-boys et les indiens, il jouerait aux nazis : un pote d'Eddie, revenu d'Europe après le débarquement, leur avait raconté ce que la Gestapo faisait là-bas, et cela lui donnait plein d'idées.

Il traversa le hall et sortit la clé pour ouvrir sa porte. Le gosse était allongé à plat ventre sur le lit. Au bas du short, on voyait encore s'entremêler sur les cuisses les marques sombres de la correction qu'il avait reçue la nuit précédente.

James, qui depuis un moment était taraudé par une envie qu'il ne pouvait assouvir seul, se redressa.

– Euh... Est-ce que je pourrais aller aux toilettes ?

Slim fronça les sourcils. Il en avait marre, chaque fois que ce petit con voulait pisser, de devoir l'amener aux chiottes comme on va promener un clébard ! Il se demanda s'il n'y avait pas moyen d'installer une cuvette dans sa chambre, puis il lui vint une idée. Il ressortit chercher dans le placard du palier un seau en zinc, et il revint le déposer devant le garçon qui l'attendait debout, en chaussettes.

– Voilà. T'as qu'à faire là-dedans.

James resta déconcerté. L'homme ne bougeait pas, planté près du seau. Allait-il devoir faire cela devant lui ? Mais il le houspilla :

– Alors ? Qu'est-ce que t'attends ?

Pris par l'envie pressante, il déboucla la ceinture de toile et se déboutonna. Baissant les yeux, il tira la fermeture-éclair et descendit rapidement le short avec le caleçon. Il s'assit prudemment sur le seau dont heureusement le bord était recourbé, mais qui s'enfonça tout de même douloureusement dans ses cuisses sensibles.

Slim, qui s'attendait à ce qu'il pissât debout, fut brusquement intéressé par la scène. En fait, le gosse avait envie de plus que ça ; et il n'avait jamais vu quelqu'un faire ses besoins devant lui. Il se passa la pointe de la langue sur les lèvres : c'était nouveau et tout à fait excitant, surtout s'agissant d'un garçon. Il l'observa attentivement, avec ses avant-bras appuyés en travers des cuisses et ses culottes sur les chevilles. Il en faisait le tour pour l'examiner de tous côtés quand il entendit soudain le jet résonner dans le fond métallique. Il fut surpris du trouble que ce bruit lui causa. Il ne résista pas au plaisir de caresser la nuque du gamin, soulevant le rideau léger de ses cheveux tièdes, comme pour l'encourager, et son érection monta. Il avait vraiment envie de « jouer » avec lui. Il se rendait compte cependant que cette tenue de louveteau ne convenait pas pour un jeu de nazis. À l'heure

qu'il était, tous les magasins de la ville étant fermés ; il se demanda s'il pourrait trouver dans la maison d'autres fringues. Soudain, il eut une illumination.

Il ouvrit son placard et prit une chaise sur laquelle il grimpa pour fouiller l'étagère la plus haute. Lorsqu'il était enfant, un printemps, sa mère avait rangé ses vêtements d'hiver, mais, quand un an plus tard le froid était revenu, Slim avait grandi et ils étaient devenus trop petits. Toutefois, comme ils étaient encore en bon état et que Slim y était attaché, il les avait conservés bien qu'il ne dût plus jamais s'en servir. Il retrouva ainsi un pull à col roulé écru, un jean délavé, une paire de baskets bleues, et il exhuma même les chaussettes blanches que sa mère lui faisait porter dans les grandes occasions – des « chaussettes blanches », un truc vraiment incroyable, sorti d'un passé oublié !

En déposant les affaires sur le lit, il remarqua que le garçon paraissait contracté, ramassé sur lui-même : il comprit qu'il était en train de chier ! Cela l'intéressa au plus haut point... Il s'accroupit derrière et, lui soulevant la chemise, il lui appuya légèrement sur le dos.

– Avance-toi.

James, qui était sur le point d'arriver au bout de ses efforts, sous la pression de cette main qui lui était toujours aussi odieuse, reporta en avant son poids sur ses cuisses qui s'appuyaient sur le bord du seau. Un instant, cela lui fit refouler ce qu'il était proche de sortir, mais par la force de l'envie le mouvement naturel reprit assez vite.

Slim, qui surveillait au bas du dos la fente qui séparait les fesses, tressaillit en voyant soudain apparaître une excroissance brune. Il suivit l'expulsion progressive du gros ver, qui se tortillait pour s'extraire de son refuge, et oscillait à chaque poussée, dur et noduleux au bout, plus lisse et tendre ensuite. Il n'hésita qu'un instant à tendre la main, et le cigare s'enroula dans le creux de sa paume. Quand le sphincter se resserra, le détachant après l'avoir moulé en pointe, Slim l'examina. Il n'avait jamais fait cela, même avec sa propre merde. Il mit le nez dessus : l'odeur chaude et parfumée qui en monta ne lui déplut pas ; elle était plus douce et discrète que celle de ce qu'il faisait lui-même. Il entendit d'autres chutes indiquant que le garçon finissait de se vider, mais il ne s'y intéressait plus. Il se débarrassa de ce qu'il avait dans la main en le glissant dans le seau, puis il tira son mouchoir pour s'essuyer.

James sentit son petit orifice se refermer et ses muscles internes refluer, ce qui lui signala qu'il avait terminé. Il se serait levé s'il ne lui avait manqué un accessoire indispensable.

– Heu... Je pourrais avoir du papier, s'il vous plaît ?

Slim lui tendit son mouchoir.

– Tiens, t'as qu'à prendre ça.

James fut horriblement dégoûté à la perspective de toucher avec la main le mouchoir de cet homme, mais on ne lui laissait pas d'autre choix. Il l'attrapa donc du bout des doigts, en limitant au maximum la surface de contact, et il se le glissa entre les cuisses. Il était plus écoeuré par l'idée du mouchoir sur ses fesses que par ses propres excréments. Après un essuyage sommaire, il le rendit et l'homme le jeta dans un panier à côté du placard. Il s'était relevé et remontait le caleçon, lorsqu'un ordre l'arrêta.

– Non, te rhabille pas. Tu vas mettre ça.

James découvrit les vêtements sur le lit.

– Garde que le tricot de peau et le caleçon.

Slim observait attentivement le gosse tandis qu'il dégageait les pieds de son short, déboutonnait sa chemise, la retournait sur ses bras. Il tressaillait de plaisir. Il l'utilisait selon ses caprices, le déshabillait et l'habillait comme un baigneur. C'était incroyablement bandant, il n'avait jamais rêvé connaître un tel plaisir. En l'observant qui prenait le pull sur le lit, il ajouta :

– C'était à moi, quand j'étais petit. J'avais que dix ans : ça sera peut-être un peu serré pour toi, mais tu devrais entrer dedans.

Le vêtement lui paraissait propre, mais à l'idée qu'il avait été porté par cet homme qui lui répugnait tant, même enfant, James était profondément écoeuré. Il lui fallut pourtant l'enfiler. En y enfonçant la tête, il sentit un relent un peu aigre, comme si son propriétaire l'avait marqué indélébilement, que la lessive n'avait pas pu venir à bout de son odeur corporelle. Le col en était effectivement serré et il eut du mal à le passer, les manches, un peu courtes, ne couvraient pas ses poignets, et le bas s'arrêtait sous son nombril, laissant voir une ligne de son ventre au-dessus du caleçon.

Slim s'était figé. Il regardait fixement le torse du garçon moulé dans le pull qu'il avait porté petit ; il le regardait s'asseoir sur le lit, enfiler les chaussettes blanches que sa mère lui avait achetées ; il le regardait enfoncer les jambes dans le jean clair, se relever pour le boutonner exactement comme il l'avait fait vingt ans plus tôt. Il avait l'impression d'être un fantôme, de voyager dans le passé, de se revoir lui-même de l'extérieur, avec cet émerveillement, cette incroyable nouveauté de se découvrir beau : soudain, il avait de magnifiques cheveux blonds qui enveloppaient un visage angélique, des yeux troublants, des lèvres qu'on avait envie de baiser. Et comme les vêtements étaient un peu trop petits pour lui, le gamin s'y trouvait serré de façon tout à fait délicieuse...

James se rassit et prit les baskets. Elles n'étaient pas propres, pour le coup, et sentaient le vieux caoutchouc. Il lui fallut pourtant y enfiler les pieds, puis tirer les lacets, les nouer.

Quand le garçon eut terminé, Slim dut faire un effort pour s'arracher au charme qui l'avait envoûté. Il le fit lever, évolua autour de lui en l'examinant de la tête aux pieds, lui posant la main sur l'épaule, la glissant tout le tour du col roulé. Il était comme un fou, ne sachant plus par quel bout le prendre. En observant les petites fesses serrées dans le jean, il se rendit compte qu'il avait envie de les toucher et ne le faisait pas, intimidé, puis il se rappela qu'il faisait ce qu'il voulait, et il mit la main sur le derrière du gosse. En le caressant au travers de la toile tendue du pantalon, il eut un frisson qui lui parcourut toute la moelle épinière jusqu'au bout de son sexe gonflé.

James sentait cet horrible désir dégouliner sur lui. En l'absence de chemise, le pull le grattait, et le jean trop petit le comprimait entre les jambes. Mais le pire restait la sensation d'être en contact avec des vêtements portés par cet homme, un contact qui l'enveloppait totalement, dans tous les recoins de son corps, jusque sous les bras.

Dans un état second, Slim s'assit sur la chaise et, enroulant les reins du garçon dans son bras gauche, il l'attira sur ses genoux. Il le saisit par la nuque et le dirigea vers lui : il l'embrassa à pleine bouche. Et, tout en lui caressant le torse de la main droite, montant et descendant de plus en plus intensément depuis la hanche jusqu'à l'aisselle, il lui enfonçait passionnément la langue dans la bouche, il le suçait, il l'aurait aspiré, il l'aurait avalé s'il avait pu. Il était pris de tressaillements, tout comme s'il était en train de jouir, tant l'impression était vive. Puis il amena la main entre les cuisses du garçon et lui tripota frénétiquement la braguette. Il avait maintenant presque des sentiments amoureux pour le petit Blandish et il aurait voulu que lui aussi prît du plaisir. Mais il ne sentait rien monter dans le pantalon, malgré tous ses efforts le pubis restait désespérément plat, il ne comprenait pas pourquoi.

James, évidemment, était très loin de ressentir une quelconque émotion sexuelle : immobilisé dans le bras nerveux de l'homme, rempli de sa langue gluante, barbouillé de sa salive, il n'aurait pas eu d'impression différente si un cheval lui avait recouvert le visage à pleines babines.

Soudain Slim repoussa le garçon. Il en était fou. Il l'aimait si fort qu'il fallait qu'il en jouît le plus intensément possible. Il le remit sur ses jambes et se leva :

– Viens !

Il attrapa son pistolet et, saisissant le gamin par l'épaule, il le poussa dehors.

Dans le hall, alors qu'il s'essuyait encore discrètement la bouche du revers de la main, James entendit des voix qui venaient de la salle de séjour, et il tendit l'oreille en essayant de savoir si sa sœur ne s'y

trouverait pas... En voyant qu'on le reconduisait à la cave, son angoisse s'accrut.

Slim descendait l'escalier en poussant le gosse du bout de son pistolet dont il lui enfonçait le canon entre les omoplates. Il avait commencé d'entrer dans son jeu.

Malgré la menace, quand ils arrivèrent en bas, James se retourna :

– S'il vous plaît... dites-moi... Ma sœur, c'était pas vrai, hein, elle va bien ? Elle est où ? Je voudrais la voir.

D'abord surpris, Slim ricana :

– Elle va très bien ! Elle est tout à fait tranquille, maintenant. Mais, non, tu peux pas la voir.

Puis il bouscula le gamin pour le faire avancer et lui donna une taloche sur la nuque.

– Allez, ouste ! Et ça suffit avec tes questions.

Il déverrouilla la porte et, d'une bourrade, il le poussa dans la cellule.

– Lève les bras. Je vais te fouiller.

Le garçon obéit, éberlué, et, ayant glissé son pistolet dans sa ceinture derrière lui, il lui tâta les flancs comme s'il recherchait une arme. Il lui palpa les poches du pantalon, puis il lui passa sur les cuisses, les prenant l'une après l'autre dans le cercle de ses mains et coulisant vers le bas jusqu'aux chevilles. Slim tremblait d'excitation en sentant son personnage s'installer en lui.

– Allez, couche-toi là-dessus.

Le garçon s'étant allongé à plat ventre sur le matelas, Slim l'attrapa par le bras et le fit se tourner sur le dos. Il lui saisit les poignets et y referma les anneaux des menottes fixées au mur. Puis il marcha autour du lit, comme un officier qui fait les cent pas. Le gamin était magnifique dans cette tenue, étendu sur le dos, les bras retournés vers le mur et les poignets enchaînés, découverts par les manches trop courtes ; les jambes étaient légèrement écartées, et il ne pouvait détacher son regard de la tache blanche des chaussettes qui dépassaient de ses vieilles baskets bleues. Il cherchait une bonne idée. Il se souvenait que le copain d'Eddie leur avait raconté que les mecs de la Gestapo plongeaient la tête de leurs prisonniers dans une baignoire pour les faire suffoquer, mais il aurait fallu pour cela aller dans la salle de bains, et puis il n'avait pas envie de se mouiller. Ils utilisaient aussi l'électricité sur les organes génitaux, mais il ne savait comment s'y prendre, il n'y connaissait rien... Il pourrait le fouetter avec un câble, en revanche : il imagina le gosse nu, les poignets enchaînés au plafond, le dos et les fesses traversés de cinglons ; ça lui plaisait déjà davantage. Il était tellement échauffé par la recherche d'un supplice qu'il en avait des tics nerveux. Il sortit une cigarette et l'alluma.

James évitait de porter le regard vers l'homme, mais il le sentait qui le détaillait intensément des pieds à la tête... Soudain son visage s'éclaira. Mais son sourire était si mauvais, si cruel, qu'il en fut pétrifié. Il ferma les yeux pour y échapper, et attendit le pire.

La cigarette ! Voilà ce qu'il fallait. C'était exactement ce dont il avait envie. Euphorique, il observa chaque partie du garçon, et son corps exposé l'appelaient de tous côtés !... Il s'assit au bout du matelas, à côté de ses pieds. Il caressa la cheville, prise dans la chaussette, tout en jetant un coup d'œil au gamin : il voyait bien qu'il avait peur, et le laisser dans le doute lui faisait encore plus peur. Il tira lentement sur un lacet en regardant le nœud se résorber, puis il desserra la chaussure, l'attrapa par le talon, la retira, et découvrit le pied magnifique : il était gainé dans cet étui immaculé, chaud et tendre, marqué de fines lignes comme des petits sillons réguliers, pointu au bout, creusé dessous, avec derrière un tendon mince et nerveux. Il le caressa un moment, émerveillé comme un enfant qui voit pour la première fois tomber la neige.

James sentit les doigts de l'homme se glisser sous la jambe du pantalon et il frissonna. On attrapait le haut de la chaussette, on la baissait sur sa cheville, on la lui retirait tout à fait. Son pied nu fut tenu dans cette main flasque, moite, qu'il ne supportait pas, au point d'en avoir des frémissements de dégoût.

Slim était ébahi par la fraîcheur de la peau claire, la perfection des doigts de pied finement ciselés, et par les ongles roses, délicats comme des pétales miniatures. Et tandis qu'il égrenait sous le pouce les petits orteils encore tout chauds, il se demandait pourquoi il n'avait pas lui-même été aussi beau ? Il bandait comme un âne et il fallait qu'il fît quelque chose de cette plénitude, qu'il se l'appropriât d'une manière ou d'une autre, qu'il la consumât. Il empoigna la cheville dans la main gauche, il tira sur sa cigarette, puis il en approcha le bout incandescent de la plante des pieds. Brusquement le garçon se tendit : il avait senti la chaleur de la braise. Quand il la lui appliqua sous le pied, il bondit sur le matelas en hurlant ; il cherchait à replier la jambe, mais il le retint sans peine. Il adorait le faire sauter en l'air comme ça. Il le brûla encore, sur la jolie courbe que formait le gras du pouce, et le gamin secouait sa jambe comme un damné. Il criait, affolé :

– Arrêtez ! arrêtez ! S'il vous plaît !...

Slim le regarda un instant qui tirait sur ses bras et rejetait la tête en tous sens. Une sorte de tremblement l'avait saisi ; sa verge se redressa encore, formant un dôme dans son pantalon. Il se rendait compte que torturer le gosse était terriblement plus grisant que le caresser. Il tira sur sa cigarette pour la ranimer, il se pencha sur le pied qu'il avait bloqué sous son bras, et il brûla la peau délicate de la cheville, sur le côté. Chaque fois, il laissait un petit rond rouge et grisâtre, et chaque

fois le gamin poussait un hurlement qui lui vrillait délicieusement le cerveau.

Soudain James sentit qu'on le relâchait, et aussitôt il replia les jambes. Les pleurs lui obscurcissaient la vue. La douleur était atroce. Pourquoi cet homme lui faisait-il cela ? De quoi le punissait-il encore ?

Slim jeta la cigarette qui était presque terminée. Il se releva, mais pour se rasseoir au niveau de la taille du garçon. Il lui sourit doucereusement. Son beau visage marqué d'incompréhension était parcouru de larmes qui lui coulaient jusque dans le cou. Au travers du petit pull, il lui caressa tendrement le ventre, avec des mouvements ronds et affectueux, rassurants, remontant lentement vers le plexus creusé par l'anxiété. Puis, avec une jubilation sourde dont il ignorait lui-même l'origine, il le prit par les hanches. Il ne lui avait pas donné de ceinture, et il déboutonna le jean directement. Il était enivré par l'idée que, des années plus tôt, il défaisait pareillement cette braguette, mais alors qu'il était lui-même dans le pantalon ! Les boutons nickelés sautèrent sous ses doigts, exactement comme les fois où, excité par un prurit coutumier, il se préparait à se branler. Il y avait là un mystère qui l'étourdisait, qui lui donnait le vertige... Il tira sur les côtés du jean pour le faire descendre en travers des cuisses. Le triangle du caleçon blanc resplendit, encadré dans l'ouverture en V de la braguette.

James haletait, oppressé, craignant que le pire ne fût encore à venir.

– S'il vous plaît... monsieur...

Slim alluma une autre cigarette, bien en vue du garçon, puis il lui tapota la joue affectueusement. Il se pencha sur l'intérieur de ses cuisses qu'il avait découvertes. Écartant de la main gauche le bord du caleçon, à côté de l'aine, il suivit avec le majeur droit, celui qui pinçait avec l'index la cigarette fumante, le tendre sillon à la naissance de la cuisse. Il tira une bouffée, il se coucha à demi sur le garçon pour l'immobiliser, puis il appliqua la braise dans ce petit creux. Le gamin bondit sous lui comme un dément. Il le regarda secouer la tête en tous sens, affolé par la douleur, et il le trouva éblouissant avec ses cheveux magnifiques qui volaient autour de son visage d'ange désespéré. Il raffermi sa prise, et il le brûla une nouvelle fois sur l'aine, un peu plus près de la hanche.

Quand l'homme le relâcha, James se tortillait comme un ver, tirant sur ses bras en vain, se recroquevillant et rampant en crabe sur le côté pour s'en éloigner le plus possible.

Slim se dit que ce serait plus agréable si le garçon était mieux immobilisé. Il sortit de la cellule, sans prendre la peine de la refermer puisque le gosse était attaché, et il passa dans le garage voisin.

Quand James le vit rentrer avec un rouleau de corde à la main, il haletait encore de douleur. Il gémit :

– Non... s’il vous plaît... j’ai rien fait...

Slim lui attrapa les jambes et les tira fermement vers le pied du lit. Il fit plusieurs tours avec la corde sur les chevilles, enfermant ensemble celle qui était nue et celle qui était toujours enveloppée de la chaussette, il serra énergiquement en faisant un bon nœud, puis il en attacha le bout sous le matelas, à une traverse de palettes.

James, maintenant retenu aux deux extrémités de son corps, ferma les yeux ; les larmes coulaient sous ses paupières. Comment était-il arrivé dans ce cauchemar ?

Slim vint se rasseoir à côté du garçon. Il attrapa l’élastique du caleçon et, retenant sa respiration, il le tira vers le bas jusqu’à ce qu’il rejoignît le pantalon sur les cuisses. Il prit la petite pine amorphe et la manipula avec délices. Pourquoi n’arrivait-il pas à la faire bander ? Il avait tellement envie de la voir monter entre ses doigts, se dresser comme les crosses des fougères après la pluie, comme les lapins hors de leur trou, vifs et sautillants. Il faudrait qu’il demandât à Mama, elle aurait peut-être une idée. Il la retourna vers le haut, s’empara des petits testicules, et les fit rouler sous les doigts de sa main gauche pour les dégager. Il tira une bouffée, et avec un plaisir intense, il appliqua le bout de la cigarette sous les bourses, tout près de l’aîne. Le garçon fut secoué de transes formidables, électriques, et maintenant il n’avait plus besoin de se donner la peine de le contenir. C’était si excitant de lui brûler les couilles qu’il ne put s’empêcher de le marquer à plusieurs reprises, de chaque côté, descendant sur le périnée aussi loin que le laissaient faire les jambes tendues. Il se rendait compte que le gosse devait souffrir atrocement, mais ça lui apprendrait à faire sa pimbêche, à faire des manières quand il l’appelait au lit.

James hurlait maintenant en continu, il bondissait sur le matelas, et, en plein désespoir, il s’était mis à crier :

– Au secours ! Au secours !...

Slim se redressa en inspirant profondément, sortant à demi de l’émotion qui le submergeait. Il regarda le garçon et comprit seulement à cet instant ce qu’il disait. Il rit :

– Qui tu veux qui vienne à ton secours ? Tu préférerais quand c’était Mama qui s’occupait de toi ?... Mais, maintenant, c’est fini mon pote, c’est moi qui vais te chouchouter. Et moi, je suis un homme. Faut que t’apprennes la différence. Faut surtout que tu comprennes que tu dois être plus gentil avec moi...

Il caressait pensivement la poitrine du garçon, et il froissait légèrement le pull entre ses doigts, en essayant de retrouver la sensation qu’il en avait à l’époque où il le portait, quand c’était son torse qui s’y trouvait. Il ne pensait plus du tout à son jeu, il était complètement ab-

sorbé par cet instant, plus rien d'autre n'existait. Puis il remarqua la main, enfermée dans l'anneau d'acier, et aussi l'intérieur du poignet, découvert par la manche que la position avait tirée au milieu de l'avant-bras. Et, mollement, il caressa du gras du pouce les fins tendons qui tressaillaient. Puis il y appliqua la cigarette. Au cri, il frissonna, et son membre fut parcouru d'un nouveau soubresaut. C'était si beau ces marques qu'il faisait sur la peau tendre ! Il se demanda si elles étaient définitives, si comme un tatouage le gamin en garderait la trace toute sa vie... Il lui passa la main sur la joue. Il était magnifique avec ses grands yeux brillants de larmes, voilés de mèches éparpillées, avec son nez régulier, sa bouche délicieuse, son menton tellement mignon. Il lui aurait bien brûlé les lèvres – il les avait si fraîches ! –, mais cela l'aurait défiguré, il aurait eu moins de plaisir ensuite à les lui sucer. C'était comme pour les yeux : il ne voulait pas éteindre ce qui le fascinait tant.

James sentit cette tendresse vers lui, et il supplia :

– S'il vous plaît, détachez-moi... Je ferai tout ce que vous voudrez...

Slim resta bête. Puis, il dit, sérieusement :

– Mais là, tu fais ce que je veux...

Le désir qui l'aimantait vers le jeune garçon redoubla. Oui, c'était cela, il l'avait là, et il lui faisait exactement ce qu'il voulait – il ne voulait rien d'autre. Obscurément, il découvrait qu'il l'aimait comme il n'avait jamais aimé personne, qu'il avait presque du mal à le regarder, tellement il le trouvait éblouissant... Son attention s'arrêta sur le col roulé, étroitement appliqué autour du cou, et son émotion se renflamma. Il avait une passion pour le cou, il ne savait pas pourquoi. Il avait enfoncé sa lame dans la gorge de la fille et il adorait enfoncer les doigts dans celle de son frère. Étrangler un gamin, il n'avait pas encore fait cela... Il jeta la cigarette et en alluma une autre. Puis il se pencha sur le garçon avec concentration, il le saisit par la tête, sa main gauche se plongeant délicieusement dans les mèches blondes qui se tordaient sous ses doigts, et il l'obligea à l'incliner sur le côté. Du bout des doigts de la main droite, il tira légèrement sur le col roulé pour dégager le cou, et la fumée bleue de la cigarette s'élevait en caressant la joue. Il appliqua le bout incandescent sous l'angle du menton, entre la pointe des cheveux et le vêtement. Il le brûla plusieurs fois, en remontant, et il termina juste derrière l'oreille. Le gamin électrisé sautait dans tous les sens. Quand il le lâcha et qu'il vit les quatre petits ronds sombres qui marquaient la peau, il en eut une telle envie qu'il ne put se retenir plus longtemps. D'un seul mouvement il jeta la cigarette et se leva, il se débraguetta, puis il grimpa sur le matelas où il s'agenouilla à califourchon au-dessus de la poitrine du garçon.

James vit l'effrayant organe coudé jaillir devant ses yeux. Il en eut une sorte de soulagement : peut-être allait-il ensuite le laisser ?

Slim lui enferma le visage dans ses deux mains et lui enfila son machin de force dans la bouche. Puis, se retenant d'un bras au mur, reprenant de l'autre le garçon par les cheveux, il s'activa à le pistonner jusqu'au fond de la gorge. Bientôt il explosa, crachant des flots de sperme, son corps fut traversé de spasmes d'une violence extrême, il se tordait comme un serpent sous une botte. Son membre ressortit, et il se finit en honorant de giclées alanguies, d'un jaune glaireux, le tendre visage qu'il adorait.

\*

Mama, depuis la salle de séjour, avait vu Slim descendre le jeune Blandish à la cave, mais elle s'était bien gardée de bouger. Puis elle remarqua, quand le silence fut revenu, que son fils rentrait seul dans sa chambre, l'air assommé. Il s'était probablement épuisé avec le petit, à en avoir les couilles retournées ; il allait sûrement écraser ; c'était le moment.

Elle grimpa péniblement l'escalier et, sans frapper, elle entra dans la chambre de Doc. Elle lui secoua l'épaule.

– Doc ! C'est moi, Mama !

Doc, qui ne dormait pas, se redressa, aussitôt inquiet.

– Quoi ?! Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Levez-vous. Venez avec moi. Et prenez de quoi faire une piqûre...

Quand ils arrivèrent devant la porte de la cellule, Mama eut un sursaut d'angoisse en la trouvant entrebâillée. Elle se précipita : elle fut rassurée de voir que le fils Blandish était bien là. Mais tout de même ! C'était tout Slim. Il était tellement négligent qu'il finirait par commettre l'irréparable.

Doc entra à son tour et eut le cœur navré en découvrant le jeune garçon qui les regardait, désespéré, attaché par les poignets au mur et par les pieds avec une corde, les culottes sur les genoux, marqué de nombreuses brûlures. Mama ne lui laissa pas le temps de s'apitoyer :

– Allez-y. Traînez pas. Faudrait pas qu'il débarque maintenant !

Doc s'assit sur le bord du lit.

– N'aie pas peur... Je suis venu te... te soulager.

Tout en détachant un de ses poignets, il essaya de lui sourire.

– Tu vas te reposer....

Il se rendit compte honteusement qu'il utilisait les mêmes mots qu'il avait eus pour sa sœur. Il remonta la manche du pull au-dessus du coude. Puis il ouvrit sa mallette noire, et il remplit la seringue en évitant que le garçon ne vît ces préparatifs. Il allait prendre un coton et

de l'alcool, puis, le cœur brisé, il pensa que ce n'était pas nécessaire. Il s'approcha du bras, magnifiquement fin, ouvert, délicat – sans défense. Comme il hésitait encore, il entendit dans son dos Mama le rabrouer :

– Allons Doc ! Ne lambinez pas ! Qu'on en finisse.

Il rassembla ses forces, et il enfonça l'aiguille d'acier dans la peau tendre. Son pouce fut pris d'incoercibles tremblements tandis qu'il appuyait sur le piston.

Quand il eut retiré l'aiguille, il caressa affectueusement la joue du jeune garçon.

– Voilà. Tes ennuis sont terminés. Dors bien, petit.

Il se releva et se retourna. Pour la première fois depuis des siècles, il pleurait.

Mais Mama, qui veillait à tout et ne voulait rien laisser au hasard, s'approcha du gosse. Elle lui rabattit sa manche, puis elle lui renferma le poignet dans la menotte. Elle remarqua aussi les traînées blanchâtres dont son visage était barbouillé, et elle se douta que son fils avait pris bien du plaisir. Tout cela heureusement était terminé.

Quand elle sortit, elle remit la porte dans la position exacte où elle l'avait trouvée en arrivant.

James, qui avait espéré qu'on l'eût détaché, ferma les yeux. Il sentit que le sommeil venait enfin. Cela le rassura. Pour la première fois depuis longtemps, il était bien.

\*

Quand le lendemain Slim sortit du sommeil de plomb dans lequel il avait sombré, il était plus de midi. Et comme chaque matin, il chercha le gosse à côté de lui. Ne le trouvant pas, il se redressa, brusquement inquiet. Puis il se souvint qu'il l'avait abandonné la veille dans la cellule, et il regretta de ne pas l'avoir ramené avec lui. Il se rappela qu'il lui avait mis ses anciennes fringues ; il l'aurait bien baisé, dans cette tenue, là tout de suite, au réveil.

Il ne s'était pas déshabillé en se couchant, et il sortit directement de sa chambre, déjà excité à la perspective de retrouver son joujou. En traversant le hall, il croisa Mama. Elle tressaillit en le voyant, surprise. Il fut étonné de découvrir sur ses traits une expression anxieuse et se demanda ce qui l'inquiétait ; il eut l'intuition qu'un événement était survenu. L'idée qu'elle devenait âgée ne lui était encore jamais venue, mais, en la dévisageant, il comprit brusquement que c'était une vieille femme, et cela lui causa un choc.

– Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi tu fais cette gueule ?

Mama ne répondit pas. Elle se tenait à la poignée de la porte de sa chambre et la serrait avec une telle force que les jointures de ses doigts étaient blanches.

– Dis quelque chose, quoi ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

« Quand il saura, il me tuera », pensa Mama. Depuis son réveil, elle ressassait ce qu'ils avaient fait avec Doc, et maintenant elle redoutait la réaction de Slim. « Si seulement Eddie était là ! Eddie est le seul qui ait assez de couilles pour lui tenir tête. Flynn bougera pas. Il regardera Slim m'égorger sans lever le petit doigt. » Elle se surprit à dire, d'une voix froide, monocorde :

– Le même est mort.

Son fils se pétrifia. Il se pencha en avant, lui scruta le visage, et ses lèvres minces se retroussèrent en découvrant ses dents jaunes.

– Qu'est-ce que tu dis ?!

– C'est toi qui l'as tué. Tu l'as trop besoiné, hier soir. Je suis entré dans la cellule ce matin... Il était clamsé.

Slim vacillait comme après un coup de poing.

– Tu mens...

Brusquement dégrisé, il se mit à grincer des dents.

– Vieille salope ! T'essayes de me foutre les jetons, hein ? Seulement, je te crois pas... Si t'y as touché, je te tuerai. J'avais prévenu que si quelqu'un y touchait, il aurait affaire à moi.

– Il est mort.

Il se retourna vivement et dégringola dans la cave où il se précipita dans la cellule. Il vit que le garçon était resté attaché comme il l'avait laissé la nuit précédente ; il paraissait dormir, la tête reposant sur le côté. Il avança lentement.

– Eh ?

Il lui mit la main sur le visage pour le réveiller. Il était froid. Slim sentit une chape glacée s'abattre sur lui.

Mama le vit brusquement ressortir dans le hall : sa figure luisait de sueur. Elle le regarda s'approcher et l'angoisse lui serrait le cœur.

– Comment il a pu clamser comme ça, Mama ? Pas juste à cause de quelques brûlures de cigarette ! D'ailleurs, quand je l'ai foutu, y gigotait comme une anguille ! Il était pas crevé, que je sache, à ce moment !

Mama voyait qu'il était maintenant terrifié. Elle répéta :

– J'en sais rien. J'suis seulement entrée dans la cellule, ce matin, et il était mort. Peut-être que tu l'as étouffé, en lui fourrant ton machin au fond du gosier ?

Les yeux jaunes de Slim étincelèrent. Soudain, il eut le couteau à la main.

– C’est toi qui lui as fait quelque chose... Tu l’as tué, hein ? T’as toujours voulu te débarrasser de lui. Mais maintenant, c’est toi qui vas trinquer. Je vais te viander, vieille salope.

Mama resta aussi immobile qu’une statue.

– Je l’ai pas touché. Tu l’as fabriqué trop fort, c’est tout... D’accord, Slim, vas-y, tue-moi, si c’est ça que tu veux. Le gosse, il est déjà parti... Comme ça, je serai plus là non plus. Tu te défendras peut-être mieux, sans moi.

Elle décela aussitôt une lueur d’incertitude dans ses yeux. Elle assura son avantage.

– Vas-y. Mais réfléchis où ça te mènera. Pense à ta situation, quand tu seras tout seul. T’as toujours eu envie d’être le grand caïd, hein, Slim ? Mais fais gaffe : tu pourras plus jamais faire confiance à personne. Faudra te cacher... tu seras forcé de trouver une planque...

Elle le regarda dans les yeux.

– Où tu te planqueras, Slim ?

La lame scintillante qui la menaçait vacilla. Slim hésitait. Il eut brusquement l’air perdu, il se détourna pour revenir vers l’entrée de l’escalier de la cave. Il baissa le bras. Il fut secoué par un sanglot plaintif.

– Qu’est-ce qu’on peut faire, Mama ?

Elle inspira profondément. Il s’en était fallu d’un cheveu. Mais elle n’osait toujours pas bouger.

– Qu’est-ce que je vais faire ?...

Il semblait proche de pleurer. Alors elle s’avança, elle le prit par la nuque, et, dans un geste qu’elle n’avait plus eu depuis des années, elle l’attira contre son giron.

– N’aie pas peur...

Elle lui tapotait dans le dos. Puis elle se souvint de ce qu’on disait aux gosses quand leur petit chat s’était fait écraser, et elle lui chuchota :

– Je t’en trouverai un autre.

## TABLE

Préface	2
I	4
II	33
III	52
IV	80
V	109